N° 491 — Tome CXXX 1er Décembre 1918

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-neuvième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois

HENRI ALBERT, GUILLAUME APOLLINAIRE, F.-W. BAIN (BHARATI *trad.*), JACQUES BRIEU, BLAISE CENDRARS, JULES CHOPIN, RENÉ CRUCHET, HENRY-D. DAVRAY, LUCILE DUBOIS, GUSTAVE FUSS-AMORÉ, JEAN DE GOURMONT, CHARLES-HENRY HIRSCH, GUSTAVE KAHN, CONSTANTIN D. MAVRODIN, HENRI MAZEL, J. DE MORGAN, PAUL MORISSE, ROGER PICARD, A. PIERRE, CAMILLE PITOLLET, ANTOINE REDIER, JEAN RENÉ-MAUREL, CARL SIGER, PAUL VALÉRY.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 50 *net.* | **Étranger : 1 fr. 75.**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

—

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXVIII

SOMMAIRE

—

N° 491. — 1er DÉCEMBRE 1918

Guillaume Apollinaire....	*L'Esprit nouveau et les Poètes*.....	385
Antoine Redier.....	*Si tu veux commander*.....	397
Paul Valéry.....	*Le Rameur*, poésie.....	411
Constantin D. Mavrodin..	*Le Roi de tous les Roumains*.....	413
Blaise Cendrars.....	*Le Film de la Fin du Monde*.....	419
René Cruchet.....	*La Crainte du Danger chez le Combattant* (fin).....	431
J. de Morgan.....	*Bakou*.....	453
F.-W. Bain (Bharati *trad.*)	*Un Doigt de la Lune*, conte d'amour indou (14e à 20e journée, fin).....	463

REVUE DE LA QUINZAINE

Jean de Gourmont.....	*Littérature*.....	486
Henri Mazel.....	*Science sociale*.....	491
Carl Siger.....	*Questions coloniales*.....	496
Roger Picard.....	*Questions économiques*.....	502
Jacques Brieu.....	*Ésotérisme et Sciences psychiques*.....	507
Charles-Henry Hirsch....	*Les Revues*.....	511
Gustave Kahn.....	*Art*.....	516
Henry-D. Davray.....	*Lettres anglaises*.....	519
Divers.....	*Ouvrages sur la guerre actuelle*.....	523
Divers.....	*A l'Etranger* :	
	Allemagne (Henri Albert).....	533
	Autriche-Hongrie (Jules Chopin)....	538
	Belgique (Gustave Fuss-Amoré).....	543
	Italie (C. Pitollet).....	545
	Russie (A. Pierre).....	550
	A travers la Presse (Paul Morisse).	552
Lucile Dubois.....	*La France jugée à l'Etranger : La « Décadence française » aux yeux d'un Anglais*.....	557
Jean René-Maurel.....	*Variétés : Guillaume Apollinaire à la caserne*.....	560
Mercure.....	*Publications récentes*.....	562
—	*Échos*.....	563

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

MANUSCRITS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

PLON-NOURRIT et Cie, imprimeurs-éditeurs, rue Garancière, 8, Paris, 6e

RÉCENTES PUBLICATIONS :

La Politique extérieure de l'Autriche-Hongrie. 1875-1914, par Jean Larmeroux :

Tome Ier. — **La Marche vers l'Orient, 1875-1908** ..... **12 fr.**
Tome IIe. — **La Politique d'asservissement, 1908-1914.** **12 fr.**

Sur nos fronts de mer, par le Comt Émile Vedel. 1 vol..... **4 fr. 50**

Le Martyre de Lens. Trois années de captivité, par Émile Basly, député, maire de Lens. 1 vol..... **4 fr. 50**

D'Alsace à la Cerna. Notes et Impressions d'un officier de l'Armée d'Orient, 1915-1916, par Jean Saison. 1 vol..... **4 fr. 50**

Grands Seigneurs et Bourgeois d'Angleterre, par Roger Boutet de Monvel. 1 vol..... **9 fr.**

La Mission du Comte de Saint-Vallier à Berlin, 1877-1881 par Ernest Daudet..... **4 fr. 50**

Les Pierres du Foyer. Essai sur l'histoire littéraire de la Famille française. Conférences du Foyer, par Henry Bordeaux, 1 vol..... **4 fr. 50**

L'Étreinte du Passé, Roman, par Henri Ardel. 1 vol..... **4 fr. 50**

Notre-Dame du Faubourg, Roman, par Jean Morgan, 1 vol..... **4 fr. 50**

Le Maître du Silence. Sous le Masque. oman, par Delly. Un volume..... **4 fr. 50**

La Faiblese des Forts. Roman, par Gaston Rageot. 1 vol..... **4 fr. 50**

Les Intrigues germaniques en Grèce, par Demetra Vaka (Mrs Kenneth Brown), traduit de l'anglais, par Paul Desfeuilles. 1 vol..... **4 fr. 50**

Histoire religieuse de la Révolution Française, par Pierre de la Gorce, de l'Académie française. — Tome III..... **12 fr.**

Éducation. Un essai d'organisation démocratique, par Ludovic Zoretti. Un volume..... **4 fr. 50**

*

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER, PERRIN et Cie
Libraires éditeurs, 35, quai des Grands-Augustins, PARIS

OEuvres Poétiques

de

Charles-Adolphe Cantacuzène

Tirage restreint (nombre sur Hollande, notamment de **Hypotyposes, Aléas et Alinéas**). — **La Rose du Centenaire** *et différents opuscules ont été édités chez Weldt, à Amsterdam et à La Haye.*

« M. Cantacuzène est un des plus originaux parmi nos poètes. »

G. KAHN (1907).

« Une naturelle et élégante badine qui cingle des fleurs et rythme par instants, songeur, un souvenir. »

STÉPHANE MALLARMÉ.

« Des accents que nous ne connaissions point. »

HENRY BÉRENGER (1897).

« Il possède le don merveilleux de transposer en élégance jusqu'aux hurlements de deuil, jusqu'aux angoisses du trépas. »

LAURENT TAILHADE.

« Dans l'ombre gris-perle d'un salon aux tons de rose fanée, elle dit : « Je suis sûre que vous aimeriez ces nouveaux vers de Cantacuzène ».

(Extrait d'un roman de
FRANÇOIS DE NION, 1907).

« Un instantané transcendant. »

MAX NORDAU (1907).

« Charle'Adolphe, le vent du soir dans [les cyprès
le parfum redouté des roses... »

F. VIELÉ-GRIFFIN

« C'est toujours un plaisir de feuilleter un des opuscules de Charles-Adolphe Cantacuzène. »

REMY DE GOURMONT (1914).

PARAIT **Les Réalités Roses** ; *en voici un*

SONNET

Sur un de mes volumes aux armes de Rohan-Soubise.

Par cette époque de rabat-joie en abat
jour à peine rosé, ce m'est comme une brise
du passé ce murmure émané de l'ébat
des pages de ce livre au dos Rohan-Soubise.

★

Les beaux ans qu'on croyait d'un éternel éclat
ont sombré : le soir est gris ; cette rose est grise ;
le souvenir, encor en sentinelle, bat
une longue chamade : elle s'emparadise.

★

Famille confinée aux climats étrangers,
après des retours sourds d'amours et de dangers,
ton ombre flotte encore aux flancs de ce volume.

★

Ton spectre fait le bruit des feuillets retournés,
ton spectre aux frisons d'or de macles fleuronnés ;
et puis avec le siècle en marche, se consume.

ERNEST FLAMMARION, Editeur, 26, Rue Racine, PARIS

Nouveautés :

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE SCIENTIFIQUE

Dirigée par le Dr GUSTAVE LE BON

Edmond PERRIER

Membre de l'Institut, Directeur du Muséum

LA VIE EN ACTION

Un volume in-16. — Prix..... 4 fr. 75

Collection in-16 à 4 fr. 75 le volume

Octave MIRBEAU

ŒUVRES INÉDITES

LA VACHE TACHETÉE

— Un volume —

Du même auteur : **LA PIPE DE CIDRE** (10e mille). Un volume

Henri LAVEDAN, de l'Académie Française. **Miguel ZAMACOÏS**

LES SACRIFICES

POÈME EN 3 TABLEAUX

LES FLANDRES. — NOEL. — REIMS

Admirable poème, tantôt en vers, tantôt en prose — est une œuvre originale, pleine de beauté, de force et de patriotique.

— Un volume —

John-Antoine NAU

FORCE ENNEMIE

ROMAN

Ouvrage couronné par l'Académie Goncourt

Préface de **Lucien DESCAVES**

— Un volume —

SELECT-COLLECTION

LE VOLUME (contenant un roman complet), **1 fr. 20**

avec couverture illustrée en couleurs

Louis de ROBERT

A FEMME REPRISE

Roman du Divorce

Couv. illustrée en couleurs d'A. GUILLAUME

Un volume

Alphonse DAUDET

PORT-TARASCON

Dernières aventures de l'illustre Tartarin.

Couv. illustrée en couleurs de Ricardo FLORÈS

Un volume.

ENVOI FRANCO CONTRE MANDAT-POSTE

EDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

DERNIÈRES PUBLICATIONS

FRANCIS JAMMES

Monsieur le Curé d'Ozeron

Roman

Un volume in-18. Prix (à majorer de 30 o/o) 3.50

HENRI DE RÉGNIER

De l'Académie Française.

1914-1916

Poésies

Un volume petit in-18. Prix (sans majoration)..... 3 »

ÉDITIONS GEORGES CRÈS ET Cie
116, Boulevard Saint-Germain, Paris (VIe) — *Téléph. : Gobelins 44-01*

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS :

Collection " LE THÉATRE D'ART "

A. VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

ELËN

Un volume in-16 soleil, imprimé sur vélin de Rives, portrait dessiné et gravé par L. PERRICHON. Ornements typographiques dessinés et gravés sur bois par L. JOU..... **12 fr.**

A. VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

LE NOUVEAU MONDE

DRAME EN CINQ ACTES

ÉDITION ORNÉE DE 15 BOIS ORIGINAUX, EN DEUX TONS, DE P.-E. VIBERT

Un volume in-8e, tiré sur vélin d'Arches..... **12 fr. 50**

Ce chef-d'œuvre, que les événements actuels mettent de nouveau au premier plan, a été écrit pour célébrer l'Indépendance des États-Unis.

DANIEL DE FOË

MOLL FLANDERS

Traduction française de MARCEL SCHWOB

Un volume in-16 .....*franco.* **4.50**

ANDRÉ GERMAIN

PORTRAITS PARISIENS

Un volume in-16 .....*franco.* **4.50**

Collection " LES VARIÉTÉS LITTÉRAIRES "

F.-R. DE CHATEAUBRIAND

RENÉ

Texte réimprimé sur l'édition de MDCCCV, avec une préface et des variantes relevées par A. VAN BEVER

Un volume in-16 raisin vélin de Rives..... **5 fr.**

J. BARBEY D'AUREVILLY

POÉSIES COMPLÈTES

(POUSSIÈRES)

Un volume in-16 raisin vélin de Rives..... **7 fr.**

MAURICE BARRÈS, de l'Académie Française

L'ANGOISSE DE PASCAL

Édition suivie de deux chapitres nouveaux, relatifs aux logis de Pascal à Clermont-Ferrand, et ornée d'un portrait de Blaise Pascal et d'un fac-similé d'une page du manuscrit des « Pensées ».
Un volume in-16 raisin vélin de Rives..... **6 fr.**

MAURICE MAETERLINCK

DEUX CONTES

LE MASSACRE DES INNOCENTS — ONIROLOGIE

AVEC UN PORTRAIT DE L'AUTEUR, GRAVÉ EN TAILLE DOUCE ET DES BOIS ORIGINAUX DE LOUIS JOU

Un volume in-16 raisin vélin de Rives..... **6 fr.**

Succession de M. Jules CHARLES-ROUX

OBJETS D'ART & D'AMEUBLEMENT

DES XVII^e, XVIII^e SIÈCLES ET AUTRES

FAIENCES DE MARSEILLE, PORCELAINES

Tapisseries des Flandres et d'Aubusson

Tapisserie au point, Sièges tapisserie

Tableaux Modernes

Par J. DUPRÉ, E. ISABEY, MONTICELLI, A. VOLLON, P. VEYRASSAT, ZIEM

ŒUVRES DE GUSTAVE RICARD

Dessin de T. COUTURE, Aquarelle de G. MOREAU

Tableaux Anciens

Vente Hôtel Drouot, salles 5 et 6

Les 5, 6 et 7 Décembre 1918, 2 h.

M. H. MAUGER, suppléant M. HENRI BAUDOIN, commissaire-priseur,
10, rue Grange-Batelière.

Experts { MM. MANNHEIM,
M. JULES FÉRAL, 7, rue Saint-Georges.

Expositions 2 h. à 6 h. { particulière, mardi 3 décembre.
publique, mercredi 4 décembre.

PUBLICATIONS DU « GROUPE AUGUSTE COMTE »
6, Boulevard de la Madeleine, Paris

GEORGES DEHERME

I. — La France militante pour l'ordre, pour le progrès
II. — La Culture sociale de la race

Ces deux opuscules sont en vente chez les principaux libraires et dans les gares. Ils sont envoyés franco.

Chaque numéro, **0** *fr.* **75.**

Le *Groupe Auguste Comte* se propose d'indiquer les grandes lignes de direction : pour une réfection de l'ordre social, sans lequel tout progrès est illusoire ; pour instaurer les bases de l'unité morale de l'Humanité, sans laquelle tout espoir de paix durable est chimérique. Dans une série d'opuscules dont il sera fait la plus grande diffusion possible, les questions essentielles de cette heure angoissante seront traitées positivement, c'est-à-dire avec un entier désintéressement et à seule fin de reconstitution.

ATELIER EDGAR DEGAS

(2e Vente)

TABLEAUX, PASTELS
ET DESSINS

PAR

EDGAR DEGAS

et provenant de son atelier

2e vente aux enchères publiques, après décès de l'artiste

à Paris, Galerie GEORGES PETIT, 8, rue de Sèze

Les Mercredis 11, Jeudi 12 et Vendredi 13 Décembre 1918, à deux heures.

COMMISSAIRES-PRISEURS

Me F. LAIR-DUBREUIL, rue Favart, n° 6.
Me DELVIGNE, suppléant Me Edmond PETIT, rue Coquillière, n° 25 (mobilisé).

EXPERTS

MM. BERNHEIM-JEUNE, boul. de la Madeleine, n° 25 | MM. DURAND-RUEL, rue Laffite, n° 16 | M. Ambroise VOLLARD, rue de Grammont, 28

chez lesquels se distribue le catalogue.

EXPOSITIONS

Particulière : Le Lundi 9 Décembre 1918
Publique : Le Mardi 10 Décembre 1918
} de deux heures à six heures.

Chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée

La Compagnie P.-L.-M. a l'honneur d'informer le public qu'à partir du 8 courant, le poids des bagages admis à l'enregistrement est limité à 30 kilog. par voyageur pour les parcours supérieurs à 80 kilomètres, quels que soient les trains empruntés.

Pour les parcours égaux ou inférieurs à 80 kilomètres, le poids des bagages est limité à 80 kilos par voyageur (30 kilos de franchise et 50 kilos d'excédent).

H. LAURENS, éditeur, 6, rue de Tournai, PARIS, 6e

Nouveautés :

JONGKIND

RACONTÉ PAR LUI-MÊME

Etude biographique, par Etienne MOREAU-NÉLATON

Quatre-vingts planches hors-texte

Un très beau volume in-4° carré sur vergé d'Arches tiré à 600 exemplaires num
rotés ..... 50 f

G.-B. PIRANESI (1720-1778)

Par Henri FOCILLON

Un volume in-4° (26,5×20) de XXIV-324 pages avec 32 planches hors-texte.... 25 f

Du même auteur : Essai de Catalogue raisonné de l'œuvre de Piranesi, 75 pag
sur 2 colonnes, contenant description et état des 991 pièces de l'œuvre..... 5 f

Etude magistrale du plus haut intérêt pour l'étude de l'art italien au XVIIIe siècle et pour l'h
toire de la gravure. Ce travail d'historien et de technicien ne s'adresse pas uniquement à c
érudits, mais aux graveurs, architectes et décorateurs et à tous ceux qui ont le culte de l'Italie

LA GUERRE ET L'ARCHITECTURE

LA RENAISSANCE DES RUINES

Par Paul LÉON

Chef des services d'Architecture au Ministère de l'Instruction publique

Un volume petit in-4° avec 24 planches hors-texte..... 4 f

M. Paul Léon, que ses fonctions officielles ont particulièrement qualifié pour rédiger ce volum
émet pour la renaissance de nos maisons et monuments des idées logiques, ingénieuses et pr
tiques.

Memoranda des Collections Publiques de France

LE MUSÉE DE LYON

(PEINTURES)

Par HENRI FOCILLON

Un volume (18×12-5), avec 50 gravures..... 2 f

Le but de ces **Memoranda** est de préparer la visite de nos **Collections publiques** et d'
laisser un souvenir durable. Plusieurs titres sont en préparation.

Les Grands Ornemanistes (Œuvres choisies)

PIERRE RANSON

PEINTRE DE FLEURS ET D'ARABESQUES

Par HENRI CLOUZOT

Un volume album (17×24), avec 56 planches hors-texte..... 5 f

Cette collection d'**Œuvres choisies des Grands Ornemanistes** sera pour les arts ce que sont e
littérature des **Pages choisies**. Ranson avec son **Œuvre** rendra service aussi bien aux artist
décorateurs qu'aux dames pour leurs travaux à l'aiguille. Plusieurs titres sont en préparation

Majoration temporaire 20 0/0

Notre catalogue général est envoyé franco sur demande.

L'ESPRIT NOUVEAU
ET LES POÈTES

L'esprit nouveau qui dominera le monde entier ne s'est fait jour dans la poésie nulle part comme en France. La forte discipline intellectuelle que se sont imposée de tout temps les Français leur permet, à eux et à ceux qui leur appartiennent spirituellement, d'avoir une conception de la vie, des Arts et des Lettres qui, sans être la simple constatation de l'Antiquité, ne soit pas non plus un pendant du beau décor romantique.

L'esprit nouveau qui s'annonce prétend avant tout hériter des classiques un solide bon sens, un esprit critique assuré, des vues d'ensemble sur l'univers et dans l'âme humaine, et le sens du devoir qui dépouille les sentiments et en limite ou plutôt en contient les manifestations.

Il prétend encore hériter des romantiques une curiosité qui le pousse à explorer tous les domaines propres à fournir une matière littéraire qui permette d'exalter la vie sous quelque forme qu'elle se présente.

Explorer la vérité, la chercher, aussi bien dans le domaine ethnique, par exemple, que dans celui de l'imagination, voilà les principaux caractères de cet esprit nouveau.

Cette tendance du reste a toujours eu ses représentants audacieux qui l'ignoraient ; il y a longtemps qu'elle se forme, qu'elle est en marche.

Cependant, c'est la première fois qu'elle se présente cons-

ciente d'elle-même. C'est que, jusqu'à maintenant, le domaine littéraire était circonscrit dans d'étroites limites. On écrivait en prose ou l'on écrivait en vers. En ce qui concerne la prose, des règles grammaticales en fixaient la forme.

Pour ce qui est de la Poésie, la versification rimée en était la loi unique, qui subissait des assauts périodiques, mais que rien n'entamait.

Le vers libre donna un libre essor au lyrisme ; mais il n'était qu'une étape des explorations qu'on pouvait faire dans le domaine de la forme.

Les recherches dans la forme ont repris désormais une grande importance. Elle est légitime.

Comment cette recherche n'intéresserait-elle pas le poète, elle qui peut déterminer de nouvelles découvertes dans la pensée et dans le lyrisme ?

L'assonance, l'allitération, aussi bien que la rime sont des conventions qui chacune à ses mérites.

Les artifices typographiques poussés très loin avec une grande audace ont l'avantage de faire naître un lyrisme visuel qui était presque inconnu avant notre époque. Ces artifices peuvent aller très loin encore et consommer la synthèse des arts, de la musique, de la peinture et de la littérature.

Il n'y a là qu'une recherche pour aboutir à de nouvelles expressions parfaitement légitimes.

Qui oserait dire que les exercices de rhétorique, les variations sur le thème de : *Je meurs de soif auprès de la fontaine* n'ont pas eu une influence déterminante sur le génie de Villon? Qui oserait dire que les recherches de forme des rhétoriqueurs et de l'école marotique n'ont pas servi à épurer le goût français jusqu'à sa parfaite floraison du XVII^e^ siècle?

Il eût été étrange qu'à une époque où l'art populaire par excellence, le cinéma, est un livre d'images, les poètes n'eussent pas essayé de composer des images pour les esprits méditatifs et plus raffinés qui ne se contentent point des imaginations grossières des fabricants de films. Ceux-ci se raffineront, et l'on peut prévoir le jour où le phonographe et le cinéma étant devenus les seules formes d'impression en usage, les poètes auront une liberté inconnue jusqu'à présent.

Qu'on ne s'étonne point si, avec les seuls moyens dont ils disposent encore, ils s'efforcent de se préparer à cet art nouveau

(plus vaste que l'art simple des paroles) où, chefs d'un orchestre d'une étendue inouïe, ils auront à leur disposition : le monde entier, ses rumeurs et ses apparences, la pensée et le langage humain, le chant, la danse, tous les arts et tous les artifices, plus de mirages encore que ceux que pouvait faire surgir Morgane sur le mont Gibel, pour composer le livre vu et entendu de l'avenir.

Mais généralement vous ne trouverez pas en France de ces « paroles en liberté » jusqu'où ont été poussées les surenchères futuristes, italienne et russe, filles excessives de l'esprit nouveau, car la France répugne au désordre. On y revient volontiers aux principes, mais on a horreur du chaos.

Nous pouvons donc espérer, pour ce qui constitue la matière et les moyens de l'art, une liberté d'une opulence inimaginable. Les poètes font aujourd'hui l'apprentissage de cette liberté encyclopédique. Dans le domaine de l'inspiration, leur liberté ne peut pas être moins grande que celle d'un journal quotidien qui traite dans une seule feuille des matières les plus diverses, parcourt des pays les plus éloignés. On se demande pourquoi le poète n'aurait pas une liberté au moins égale et serait tenu, à une époque de téléphone, de télégraphie sans fil et d'aviation à plus de circonspection vis-à-vis des espaces.

La rapidité et la simplicité avec lesquelles les esprits se sont accoutumés à désigner d'un seul mot des êtres aussi complexes qu'une foule, qu'une nation, que l'univers n'avaient pas leur pendant moderne dans la poésie. Les poètes comblent cette lacune et leurs poèmes synthétiques créent de nouvelles entités qui ont une valeur plastique aussi composée que des termes collectifs.

L'homme s'est familiarisé avec ces êtres formidables que sont les machines, il a exploré le domaine des infiniment petits, et de nouveaux domaines s'ouvrent à l'activité de son imagination : celui de l'infiniment grand et celui de la prophétie.

Ne croyez pas toutefois que cet esprit nouveau soit compliqué, languissant, factice et glacé. Suivant l'ordre même de la nature, le poète s'est débarrassé de tout propos ampoulé. Il n'y a plus de wagnérisme en nous et les jeunes auteurs ont rejeté loin d'eux toute la défroque enchantée du romantisme colossal de l'Allemagne de Wagner, autant que les oripeaux

agrestes de celui que nous avait valu Jean-Jacques Rousseau.

Je ne crois pas que les événements sociaux aillent si loin un jour qu'on ne puisse plus parler de littérature nationale. Au contraire, si loin qu'on aille dans la voie des libertés, celles-ci ne feront que renforcer la plupart des anciennes disciplines et il en surgira de nouvelles qui n'auront pas moins d'exigences que les anciennes. C'est pourquoi je pense que, quoi qu'il arrive, l'art, de plus en plus, aura une patrie. D'ailleurs, les poètes sont toujours l'expression d'un milieu, d'une nation, et les artistes, comme les poètes, comme les philosophes, forment un fonds social qui appartient sans doute à l'humanité, mais comme étant l'expression d'une race, d'un milieu donné.

L'art ne cessera d'être national que le jour où l'univers entier vivant sous un même climat, dans des demeures bâties sur le même modèle, parlera la même langue avec le même accent, c'est-à-dire jamais. Des différences ethniques et nationales naît la variété des expressions littéraires, et c'est cette variété même qu'il faut sauvegarder.

Une expression lyrique cosmopolite ne donnerait que des œuvres vagues sans accent et sans charpente, qui auraient la valeur des lieux communs de la rhétorique parlementaire internationale. Et remarquez que le cinéma, qui est l'art cosmopolite par excellence, présente déjà des différences ethniques immédiatement dissemblables à tout le monde, et les habitués de l'écran font immédiatement la différence d'un film américain et d'un film italien. De même l'esprit nouveau, qui a l'ambition de marquer l'esprit universel et qui n'entend pas limiter son activité à ceci ou à cela, n'en est pas moins, et prétend le respecter, une expression particulière et lyrique de la nation française, de même que l'esprit classique est, par excellence, une expression sublime de la même nation.

Il ne faut pas oublier qu'il est peut-être plus dangereux pour une nation de se laisser conquérir intellectuellement que par les armes. C'est pourquoi l'esprit nouveau se réclame avant tout de l'ordre et du devoir qui sont les grandes qualités classiques par quoi se manifeste le plus hautement l'esprit français, et il leur adjoint la liberté. Cette liberté et cet ordre qui se confondent dans l'esprit nouveau sont sa caractéristique et sa force.

Cependant cette synthèse des arts, qui s'est consommée de

notre temps, ne doit pas dégénérer en une confusion. C'est-à-dire qu'il serait sinon dangereux du moins absurde, par exemple, de réduire la poésie à une sorte d'harmonie imitative qui n'aurait même pas pour excuse d'être exacte.

On imagine fort bien que l'harmonie imitative puisse jouer un rôle, mais elle ne saurait être la base que d'un art où les machines interviendraient ; par exemple, un poème où une symphonie composés au phonographe pourraient fort bien consister en bruits artistement choisis et lyriquement mêlés ou juxtaposés, tandis que, pour ma part, je conçois mal que l'on fasse consister tout simplement un poème dans l'imitation d'un bruit auquel aucun sens lyrique, tragique ou pathétique ne peut être attaché. Et si quelques poètes se livrent à ce jeu, il ne faut y voir qu'un exercice, une sorte de croquis des notes qu'ils insèreront dans une œuvre. « Le brékéké koax » des *Grenouilles* d'Aristophane n'est rien si on le sépare d'une œuvre où il prend tout son sens comique et satirique. Les *i i i i* prolongés, durant toute une ligne, de l'oiseau de Francis Jammes sont une piètre harmonie imitative si on les détache d'un poème dont ils précisent toute la fantaisie.

Quand un poète moderne note à plusieurs voix le vrombissement d'un avion, il faut y voir avant tout le désir du poète d'habituer son esprit à la réalité. Sa passion de la vérité le pousse à prendre des notes presque scientifiques qui, s'il veut les présenter comme poèmes, ont le tort d'être pour ainsi dire des trompe-oreilles auxquels la réalité sera toujours supérieure

Au contraire, s'il veut par exemple amplifier l'art de la danse et tenter une chorégraphie dont les baladins ne se borneraient point aux entrechats, mais pousseraient encore des cris ressortissant à l'harmonie d'une imitative nouveauté, c'est là une recherche qui n'a rien d'absurde, dont les sources populaires se retrouvent chez tous les peuples où les danses guerrières, par exemple, sont presque toujours agrémentées de cris sauvages.

Pour revenir au souci de vérité, de vraisemblance qui domine toutes les recherches, toutes les tentatives, tous les essais de l'esprit nouveau, il faut ajouter qu'il n'y a pas lieu de s'étonner si un certain nombre et même beaucoup d'entre eux restaient momentanément stériles et sombraient même dans le ridicule. L'esprit nouveau est plein de dangers, plein d'embûches.

Tout cela ressortit pourtant à l'esprit d'aujourd'hui et condamner en bloc ces tentatives, ces essais, serait faire une erreur dans le genre de celle qu'à tort ou à raison on attribue à M. Thiers, qui aurait déclaré que les chemins de fer n'étaient qu'un jeu scientifique et que le monde ne pourrait produire assez de fer pour construire des rails de Paris à Marseille.

L'esprit nouveau admet donc les expériences littéraires même hasardeuses, et ces expériences sont parfois peu lyriques. C'est pourquoi le lyrisme n'est qu'un domaine de l'esprit nouveau dans la poésie d'aujourd'hui, qui se contente souvent de recherches, d'investigations, sans se préoccuper de leur donner de signification lyrique. Ce sont des matériaux qu'amasse le poète, qu'amasse l'esprit nouveau, et ces matériaux formeront un fond de vérité dont la simplicité, la modestie ne doit point rebuter, car les conséquences, les résultats peuvent être de grandes, de bien grandes choses.

Plus tard, ceux qui étudieront l'histoire littéraire de notre temps s'étonneront que, semblables aux alchimistes, des rêveurs, des poètes aient pu, sans même le prétexte d'une pierre philosophale, s'adonner à des recherches, à des notations qui les mettaient en butte aux railleries de leurs contemporains, des journalistes et des snobs.

Mais leurs recherches seront utiles; elles constitueront les bases d'un nouveau réalisme qui ne sera peut-être pas inférieur à celui si poétique et si savant de la Grèce antique.

Nous avons vu aussi depuis Alfred Jarry le rire s'élever des basses régions où il se tordait et fournir au poète un lyrisme tout-neuf. Où est le temps où le mouchoir de Desdémone paraissait d'un ridicule inadmissible ? Aujourd'hui, le ridicule même est poursuivi, on cherche à s'en emparer et il a sa place dans la poésie, parce qu'il fait partie de la vie au même titre que l'héroïsme et tout ce qui nourrissait jadis l'enthousiasme des poètes.

Les romantiques ont essayé de donner aux choses d'apparence grossière un sens horrible ou tragique. Pour mieux dire, ils n'ont travaillé qu'en faveur de l'horrible. Ils ont voulu acclimater l'horreur bien plus que la mélancolie. L'esprit nouveau ne cherche pas à transformer le ridicule, il lui conserve un rôle qui n'est pas sans saveur. De même, il ne veut pas donner à l'horrible le sens du noble. Il le laisse horrible et

n'abaisse pas le noble. *Ce n'est pas un art décoratif, ce n'est pas non plus un art impressionniste.* Il est tout étude de la nature extérieure et intérieure, il est tout ardeur pour la vérité.

Même s'il est vrai qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil, *il ne consent point à ne pas approfondir tout ce qui n'est pas nouveau sous le soleil.* Le bon sens est son guide et ce guide le conduit en des coins sinon nouveaux, du moins inconnus.

Mais n'y a-t-il rien de nouveau sous le soleil? Il faudrait voir.

Quoi ! on a radiographié ma tête. J'ai vu, moi vivant, mon crâne, et cela ne serait en rien de la nouveauté? *A d'autres!*

Salomon parlait sans doute pour la reine de Saba, et il aimait tant la nouveauté que ses concubines étaient innombrables.

Les airs se peuplent d'oiseaux étrangement humains. Des machines, filles de l'homme et qui n'ont pas de mère, vivent une vie dont les passions et les sentiments sont absents, et cela ne serait point nouveau !

Les savants scrutent sans cesse de nouveaux univers qui se découvrent à chaque carrefour de la matière, et il n'y aurait rien de nouveau sous le soleil. Pour le soleil, peut-être. Mais pour les hommes !

Il y a mille et mille combinaisons naturelles qui n'ont jamais été composées. Ils les imaginent et les mènent à bien, composant ainsi avec la nature cet art suprême qu'est la vie. Ce sont ces nouvelles combinaisons, ces nouvelles œuvres de l'art de vie, que l'on appelle le progrès. En ce sens, il existe. Mais si on le fait consister dans un éternel devenir, dans une sorte de messianisme, aussi épouvantable que ces fables de Tantale, de Sisyphe et de Danaïde, alors Salomon a raison contre les prophètes d'Israël.

Mais le nouveau existe bien, sans être un progrès. Il est tout dans la surprise. L'esprit nouveau est également dans la surprise. C'est ce qu'il y a en lui de plus vivant, de plus neuf. *La surprise est le plus grand ressort nouveau.* C'est par la surprise, par la place importante qu'il fait à la surprise que l'esprit nouveau se distingue de tous les mouvements artistiques et littéraires qui l'ont précédé.

Ici, il se détache de tous et n'appartient plus qu'à notre temps.

Nous l'avons établi sur les solides bases du bon sens et de

l'expérience, qui nous ont amenés à n'accepter les choses et les sentiments que selon la vérité, et c'est selon la vérité que nous les admettons, ne cherchant point à rendre sublime ce qui naturellement est ridicule ou réciproquement. Et de ces vérités il résulte le plus souvent la surprise, puisqu'elles vont contre l'opinion communément admise. Beaucoup de ces vérités n'avaient pas été examinées. Il suffit de les dévoiler pour causer une surprise.

On peut également exprimer une vérité supposée qui cause la surprise, parce qu'on n'avait point encore osé la présenter. Mais une vérité supposée n'a point contre elle le bon sens, sans quoi elle ne serait plus la vérité, même supposée. C'est ainsi que si j'imagine que, les femmes ne faisant point d'enfants, les hommes pourraient en faire et que je le montre, j'exprime une vérité littéraire qui ne pourra être qualifiée de fable que hors de la littérature, et je détermine la surprise. Mais ma vérité supposée n'est pas plus extraordinaire, ni plus invraisemblables que celles des Grecs, qui montraient Minerve sortant armée de la tête de Jupiter.

Tant que les avions ne peuplaient pas le ciel, la fable d'Icare n'était qu'une vérité supposée. Aujourd'hui, ce n'est plus une fable. Et nos inventeurs nous ont accoutumés à des prodiges plus grands que celui qui consisterait à déléguer aux hommes la fonction qu'ont les femmes de faire des enfants. Je dirai plus, les fables s'étant pour la plupart réalisées et au delà, c'est au poète d'en imaginer des nouvelles que les inventeurs puissent à leur tour réaliser.

L'esprit nouveau exige qu'on se donne de ces tâches prophétiques. C'est pourquoi vous trouverez trace de prophétie dans la plupart des ouvrages conçus d'après l'esprit nouveau. Les jeux divins de la vie et de l'imagination donnent carrière à une activité poétique toute nouvelle.

C'est que poésie et création ne sont qu'une même chose; on ne doit appeler poète que celui qui invente, celui qui crée, dans la mesure où l'homme peut créer. Le poète est celui qui découvre de nouvelles joies, fussent-elles pénibles à supporter. On peut être poète dans tous les domaines: il suffit que l'on soit aventureux et que l'on aille à la découverte.

Le domaine le plus riche, le moins connu, celui dont l'étendue est infinie, étant l'imagination, il n'est pas étonnant que

l'on ait réservé plus particulièrement le nom de poète à ceux qui cherchent les joies nouvelles qui jalonnent les énormes espaces imaginatifs.

Le moindre fait est pour le poète le postulat, le point de départ d'une immensité inconnue où flambent les feux de joie des significations multiples.

Il n'est pas besoin pour partir à la découverte de choisir à grand renfort de règles, même édictées par le goût, un fait classé comme sublime. On peut partir d'un fait quotidien : un mouchoir qui tombe peut être pour le poète le levier avec lequel il soulèvera tout un univers. On sait ce que la chute d'une pomme vue par Newton fut pour ce savant que l'on peut appeler un poète. C'est pourquoi le poète d'aujourd'hui ne méprise aucun mouvement de la nature, et son esprit poursuit la découverte aussi bien dans les synthèses les plus vastes et les plus insaisissables : foules, nébuleuses, océans, nations, que dans les faits en apparence le plus simples : une main qui fouille une poche, une allumette qui s'allume par le frottement, des cris d'animaux, l'odeur des jardins après la pluie, une flamme qui naît dans un foyer. Les poètes ne sont pas seulement les hommes du beau. Ils sont encore et surtout les hommes du vrai, en tant qu'il permet de pénétrer dans l'inconnu, si bien que la surprise, l'inattendu est un des principaux ressorts de la poésie d'aujourd'hui. Et qui oserait dire que, pour ceux qui sont dignes de la joie, ce qui est nouveau ne soit pas beau ? Les autres se chargeront vite d'avilir cette nouveauté sublime, après quoi elle pourra entrer dans le domaine de la raison, mais seulement dans les limites où le poète, seul dispensateur du beau et du vrai, en aura fait la proposition.

Le poète, par la nature même de ces explorations, est isolé dans le monde nouveau où il entre le premier, et la seule consolation qu'il lui reste c'est que les hommes, finalement, ne vivant que de vérités, malgré les mensonges dont ils les matelassent, il se trouve que le poète seul nourrit la vie où l'humanité trouve cette vérité. C'est pourquoi les poètes modernes sont avant tout les poètes de la vérité toujours nouvelle. Et leur tâche est infinie ; ils vous ont surpris et vous surprendront plus encore. Ils imaginent déjà de plus profonds desseins que ceux qui machiavéliquement ont fait naître le signe utile et épouvantable de l'argent.

Ceux qui ont imaginé la fable d'Icare, si merveilleusement réalisée aujourd'hui, en trouveront d'autres. Ils vous entraîneront tout vivants et éveillés dans le monde nocturne et fermé des songes. Dans les univers qui palpitent ineffablement au-dessus de nos têtes. Dans ces univers plus proches et plus lointains de nous qui gravitent au même point de l'infini que celui que nous portons en nous. Et plus de merveilles que celles qui sont nées depuis la naissance des plus anciens d'entre nous feront pâlir et paraître puériles les inventions contemporaines dont nous sommes si fiers.

Les poètes enfin seront chargés de donner par les téléologies lyriques et les alchimies archilyriques un sens toujours plus pur à l'idée divine, qui est en nous si vivante et si vraie, qui est ce perpétuel renouvellement de nous-mêmes, cette création éternelle, cette poésie sans cesse renaissante dont nous vivons.

D'après ce que l'on peut savoir, il n'y a guère de poètes aujourd'hui que de langue française.

Toutes les autres langues semblent faire silence pour que l'univers puisse mieux écouter la voix des nouveaux poètes français.

Le monde entier regarde vers cette lumière, qui seule éclaire la nuit qui nous entoure.

Ici cependant ces voix qui s'élèvent se font à peine entendre.

Les poètes modernes sont donc des créateurs, des inventeurs et des prophètes; ils demandent qu'on examine ce qu'ils disent pour le plus grand bien de la collectivité à laquelle ils appartiennent. Ils se tournent vers Platon et le supplient, s'il les bannit de la République, d'au moins les entendre auparavant.

La France, détentrice de tout le secret de la civilisation, secret qui n'est secret qu'à cause de l'imperfection de ceux qui s'efforcent de le deviner, est de ce fait devenue pour la plus grande partie du monde un séminaire de poètes et d'artistes qui augmentent chaque jour le patrimoine de sa civilisation.

Et, par la vérité et par la joie qu'ils répandent, ils rendent cette civilisation, sinon assimilable à quelque nation que ce soit, du moins suprêmement agréable à toutes.

Les Français portent la poésie à tous les peuples.

En Italie, où l'exemple de la poésie française a donné l'essor à une jeune école nationale superbe d'audace et de patriotisme.

En Angleterre, dont le lyrisme s'était affadi et pour ainsi dire épuisé.

En Espagne et surtout dans la Catalogne, où toute une jeunesse ardente, qui a déjà produit des peintres qui honorent les deux nations, suit avec attention les productions de nos poètes.

En Russie, où l'imitation du lyrisme français a parfois donné lieu à la surenchère, ce qui n'étonnera personne.

A l'Amérique latine, où les jeunes poètes commentent avec passion leurs devanciers français.

A l'Amérique du Nord, à laquelle, en reconnaissance d'Edgar Poe et de Walt Whitman, des missionnaires français apportent pendant la guerre l'élément fécondateur destiné à amener une production nouvelle dont nous n'avons pas encore idée, mais qui sans doute ne sera pas inférieure à ces grands pionniers de la poésie.

La France est pleine d'écoles où se garde et se transmet le lyrisme, de groupements où s'apprend l'audace; cependant une remarque s'impose : une poésie se doit tout d'abord au peuple dans la langue duquel elle s'exprime.

Les écoles poétiques, avant de se jeter dans les héroïques aventures des apostolats lointains, doivent opérer, assurer, préciser, augmenter, immortaliser, chanter la grandeur du pays qui leur a donné naissance, du pays qui les a nourries et les a formées, pour ainsi dire, de ce qu'il y a de plus sain, de plus pur et de meilleur dans son sang et dans sa substance.

La poésie française moderne a-t-elle fait pour la France tout ce qu'elle pourrait faire?

A-t-elle du moins été toujours, en France, aussi active, aussi zélée qu'elle l'a été ailleurs?

Ces questions, l'histoire littéraire contemporaine suffit à les suggérer, et pour les résoudre il faudrait pouvoir supputer tout ce que l'esprit nouveau porte en lui de national et de fécond.

L'esprit nouveau est avant tout ennemi de l'esthétisme, des formules et de tout snobisme. Il ne lutte point contre quelque

école que ce soit, car il ne veut pas être une école, mais un des grands courants de la littérature englobant toutes les écoles, depuis le symbolisme et le naturisme. Il lutte pour le rétablissement de l'esprit d'initiative, pour la claire compréhension de son temps et pour ouvrir des vues nouvelles sur l'univers extérieur et intérieur qui ne soient point inférieures à celles que les savants de toutes catégories découvrent chaque jour et dont ils tirent des merveilles.

Les merveilles nous imposent le devoir de ne pas laisser l'imagination et la subtilité poétique derrière celle des artisans qui améliorent une machine. Déjà, la langue scientifique est en désaccord profond avec celle des poètes. C'est un état de choses insupportable. Les mathématiciens ont le droit de dire que leurs rêves, leurs préoccupations dépassent souvent de cent coudées les imaginations rampantes des poètes. C'est aux poètes à décider s'ils ne veulent point entrer résolument dans l'esprit nouveau, hors duquel il ne reste d'ouvertes que trois portes : celle des pastiches, celle de la satire et celle de la lamentation, si sublime soit-elle.

Peut-on forcer la poésie à se cantonner hors de ce qui l'entoure, à méconnaître la magnifique exubérance de vie que les hommes par leur activité ajoutent à la nature et qui permet de machiner le monde de la façon la plus incroyable?

L'esprit nouveau est celui du temps même où nous vivons. Un temps fertile en surprises. Les poètes veulent dompter la prophétie, cette ardente cavale que l'on n'a jamais maîtrisée.

Ils veulent enfin, un jour, machiner la poésie comme on a machiné le monde. Ils veulent être les premiers à fournir un lyrisme tout neuf à ces nouveaux moyens d'expression qui ajoutent à l'art le mouvement et qui sont le phonographe et le cinéma. Ils n'en sont encore qu'à la période des incunables. Mais attendez, les prodiges parleront d'eux-mêmes et l'esprit nouveau, qui gonfle de vie l'univers, se manifestera formidablement dans les lettres, dans les arts et dans toutes les choses que l'on connaisse.

GUILLAUME APOLLINAIRE.

SI TU VEUX COMMANDER...

—

Le capitaine passa la langue sur sa moustache rouge et secoua son quart derrière sa chaise. Il voulut mettre les coudes sur la table. Elle était maculée : ronds de café, flaques de champagne, cendre de cigares, pain mouillé. Au milieu, cinq ou six bouteilles vides, au goulot doré. On les voyait à peine dans la fumée. Un lieutenant, la pipe à la bouche, sommeillait dans un coin. Les autres convives venaient de partir. L'homme au poil couleur de feu alla s'étendre sur son lit, car il possédait un lit de fer, avec un sommier, un traversin et, derrière sa tête, un soupirail pour éclairer son papier quand il lisait. Ainsi, dans la cave solide de la maison du notaire, ce commandant de compagnie régnait avec faste. De la maison, rien ne subsistait au-dessus du sol, qu'un amoncellement de ruines. Le capitaine jouissait là-dessous de ces biens inestimables : un lit, du vin, des amis. Il essaya de parcourir le journal, mais sa tête lui parut lourde et il allait s'assoupir quand on frappa timidement à la porte.

— Entrez!

Rien ne bougea. Au bout d'un instant, on frappa encore, mais si mollement, que le capitaine poussa un rugissement. Alors l'huis s'entrebâilla et une tête stupide parut.

— Qu'est-ce que tu veux, toi?

— C'est moi qui a perdu mon masque, mon capitaine.

— Ah! oui, je t'ai fait demander. Où l'as-tu mis, ton masque?

— Il était à côté de moi, mon capitaine. Et quand je m'ai réveillé ce matin, on me l'avait pris.

— Alors tu l'as perdu?

— Mon capitaine, je vais vous dire...

— Huit jours de prison.

L'homme regarda les bouteilles, puis les débris des cigares, puis, sur le lit, un vrai lit, cet officier couché, la tête basse, la tunique ouverte, les pieds en l'air.

— Qu'est-ce que tu attends?

— Mon capitaine, on m'a pris mon masque; je ne l'ai pas perdu.

— Tu réclames?

— Non, mon capitaine.

— Alors, va-t'en.

— Merci, mon capitaine.

Le pauvre diable, penaud, salua, disparut.

Après un silence, le capitaine se souleva, déplaça ses jambes, s'assit au bord du lit. Ayant mis son menton sur ses poings, il réfléchit un long moment, puis se tourna vers le jeune officier, toujours immobile à l'autre bout de la cave.

— Olivier, lui dit-il, je suis une brute.

— Vous avez été un peu dur pour cet homme, fit le lieutenant, la pipe aux dents.

Alors le capitaine changea de voix.

— Ecoute, petit, j'ai quelque chose à te dire.

Olivier tressaillit. Il n'avait jamais entendu son capitaine lui parler sur ce ton. Il vint s'asseoir auprès de lui et tendit l'oreille.

— Cet homme m'a dit merci quand je l'ai mis à la porte. Moi, si un chef m'avait injurié ainsi, je lui aurais sauté à la figure, ou je me serais tu. Pourquoi saluent-ils, quand on les frappe?

— Des âmes de chiens, mon capitaine.

— N'aimes-tu pas les chiens, Olivier? Je pense que ces hommes s'inclinent, parce qu'ils sont des serviteurs. En ce moment, celui là pleure dans un coin, ou bien s'exerce à me haïr. Son instinct lui a d'abord commandé de lécher ma vilaine main. Chien si tu veux, mais bête loyale, que nous devrions caresser. Le peuple me plaît, Olivier, et ses maîtres sont exécrables.

— Croyez-vous?

— J'en suis sûr. Regarde-moi.

Il avait quarante-huit ans. On lui en eût donné soixante. Il

se souvenait avec mélancolie de sa belle jeunesse : Saint-Cyr, les succès mondains, les femmes, le jeu. Un jour, il se présente à l'École de guerre. Echec. Alors, découragé, il joue avec rage et boit. Il a gâché son admirable métier, le quitte, mange son patrimoine, erre. La guerre le trouve représentant d'une marque d'apéritif et capitaine dans l'armée territoriale. Il demande, en octobre 1914, à passer dans un régiment d'active. Brave, il tient le coup, malgré son vice. Ses chefs, qui connaissent son intelligence, son âme droite, ne peuvent pas donner d'avancement à un ivrogne. Il est là, parmi des officiers tout jeunes, patriarche hirsute, grognon, respecté. Tassé, chauve, le visage couperosé, la lèvre tremblante, l'œil brillant, il se tait à table, où pérorent les sous-lieutenants. C'est quand il en tient un tout seul, dans quelque coin de tranchée ou sous huit mètres de terre, qu'il devient bavard tout à coup. Peine perdue. Il dit des choses trop fortes. Son interlocuteur s'émerveille, ne comprend pas et s'en va raconter aux autres, qui hochent la tête : « Le vieux m'a parlé. Il est ahurissant. »

Olivier, nouveau venu, ne l'a jamais entendu discourir ainsi. Il le regarde aujourd'hui avec une intense curiosité.

— Moi, un chef ? crie le bonhomme. On se représente un beau gars, maître de soi, la tête haute, le corps ferme, le bras sûr, un sage, un saint. Non, mais regarde-le, ton patron ! L'humanité est absurde, petit. Ce type m'agaçait, avec son air niais. J'avais bu, j'ai frappé.

Il ajouta, en haussant les épaules :

— D'ailleurs restons-en là ; j'ai trop parlé. Usons nos jours, mon garçon. Après nous, le déluge.

Olivier répondit doucement :

— Mon capitaine, j'ai des gosses.

— Qu'est-ce que tu veux que cela me fasse ?

— Deux gosses. Je ne désire pas le déluge.

Le capitaine leva la tête, ouvrit les narines et dit :

— Est-ce que tu serais intelligent, toi ?

Et, comme s'il rêvait tout haut, il prononça, d'une voix sentencieuse, les paroles suivantes :

— Tu veux que la vie continue pour tes fils ? Je te donne raison. Un célibataire a deux issues : le désert ou la noce. On se livre à Dieu ou au diable. Toi, tu dois aimer la vie. Mais sauras-tu ? Il y a longtemps que les gens instruits ne conçoi-

vent plus les vérités élémentaires. D'abord, qu'est-ce que tu vendais, dans le civil?

— Un peu de sagesse, et pas bien cher. J'enseignais la philosophie au lycée de Guéret.

— Bigre! nous n'allons pas nous entendre.

— Pourquoi?

— J'aime les têtes fraîches. Je vais te raconter une histoire pour me faire comprendre. Tu te souviens des propositions de paix de Guillaume II. C'était, je crois bien, à la fin de 1916. Un beau matin, on apprend que l'ennemi engage des pourparlers par télégraphie sans fil. Ces foudres de guerre tendaient la main. Je hausse les épaules et me mets à table. Nous cantonnions à Villers-Bretonneux, au grand repos. Popote nombreuse et bruyante : vingt officiers, des artilleurs, des sapeurs, des médecins, tout le bataillon. Tu soupçonnes ce que cette élite a pu débiter d'âneries pendant une heure. Tous ont trouvé le Kaiser intelligent. Tous ont frémi à la pensée des ravages que sa proposition allait faire dans les cervelles populaires. Au dessert, on annonçait des grèves, la chute du ministère, la paix dans trois mois et, mon vieux, le rétablissement par les Autrichiens du pouvoir temporel du Pape.

Je n'ai pas desserré les dents et je suis allé prendre de l'air. Je rencontre le vieux Pâris, mon ordonnance. Je lui tends le journal. « Alors, c'est la paix? » lui dis-je. « Pensez-vous, mon capitaine? » Il me regarde en rigolant. J'insiste. « Tu vois bien que les Boches font *kamerate*. » Il cligne de l'œil et murmure : « Il n'y a qu'à tirer dessus. » Puis, après une pause : « Tout de même, je ne les croyais pas si bas! »

Le capitaine observa que son histoire portait sur l'impassible Olivier. Il reprit :

— Les vrais philosophes, les voilà. Parce qu'ils ne savent pas le superflu, ils comprennent l'essentiel. Tu connais trop de choses, toi, et je me demande si tu vaux que je te parle. Est-ce bien vrai que tu veux vivre, pour tes fils?

— Oui, mon capitaine.

— Alors, va fermer la porte; j'ai peur qu'on ne nous entende.

Olivier s'assura que la porte était bien close et revint.

— Eh! bien, jeune homme, il y a une voie de salut: l'autorité. Car les hommes ne sont pas égaux, mais de deux sortes.

Deux admirables sortes d'hommes, entends-tu : les petits, les grands. Est-ce que tu me suis?

— J'essaie, mon capitaine. Je vous saurais gré toutefois de me ranger parmi les grands.

— Non pas.

— Alors, parmi les petits?

— Es-tu fou ? Vous êtes le déchet, vous autres : les médiocres. Tu ne comptes pas dans les hommes, moi non plus. Nous avons renié la foule et déshonoré les maîtres. Obéir, commander! Te doutes-tu de la valeur de pareils mots? Encore une fois, veux-tu vivre ?

— Oui, mon capitaine.

— Alors, choisis. Le sort enviable, vois-tu, serait celui des petits.

Il tira de sa poche une feuille de papier de grand format, couverte d'une vaste écriture et reprit :

— J'ai reçu hier soir une lettre, dont je veux te lire un passage. Car ton capitaine a l'air d'un ours, mais appartient à une famille. J'ai des parents qui m'écrivent, tu sais. Ecoute ce que me raconte ma belle-sœur. Je t'avertis qu'elle est jolie, riche, aimable et vit en Normandie, aux environs de Caen, au milieu de paysans, qu'elle protège et méconnaît. Voici ce qu'elle pense de ces petites gens : « Mes voisins continuent à s'enrichir et à se plaindre. Ils accueillent et répandent les bruits les plus fantastiques. Hier, on est venu demander au maire combien la commune pourrait loger d'hommes et de chevaux. Tout le village a pris peur. Les bonnes femmes croient que les Boches seront ici dans quinze jours et qu'on prépare leur cantonnement. Ces ruraux sont stupides. »

— Idiots, en effet, murmura Olivier.

Le capitaine bondit.

— L'idiot, c'est toi, dit-il. Ne réfléchiras-tu jamais? Qu'est-ce que tu leur reproches, à ces malheureux ? D'avoir peur ? De ne rien comprendre à cette guerre, qui dérange leurs habitudes ? Mais les hommes de ta section se battent bien, je crois, quand tu les conduis au feu. Ils sont même devenus, dit-on, d'assez fameux guerriers. Ils savent donc, quand il faut, changer de routine. Quelle différence fais-tu entre eux et ceux qui sont restés dans les villages? Ce sont les mêmes, mon ami : des petits. Alors, respecte-les.

Il semblait furieux et regardait Olivier avec mépris.

— A quoi bon toute ta philosophie, si tu ne sais pas de quelle pâte est faite l'humanité ? L'as-tu jamais regardé, ce peuple grouillant, dont la terre est couverte? Le soleil caresse plus de pauvres têtes que de gens bien coiffés et ses rayons illuminent surtout des yeux craintifs. Les petites gens, mon garçon, c'est la foule sans nombre des hommes et des femmes ; c'est la chair de ta race.

A partir de ce moment, il parut à Olivier que son vieux capitaine vaticinait. Il prononçait une phrase, s'arrêtait, recommençait, comme s'il écoutait, puis répétait les propos de quelque voix intérieure. Le jeune garçon se garda dès lors de l'interrompre et mit tant d'application à retenir chacune de ses formules, qu'il put, une heure plus tard, les transcrire à la lettre sur un carnet. Les ayant nous-même recueillies sur le carnet d'Olivier, nous osons dire qu'on trouvera dans les lignes qui vont suivre non seulement la pensée du capitaine, mais souvent les mots mêmes dont il se servit pour l'exprimer.

Le vieil officier continua ainsi son discours :

— Les petits marchent au fouet : c'est pourquoi je les aime. Si on ne les bousculait pas, ils demeureraient accroupis. Le maître parle : ils murmurent. S'il agit et frappe, les voilà debout, qui travaillent. La tâche faite, ils saisissent avec âpreté leur salaire, le dispersent et, de nouveau, se couchent. Alors le maître frappe encore et le dur travail renaît. Le travail ! Beaucoup de fatigue, pour une petite joie qu'on dévore d'un coup. Paresseux et gaspilleurs, voilà les petits. S'ils changeaient, l'univers deviendrait inhabitable, mon ami !

Ainsi faits, vois comme ils sont beaux. Ils se dérobent à l'effort, mais as-tu vu des rivières grimper sur la montagne? Les rivières sont fraîches, puissantes, et le ciel s'y mire avec amour. Comme les hommes, elles cherchent les voies faciles, s'abandonnent, vont se perdre en chantant dans la mer. On les capte çà et là ; on utilise leur force, mais par une victoire précaire. A toute défaillance du maître, les eaux s'enfuient en cascade. Songe que les maîtres, s'ils étaient tout-puissants, dessécheraient les vallées. On peut dompter un instant les petits : ils s'échapperont toujours, comme l'eau coule.

S'ils paraissent travailler de bon gré, cherche bien : tu trou-

veras leur maître. Chaque jour ils ont faim et leur estomac les bouscule. Ils ont froid chaque nuit et leur chair exige un logis. Ils portent en eux des tyrans, prêts à les tuer. Ils cèdent, car ils aiment la vie.

Mais il n'aiment pas le travail. Toi non plus. Je le hais, moi. La loi du travail est dure, Olivier. Il n'est donné qu'à peu d'hommes de connaître les hautes joies qu'on en tire. Il faut entrer dans cette élite ou se mêler, sans rougir, à la foule.

Un vieux marin me faisait, un soir de mai, les honneurs de son jardin. Il se courbait à chaque pas, pour enlever une herbe, un caillou. Il humait ainsi sa terre, et sa face bourrue savourait la caresse des plantes. La visite, à ce train, s'éternisait. Un peu las, je dressai la tête et mes yeux s'emplirent de somptueuses images. Du potager de cet homme, on dominait une plaine, qui descendait jusqu'à la mer. Dans cette plaine, des haies d'épine blanche et des vergers: imagine une immense corbeille, chargée de fleurs coupées. La lumière incertaine du couchant fondait les teintes, et le regard se rassasiait du mystère de ce premier plan, avant d'aller s'étourdir aux jeux du ciel et de la mer en feu.

Le vieux, me voyant immobile, se leva, cessa de parler et regarda comme moi. Nous restâmes longtemps ainsi. A la fin, il tendit son bras vers l'horizon et dit, la gorge serrée : « Dame ! c'est beau. — Oui, père Courbet. — Et bien venu. C'est moi qui l'ai planté l'autre hiver, mon capitaine. »

Je comprenais mal. J'examinai son visage. Il regardait en souriant devant lui. Alors je vis, à dix mètres de là, dans son enclos, un pommier grêle. Sois persuadé, Olivier, que ce pauvre homme, dont le jardin, grand comme un mouchoir de poche, n'a pas de murailles et reçoit l'air du large, y vit en prisonnier. Il ne se soucie pas des splendeurs du ciel qui l'environne. Il connaît ses affaires, son bien, son ventre. Il aime ses arbustes, sa femme, ses enfants, ses bêtes. Blâme, si tu veux : moi j'envie ces gens-là.

Leurs yeux portent loin, quand ils veulent : ainsi aux créneaux, d'où ils épient l'ennemi avec autant d'intelligence et plus d'acuité que toi. Chez eux, ils ne sont pas curieux, voient le principal et ne trouvent, pour le reste, ni goût, ni temps, ni courage. Paresse, te dis-je! Du moins connaissent-ils leur humilité.

Au lieu d'honorer ces timides, on les exploite. Des bateleurs, des bavards, des agités, des demi-savants, des demi-fous leur font courber la tête. Il est triste, Olivier, que le peuple soit une proie si facile.

En vain, pour le sauver, veut-on l'instruire. Ce sont les professeurs d'énergie qui manquent. Il faudrait refaire les caractères, c'est-à-dire que l'humanité repassât dans les mains du Créateur. Çà et là, un type vigoureux se dégage, un chef-d'œuvre. Imagines-tu une société où il n'y aurait que des maîtres, des géants, des individus accomplis et tout-puissants ? Ces loups se dévoreraient entre eux. Il faut accepter, mon garçon, que les hommes demeurent le troupeau inquiet, misérable et charmant que tu connais.

Cette tourbe recèle des forces magnifiques. Il est permis, il est bon d'en faire jaillir une part, pour le bonheur commun. Qui secouera les petits ? Qui conduira parfois le regard du père Courbet au delà de son pommier ?

Ces pauvres gens vivent mal, commettent mille sottises, ne savent pas utiliser les biens que la nature met sous leurs pas. Qui leur apprendra à se mieux nourrir, à construire une maison plus saine ? Quel chef saura, s'ils se vautrent dans le fumier, leur crier : Allons, debout'!

Il faut aimer tous ces petits, adoucir leurs jours, les charmer comme de jolies bêtes sauvages et, à l'occasion, les frapper. Te sens-tu le droit, Olivier, de frapper d'autres hommes ? Moi, pas. Aussi ne suis-je point un maître.

A ce moment, le capitaine baissa la tête, fit tomber ses mains jointes entre ses genoux et balbutia :

— J'ai manqué ma vie. Mon salut serait de mourir ici : belle fin, trop belle, que je ne mérite pas. Je vivrai donc, mais impuissant et ridicule.

Olivier fit un mouvement.

— Ridicule, je dis bien. Tu le deviendras aussi, si tu ne changes pas. Te tairas-tu et puis-je parler ?

— Je vous écoute.

— Elle est riche, mon garçon, la matière humaine. Heureux ceux qui la pétriront. As-tu de bons bras ? Jeune et fait comme toi, je voudrais régner. Mais je vais te dire quelque chose de fou. Pour passer du rang des petits à celui des grands, pour devenir un maître et conduire la multitude, il

ne suffit pas d'être plus intelligent, plus beau, plus puissant, il faut devenir meilleur que les hommes ordinaires.

Les esprits forts croient au triomphe du mal et des méchants. Ils peuvent bien, sur ce thème, philosopher à perte de vue, et sans fatigue. Voient-ils seulement qu'ils rendent témoignage à la vertu, quand ils la nient ?

Ils aboient aujourd'hui contre l'héroïsme, mais s'y casseront les dents. Nous faisons une guerre âpre, dans la boue et, parce que nos champs de bataille sont des charniers, on nous croit pressés d'en sortir. Si un honnête homme ose avancer que des soldats aiment leur métier, la meute des penseurs accourt. Ces sages connaissent la faiblesse humaine, mais elle seule, et ne veulent pas qu'on leur conte de trop hautes histoires. Des blessés ont pourtant écourté leur convalescence pour retourner au feu : j'en connais. A chaque mission périlleuse, on trouve des volontaires : tu le sais comme moi. A la Butte du Mesnil, toute la compagnie a recommencé quatre fois, dans l'eau, dans le feu, dans la nuit impénétrable, le voyage des nouvelles lignes pour ravitailler les camarades qui venaient de conquérir la Galoche, et tu te souviens qu'au petit jour ces bougres-là m'ont demandé à faire un cinquième tour : j'en aurais pleuré. Ils acceptent la mort, l'horrible mort qu'on trouve ici. On en cite qui la regardent avec amour, lui tendent les bras, vont à l'immolation avec des yeux brillants. Ainsi Henri de Corbie a écrit ces vers, trouvés sur son cadavre :

Voici la fin, voici le Rêve...

Ah ! sur l'âpre sol dévasté,
Etre une forme qui repose.
Dans ce décor d'immensité,
Un cadavre est si peu de chose.

Et je serai ce jeune mort,
Qui n'a ni linceul, ni demeure
Et qui laisse couler les heures.
L'heure est douce à celui qui dort.

Tous ne lui ressemblent pas, mais qu'on ne sourie pas de ceux de sa race ! Qu'on ne les nie pas ! Qu'on ne hausse pas les épaules ! De tels hommes constituent l'armature et soutiennent les autres. Les autres sont vils et ne devraient pas en tirer d'orgueil.

Mériteras-tu, comme aurait fait celui-là, de commander ? Vous vivrez, toi et ceux de ton âge, de belles années et je vous envie. Allez-vous réaliser les puissances qui sommeillent en chaque homme bien né ? Sauras-tu monter à ta vraie place, exercer le beau métier de chef ? Manier des hommes et les conduire : voilà longtemps qu'on ne pratique plus, chez nous, cet art noble. On se sert des petits. Moi, je vais t'apprendre à les servir, veux-tu ?

Olivier, la voix coupée par l'émotion, répondit :

— Oui, mon capitaine, je veux bien.

— Te sens-tu fort ?

— Je suis timide.

— Tant mieux ! Tu bavarderas moins. Tu recueilleras les enseignements de ton vieux capitaine. Je te défends, moi vivant, d'en révéler un mot à quiconque. Tu méditeras dans le silence et sentiras, s'il est bon, lever le grain. Devenu maître, tu sèmeras à ton tour, et de tes fils, si tu les en crois dignes, tu feras des chefs plus beaux que toi.

Le capitaine, à ces mots, se leva, enfonça ses mains dans ses poches, fit, à travers la cave, quelques lourdes enjambées, puis, planté devant Olivier, lui tint ce langage :

— Pour commander et qu'on obéisse, il faut être deux, comme en amour. Les maîtres et les serviteurs ressemblent à des amants. As-tu remarqué comme nos ordonnances nous chérissent? J'ai commencé ma guerre, en décembre 1914, dans les tranchées du Santerre. Je me vois encore, le premier soir, accueilli par deux lieutenants dans un abri étroit, encombré, boueux et mal couvert. Un homme accroupi faisait la cuisine dans un coin et nous enfumait. Un autre essuyait les quarts et les plats de fer blanc avec un journal. On dîna. J'étais fatigué. A neuf heures, je m'étendis sur une botte de paille et, les jambes en chien de fusil, le nez au mur, les mains jointes sous ma joue, j'allais fermer les yeux, quand je sentis s'abattre sur mon corps quelque chose de doux et de chaud. Je voulus me retourner. Une voix maternelle chuchota : « Ne bougez pas, mon capitaine. » Je sentis autour de ma poitrine l'étreinte légère de deux bras, qui rabattaient sous la paille, à droite, à gauche, une couverture de laine et me bordaient comme un enfant. L'homme apporta une seconde couverture, la glissa jusqu'à mon menton, mais avec un art extrême, pour

ne point toucher mon visage et m'abriter sans m'étouffer. Il s'empara de mes jambes, les souleva. Quand il les replaça avec précaution sur le sol, mes gros souliers étaient emmaillottés, comme les pieds nus d'un bébé. J'eus chaud toute la nuit, chaud comme une caille dans sa plume. Voilà trois ans que Pasquet, puis Cordier, puis Pâris et maintenant Bûlot m'entourent ainsi de mille soins. J'aime ces hommes pleins de bonté, mais je ne m'étonne plus de leurs gestes identiques. Toutes les poules gardent leurs poussins sous leurs ailes. Toutes les chattes lèchent leurs petits et les allaitent. C'est l'instinct, Olivier, comprends-tu ?

A l'arrière, au même moment, d'autres hommes, pareils à ceux-là, sabotent leur travail, crachent au visage des bourgeois. Mais les bourgeois sont-ils des chefs ?

Ce n'est pas d'être commandé, c'est de ne l'être point, qu'enrage le bas peuple. On l'abandonne : il s'affole. Sais-tu ce qu'il y eut, Olivier, au fond de la grande Révolution ? Du désespoir ; le désespoir de la populace, amante trahie.

Si elle n'avait besoin de ses maîtres et soif de leur amour, elle les chasserait quand ils la trompent et les oublierait. Elle les maudit : grand signe. La malédiction dure, en France, depuis cent cinquante ans. L'idéologie révolutionnaire ne m'intéresse pas. Les formules des démagogues sont un bégaiement, qui date de quelques envieux des premiers âges. Mais les révoltés portent dans leur cœur une haine, qui m'émerveille comme tous les grands instincts.

L'autre jour, je finissais ma permission à Paris, quand je rencontrai chez des parents une dame anglaise. On parlait de la nécessité d'une élite intelligente. Elle se récria : « Ne vous souciez pas tant des dirigeants, disait-elle, mais éduquez le peuple, afin qu'il se conduise tout seul. » Cette fille d'Albion m'a rendu rêveur. D'honnêtes gens croient donc et racontent dans les salons qu'une armée peut marcher sans chefs, une usine sans patrons, une maison sans maîtres, et que le père, dans une famille, est un parasite. J'essayai de lui répondre. Elle m'assura que, dans la mesure où des guides étaient nécessaires, le peuple, devenu sage, saurait les tirer de son sein. Eh ! la belle, le peuple ne choisit pas ses maîtres. Il s'offre, le pauvre : c'est tout ce qu'il sait faire. Il vote, mais toute élection n'est qu'intrigue, tout élu qu'un intrigant. La

foule est vacante. Qui l'aura, du juste ou de l'usurpateur ? Il ne s'agit pas de bavarder, mais de la prendre.

Une petite Parisienne, une comédienne délicieuse, qui correspond parfois avec le bourru que je suis, voyait plus clair que mon Anglaise, quand elle m'exprimait, il y a quelque temps, son dégoût des démagogues. « Je vois avec effroi, m'écrivait-elle, s'irriter et se dégrader des multitudes, qui languissent de ne se point donner par amour. Le suffrage universel en a fait des prostituées, lasses, écœurées et capricieuses. Leurs maîtres du jour sont des jaloux, sans honneur, sans puissance, qui les corrompent chaque fois un peu plus et vivent dans la terreur perpétuelle de l'amant de cœur. »

Il faut être l'amant de cœur, Olivier.

Les anciennes castes sont mortes et les humbles jouissent, fort à propos, de droits nombreux. Là-dessus, on crie que le peuple est roi. Ne vois-tu pas qu'il retourne naturellement à la sauvagerie, à mesure qu'on le déchaîne? Il faut, pour rassembler et conduire un beau troupeau emporté, de fameux bergers. L'avenir est au peuple, mon petit, mais sous des chefs à sa taille.

Au lieu de géants, nous avons un ramassis d'avortons, de gens à la remorque. On ne guide pas, on suit : c'est plus facile et c'est la mode. Abjecte mode et tristes sires, qui se flattent d'être habiles, se croient forts et n'ont rien dans la peau. Je mets plus bas que des esclaves les maîtres sans virilité.

Voilà pourtant où tu aboutiras, si tu n'y prends garde. On vous apprend beaucoup de choses, dans vos familles et à l'école. Tu me parais bien élevé. Tu ferais un brave homme, si tu vivais enfermé dans ta maison, avec quelques proches. Mais il y a la rue, la ville, le pays, la cohue des êtres pareils à toi, les uns plus petits, les autres plus grands. Il faudra bien obéir à ceux-ci, commander à ceux-là, les respecter tous et qu'ils te respectent. Je ne sais ce qu'on a mis dans ta tête, ni si la démocratie te plaît, mais le menu peuple est à ta porte, mon garçon. T'a-t-on expliqué comment on lui parle?

Les mères n'apprennent dans aucun livre comment élever leurs petits. Chacune découvre avec ravissement, à mesure qu'elle les accomplit, les gestes nécessaires. L'expérience accumulée des aïeules n'a pas été recueillie dans un code et chaque femme, depuis des siècles, la refait pour son compte.

Ainsi faut-il que chaque maître apprenne seul à traiter ces enfants difficiles, que sont les hommes et les femmes à son service.

Les mères ont toutefois le souvenir de leur propre enfance et le témoignage de leurs voisines. Les maîtres, sans tradition, sans modèles, ne sentent même plus dans leur cœur un instinct qu'ont étouffé trop d'années d'abdication et de dégoût. Si des bras se tendent vers toi, que feras-tu?

Pour répondre aux ardeurs de la multitude, il faut, en tout comme en vertu, lui être supérieur et le savoir. Toi, tu te dégages de la masse par ta culture, ton intelligence, ton caractère, tes goûts. Tu connais ce que tu vaux, n'est-ce pas?

Olivier ayant rougi, le capitaine haussa les épaules et lui cria :

— Eh! bien, moi, mon ami, je n'appartiens pas à la foule. Vais-je, quand j'ai tout lu, me plier à sa loi d'ignorance? Faut-il que j'accepte, moi courageux, sa loi de paresse? Moi, raffiné, sa loi grossière? Il reste une caste; elle s'appelle l'élite, et j'en suis.

Mais je n'irai pas, avec mes pairs, m'enfermer dans une tour d'ivoire. J'ai besoin des petits, comme ils ont besoin de moi. Entre nos deux forces, choc fatal. Amour ou haine, il faut choisir. C'est la guerre, en tout cas, jusqu'à la possession.

Tu ne voudrais pas, je pense, que le peuple l'emportât !

Le mâle doit vaincre, Olivier. Je l'ai senti à la prise d'armes de dimanche, quand, rangé parmi les légionnaires derrière les généraux et leurs états-majors, j'ai vu défiler, du même pas, des nègres pesants du Nouveau-monde, d'alertes Marocains et, légers comme des dieux, nos Français. Belle fête, tu te souviens. L'Amérique, l'Afrique et nous! L'Asie même rôdait par là: nous avons croisé, au retour, le long des routes, des petits bouts d'Annamites, tous pareils et faits comme des bonnes femmes. Les gros nègres, qui se montraient à nous pour la première fois derrière leur musique et leur grand drapeau, lançaient le pied avec entrain et bombaient la poitrine. Au niveau du général, ils jetaient vers lui leurs yeux blancs. J'ai regardé avec avidité ces têtes rondes, au haut desquelles chancelaient nos petits casques. Des nègres émus, des nègres pâles, mon vieux, dont les lèvres, privées de salive et de sang, ressemblaient à de vieilles figues. Après eux, les Maro-

cains, êtres fiers, à l'œil de feu sous des fronts fermes. Le cou tordu, ils offraient au général leurs mentons fiers. Les Français suivirent. Tu en étais. Mes compliments, petit. Ta section ne marchait pas, elle glissait. Quelle grâce dans le pas de ces enfants de chez nous, dans la cadence des corps souples et des bras ! Les visages étaient frais, les lèvres humides, les yeux caressants. Tout cela, Olivier, pour le regard d'un chef. Lui, en avant de nous, sur un tertre, demeurait immobile. Il vit tour à tour les Noirs effarés, les Africains fiévreux, les Français charmants et les domina. Il le fallait, car les humbles qui se livrent ont, comme les filles, le cœur chargé d'une menace : Prends-moi, ou je te saute à la gorge !

A ce don, les faux dieux répondent par l'orgueil et les vrais par l'amour.

Crains l'orgueil. Ne crois pas que la foule, quand le grand modeleur en a tiré çà et là quelque belle figure, soit une pâte perdue. La pâte importe. Elle n'a pas été faite pour te créer, mais pour durer. Tu as jailli d'elle, pour veiller sur sa beauté, sa richesse et sa pérennité et n'es sorti du pétrin que pour te pencher sur lui.

L'élite est une exception, pas autre chose. La loi, c'est l'innombrable humanité.

Prends garde, maître, d'oublier la multitude, car elle ne t'oubliera pas.

Sais-tu ce qui manquait, avant la guerre ? Des cœurs. Trop intelligents et pas d'entrailles : ainsi tombent les grands peuples. Si tu ne sens pas cela comme moi, j'ai perdu ma peine et nous en resterons là.

— Parlez mon capitaine.

— Non. J'ai soif et ma tête est en feu. Tu réfléchiras. Et si, convaincu mais sans courage, tu trouves la tâche supérieure à tes forces, tu jetteras, comme moi, le manche après la cognée, tu feras un parasite de plus et pourras, si c'est ta fantaisie, envoyer, en cuvant ton vin, de pauvres hères à la prison.

ANTOINE REDIER.

LE RAMEUR

—

A André Lebey.

'enché sur un grand fleuve, infiniment mes rames
l'arrachent à regret mes riants environs ;
me aux pesantes mains, pleines des avirons,
' faut que le ciel cède au glas des lentes lames.

e cœur dur, l'œil distrait des beautés que je bats,
aissant autour de moi mûrir des cercles d'onde,
e veux à larges coups rompre l'illustre monde
e feuilles et de feu que je chante tout bas.

rbres sur qui je passe, ample et naïve moire,
'au de ramages peinte, et paix de l'accompli,
échire-les, ma barque, impose leur un pli
ui coure du grand calme abolir la mémoire.

ui, mystères du jour, jamais vos grâces n'ont
ant souffert d'un rebelle essayant sa défense :
'ais, comme les soleils m'ont tiré de l'enfance,
e remonte à la source où cesse même un nom.

n vain toute la nymphe énorme et continue
'mpêche de bras purs mes membres harassés ;
e romprai lentement mille liens glacés
t les barbes d'argent de sa puissance nue.

Ce bruit secret des eaux, ce fleuve étrangement
Place mes jours dorés sous un bandeau de soie ;
Rien plus aveuglément n'use l'antique joie
Qu'un bruit de fuite égale et de nul changement.

Sous des ponts annelés, l'eau profonde me porte,
Voûtes pleines de vent, de murmure et de nuit,
Ils courent sur un front qu'ils écrasent d'ennui,
Mais dont l'os orgueilleux est plus dur que leur porte.

Leur nuit passe longtemps. L'âme baisse sous eux
Ses sensibles soleils et ses promptes paupières,
Quand, par le mouvement qui me revêt de pierres,
Je m'enfonce au mépris de tant d'azur oiseux.

PAUL VALÉRY.

LE ROI DE TOUS LES ROUMAINS

.... le courage du Roi Ferdinand, meurtri lui aussi par les plus chers souvenirs de famille et de jeunesse, mais sentant en son cœur de soldat les souffrances séculaires et l'âme même de la Roumanie..... cette tragédie digne d'Eschyle et de Shakespeare, nulle conscience humaine, mieux que la conscience française, n'en a senti la grandeur et la beauté (1).

PAUL DESCHANEL.

Si l'ouragan actuel secoue jusqu'en leurs plus profonds fondements d'anciennes monarchies, précipitant vers la chute rapide de l'abdication des rois, des tzars, voire les plus redoutables empereurs du vieux continent, par contre, cette même guerre et le tribunal du monde civilisé consolideront à jamais les trônes et les dynasties de ceux qui, par leurs claires visions, leur admirable sacrifice, leur opiniâtre travail et leur superbe courage, ont su conduire leurs peuples dans le bon chemin de la juste cause, aidant ainsi à l'émancipation de leurs frères opprimés et à l'accomplissement de l'unité intégrale de leur race.

Nous nous proposons d'esquisser ici la glorieuse figure de l'un de ces bons bergers et de ces nobles ouvriers de la victoire, le roi Ferdinand de Roumanie, auquel l'opinion contemporaine et l'histoire de demain rendront le plus enthousiaste hommage, hommage qui s'adressera à la fois au Roi-Soldat, au Roi-démocrate et au Roi-patriote et martyr.

§

Militairement, son accession au trône de Roumanie paraissait d'autant plus périlleuse par la précipitation des événements,

(1) D'après le journal *La Roumanie*, du 31 janvier 1918.

qu'elle était belle par les espérances qu'elle nous faisait entrevoir. En 1914, le torrent des flammes approchait de notre pays. L'armée roumaine réduite au grand minimum était bien loin de pouvoir défendre des frontières dépassant 1.500 kilomètres et réaliser les aspirations d'un peuple qui avait à réclamer proportionnellement la plus grande région irrédente de l'Europe. De l'interview (1) que son fidèle ami et collaborateur, le général Iliesco, a bien voulu nous accorder dernièrement, il résulte que les idées maîtresses qui caractérisent et dominent cette foudroyante préparation militaire de son règne sont :

1° *L'impérieuse nécessité de doubler le nombre de nos baïonnettes.* La puissance militaire de la Roumanie devait être à la hauteur de sa puissance économique et du prestige moral acquis par elle dans le concert balkanique, et correspondre en même temps aux graves circonstances qu'elle était appelée à traverser. 2° *L'impossibilité presque absolue pour nous de continuer notre approvisionnement à l'étranger en matériel de guerre.* Les routes avec les puissances de l'Entente nous étaient barrées; la maison Krupp, dont nous étions tributaires, avait interrompu ses livraisons, et la Russie ne se suffisait pas à elle-même. 3° *D'où nécessité pour nous, dans cette situation de « vase clos », de demander tout cela à notre propre royaume*, c'est-à-dire à un pays jeune et principalement agricole, manquant totalement d'industrie et de main d'œuvre spécialisée.

On fit cependant tout le possible, et même l'impossible. En vingt mois seulement, l'armée fut portée de 200.000 soldats à plus d'un million. Quant au matériel de guerre, la science moderne ignorant encore les procédés pour pouvoir transformer nos blés et nos maïs en gros canons et en aéroplanes, on dut fatalement se contenter d'un matériel de fortune, trouvé dans le pays, en attendant, hélas! la réalisation des promesses et engagements... de Herr von Stürmer, le célèbre président-traître de Pétrograd.

Toute cette œuvre gigantesque d'organisation porte le cachet royal. Notre guerre commence et aussitôt « *le poing de fer et l'épée étincelante* » du Kaiser s'avancent pour enfoncer

(1) Publiée dans *la France militaire* du 24 juin et reproduite ensuite dans *l'Humanité Indo-Chinoise*, *la Transylvanie* et *la Revue de presse*.

le front carpathien. On connaît quelque peu la tournure prise par les choses. Chef suprême de l'armée, notre souverain conduira brillamment ses troupes en Moldavie, à travers les fourches caudines du Danube et des Carpathes, sous la perpétuelle menace de voir couper sa retraite par Mackensen et Falkenhayn; nos écrasantes victoires de Jiul, d'Oltus et de Marashesti resteront cependant les plus belles revanches infligées par notre valeureux capitaine au premier maréchal de l'Empire des Junkers.

§

Parti fort jeune pour la Roumanie, le prince ne laissera échapper aucune occasion de se familiariser avec son nouveau peuple. Militaire dans l'âme et sportman achevé, il finira vite par connaître les moindres sentiers de son futur royaume. Par centaines se comptent les œuvres de bienfaisance, artistiques ou d'instruction publique dont la dynastie a pris l'initiative directement ou indirectement, ou qui se trouvent placées sous son patronage. Mentionnons entre autres exemples le grand développement pris par tout ce qui touche à notre Art national, auquel le palais royal a toujours donné avec enthousiasme son encouragement ; la création d'infirmeries, de bibliothèques et de théâtres dans les villages, par l'intermédiaire de l'administration des domaines de la couronne (cette administration d'ailleurs employa également de tout temps les revenus de ses latifundia à l'amélioration et à l'embellissement des fermes royales, afin qu'elles pussent servir de modèle et de stimulants aux agriculteurs roumains) ; il en est de même de l'institution populaire des éclaireurs roumains, autrement dit nos boys scouts ou bataillons scolaires, à la tête desquels le prince Carol est fier de se trouver ; enfin, la Croix-Rouge roumaine qui a comme présidente d'honneur la reine Maria, devenue durant le drame la première infirmière de son peuple.

Mais l'acte le plus populaire encore est la réforme agraire et politique, votée dernièrement, à Jassy, par le cabinet historique Bratiano-Take Jonesco. Par la première, on exproprie d'environ 2 millions d'hectares la grande propriété et les latifundia, pour être partagés entre les paysans. Par la seconde, on élargit le droit de vote, introduisant le suffrage universel

direct et secret. Enfin, les israélites autochtones n'ont pas été oubliés, ils obtiennent d'emblée la naturalisation.

Ce fut le 25 avril 1917 que partit du Quartier royal l'ordre du jour suivant :

En même temps, — disait le souverain, — suivant l'exemple du prince Etienne (le grand), le doux et le miséricordieux, je confirme encore une fois ma promesse de roi que, de même qu'après ses victoires on célébrait une fête solennelle pour les braves qui étaient élevés au premier rang, de même, après le triomphe que nous attendons, sera réalisée pour vous la légale possession des champs gagnés avec votre sang, et, par un vote public, vous allez prendre une part active dans la formation d'une Roumanie nouvelle et plus grande, que nous allons former ensemble.

On conçoit facilement combien heureux seront les résultats de cette législation, quand elle sera étendue demain à nos provinces désannexées. En Bessarabie et dans la Roumanie transcarpathique (Banat, Transylvanie, Bucovine), l'élément rural, composé presque toujours de Roumains, sera fortement consolidé en face de la classe des grands propriétaires et des habitants des villes, qui sont généralement des renégats, des instrus et des usurpateurs, infiltrés et imposés par la force brutale d'une domination étrangère.

Cet acte, donc, comptera non seulement comme l'une des plus imposantes réformes démocratiques du règne de Ferdinand Ier, mais marquera également dans l'histoire entière de la Roumanie moderne. La future grande Roumanie devenant ainsi presque une république avec un roi, et vu les progrès considérables accomplis dans le passé sous le régime monarchique, il sera aisé de comprendre pourquoi les portraits du roi et de la reine embellissent aujourd'hui les plus modestes intérieurs des hameaux, et aussi pourquoi les mauvaises langues prétendent que le seul partisan en Roumanie du régime républicain, le général Candiano-Popesco, mourant sans héritier, on a été obligé de le conserver dans l'alcool, seule manière de pouvoir conserver ses idées.

§

On confère à notre monarque le qualificatif flatteur d'As-Roi de la démocratie. Avec la même justesse on pourrait l'appeler l'As des souverains martyrs. Depuis son avènement au trône, on l'a vu gravir sans trembler son terrible calvaire. En

effet, à peine la guerre est-elle déclarée que son plus jeune enfant, le prince Mircea, meurt lâchement empoisonné par des bonbons lancés par des Gothas. Les quatre trahisons russes suivent leur train et, comme pour l'achever, pendant qu'à Jassy la « canaille » russe veut le coiffer du bonnet rouge et le faire monter à l'échafaud, de Berlin on lui envoie son propre frère, Guillaume, pour le remplacer. Et l'on entend même des rumeurs de Sofia proclamant le désir du tzar des Bulgares de venir s'installer pour toujours au palais de Bucarest.

Comment Ferdinand Ier a-t-il ainsi attiré les foudres de l'orage si impitoyablement déchaîné sur sa tête et sur son malheureux pays? Pourquoi lui en voulait-on à mort? C'est parce qu'il a tenu à être à la tête du pannationalisme, du messianisme roumain. C'est parce qu'il a cru fermement à la belle cause de ses alliés, n'hésitant pas à jeter sur leur plateau l'offrande entière et généreuse d'un million de vies. C'est parce qu'il a eu la certitude que la victoire finale apporterait aussi la libération définitive de nos cinq Alsaces-Lorraines d'au delà des Carpathes, ces pierres précieuses à ajouter à la couronne d'une plus grande Roumanie.

Mais laissons-lui plutôt la parole. Le jour de notre déclaration de guerre il proclamait :

Roumains! la guerre qui, depuis deux ans, a entouré toujours plus étroitement nos frontières, a ébranlé profondément l'ancien établissement de l'Europe et a montré avec évidence que, pour l'avenir, ce n'est que sur une base nationale qu'on peut assurer la vie paisible des peuples...

Aujourd'hui, il nous est donné de compléter l'œuvre de nos ancêtres, fixant pour toujours ce que Michel-le-Brave a réalisé seulement pour un instant : l'Union des Roumains sur les deux versants des Carpathes...

En nous, dans nos vertus, dans notre bravoure, réside la possibilité de leur redonner le droit, dans une Roumanie achevée et libre, de la Theiss jusqu'à la mer, de progresser en paix, conformément aux coutumes et aux aspirations de notre race.

Et cette même foi dans ses Alliés et dans la guerre libératrice nous est rapportée par le publiciste américain M. Stanley Washburn, qui a pu l'approcher, l'automne dernier :

Avec confiance dans la justice de notre cause, — lui disait le sou-

verain, — ayant foi dans nos Alliés et ayant la certitude que notre peuple est capable de tout le courage, de tout l'héroïsme et de tous les sacrifices qui pourraient lui être demandés, nous envisageons avec calme et sérénité les problèmes que nous avons devant nous, mais ayant la certitude que nos sacrifices ne seront pas vains et que la victoire finale doit être et sera l'inévitable dénouement. Et pour obtenir cela, les Roumains, depuis le trône jusqu'au plus humble paysan, paieront ce qu'il y aura à payer (1).

N'oublions pas, enfin, les admirables paroles royales adressées aux soldats, juste au lendemain de l'offensive de Marashesti :

Vous avez éprouvé jusqu'à présent que votre force de résistance est plus forte que les attaques de l'ennemi et votre bravoure plus grande que son nombre. *Le moment viendra où vous allez être les envahisseurs.* Vous porterez alors vos drapeaux en avant pour chasser l'ennemi de la terre qui n'est pas la sienne, car tant que celui-ci a encore un pied sur votre terre, la victoire n'est pas achevée (2).

Oui, la prophétie du roi s'accomplira. « Après la palme du martyre, la palme de la gloire. » Le moment est arrivé où nous allons chasser l'envahisseur de la terre qui n'est pas la sienne, pour qu'à la tête de ses bataillons et de ses légions transylvaines, celles qui combattirent en Roumanie, en Sibérie, en Italie, et celle qui est arrivée d'Amérique et qui se forme en France, le roi Ferdinand puisse faire sa triomphale entrée dans Alba Julia, la vieille capitale de la Transylvanie, tambours en tête et drapeaux flottants.

Cimentant alors pour toujours l'unité de l'ancestral patrimoine roumain, Ferdinand Ier, comme le dit M. Auguste Gauvain, aura sa place glorieuse au Panthéon des Souverains et devant son trône viendront s'incliner avec joie tous les bons Roumains du Banat à la Bessarabie et de la Bucovine à la Dobroudja.

CONSTANTIN D. MAVRODIN,
Rédacteur en chef de la revue : *la Transylvanie.*

(1) Voir le journal *Le Soir*, du 10 avril.
(2) Je remercie le lieutenant-colonel Jonesco-Munte, notre attaché militaire en France, de m'avoir communiqué les textes de ces beaux ordres du jour.

LE FILM DE LA FIN DU MONDE

—

I

CHAPITRE PREMIER

DIEU NEUTRE

1

C'est le 31 décembre.

Dieu le Père est à son bureau américain. Il signe hâtivement d'innombrables papiers. Il est en bras de chemise et a un abat-jour vert sur les yeux.

Il se lève, allume un gros cigare, consulte sa montre, marche nerveusement dans son cabinet, va et vient en mâchonnant son cigare. Il se rassied à son bureau, repousse fiévreusement les papiers qu'il vient de signer et ouvre le Grand Livre qui est à sa droite. Il le compulse un instant, note des chiffres au crayon sur son bloc-notes, souffle la cendre de son cigare qui est tombée entre les pages du livre. Il s'empare soudain du téléphone et téléphone furieusement. Il convoque ses chefs de rayon.

2

Entrent les chefs de rayon.

Le Pape, le Grand Rabbin, le chef du Saint-Synode, le Grand-Maître de la Franc-Maçonnerie, le Grand-Lama, le Grand-Bonze, Monsieur le Pasteur, le Député Socialiste-Chrétien, Raspoutine, etc., etc... Ils entrent à la queue-leu-leu et viennent s'aligner derrière le fauteuil du patron. Ils ont tous revêtu les insignes de leur ministère et ont leur livre de comptes à la main.

Dieu le Père les interpelle tour à tour. Chacun s'avance, présente son livre que Dieu contre signe, après en avoir re-

levé l'addition sur son carnet. Puis il les congédie brusquement d'un geste.

3

Une fois seul, Dieu le Père fait rapidement son bilan. L'année a été bonne. La Grande Guerre rapporte. Tant d'offices pour le repos des âmes. Mille millions de morts à 1 fr. 25. Il se frotte joyeusement les mains. Mais cela ne peut durer éternellement.

Tout renchérit. Il faut songer à autre chose. Heureusement que....

On lui apporte un télégramme :

« Mars-City — P. K. Z. 19.18.43.

« Venez. Votre présence nécessaire. Premier cortège pro-« pagande vendredi 8. Succès assuré.

« Ménélik. »

Il prend chapeau, gants, canne et sort rapidement.

4

Dieu le Père monte dans son automobile de luxe.

On voit les nouveaux baraquements, plats et rectilignes, de la *Grigri's Communion Trust C° Ltd.*, dont l'immense enseigne lumineuse s'allume dans le crépuscule. C'est le soir. Des milliers d'employés sortent des bureaux. Foule affairée. Va-et-vient indescriptible. Remous. Encombrements. Variété infinie des costumes. Moines, lévites, popes, séminaristes, clergymen, missionnaires, catéchumènes sont commis dans les bureaux où les belles nonettes sont dactylos.

5

Interlaken. La gare de Mars. Immenses bâtiments illuminés au pied du massif de la Jungfrau. Partout des usines dans la montagne. Installations industrielles. Mâts, cheminées. Conduites d'eau gigantesques. Ponts, traverses, câbles, pylônes, réservoirs. Renâclement des turbines dans la vallée. Le train interplanétaire arrive dans un immense fracas, tombe dans un filet magnétique tendu de cime en cime. Des ascenseurs montent et descendent. De puissants projecteurs s'allument. Signaux lumineux. Télégraphie optique colorée. Le train en partance est saisi, puis brandi par la fronde des dynamos géants. Un éclair ultra-violet. Une spirale se déroule. Le train est parti. On voit son fanal arrière qui disparaît dans le ciel étoilé. Les signaux lumineux redoublent d'intensité.

CHAPITRE II

LE BARNUM DES RELIGIONS

6

Mars-City.

Dieu le Père s'est installé, à Mars, barnum des religions. La cavalcade hebdomadaire sort de l'enceinte du cirque et se forme.

7

Défilent de Krishna à Jésus tous les fondateurs des religions de la plus haute antiquité. Puis viennent le Général Booth, Herr Rudolf Schreiner, le Sâr Péladan. Dans les grandes voitures dorées en forme de cathédrale gothique, de temple païen, de pagode, de synagogue, etc., etc., les Christian-Scientists, les Méthodistes, les Mormons, les Anabaptistes, etc., etc., toutes les sectes modernes célèbrent leur culte inégalable. Fétiches nègres, océaniques, mexicains. Masques grimaçants. Danses et chants rituels. Dans des cages, les mauvaises déités, Ashmodée, Ahriman, etc., ou quelques phénomènes tels que Ahasvérus, la visitandine Marie Alecoque, Huysmans. De même, quelques tableaux vivants ou reconstitutions historiques, ainsi : le Massacre des Albigeois ; Bacchus bleu, dieu des singes ; la fuite de Mahomet, etc. Poussière, bannières, cierges, baldaquins, pluie de confettis. Fumée des brûle-parfums et des encensoirs. Les éléphants harnachés barrissent, les léopards tenus en laisse hurlent. Chameaux, dromadaires, mules pomponnées de rouge. Par ci, par-là dans le cortège, quelques charlatans : le Zoulou, avaleur de feu ; l'Homme à la tête de chien ; Kékséksa, la femme sauvage qui dévore des poulets vivants ; Charlot, monté sur des échasses.

8

La foule des Martiens se presse au-devant de la cavalcade. On les voit dans les bulles de savon qui leur servent d'habitacle comme des fœtus impondérables dans des bocaux. A l'instar des caméléons, ils s'irisent, se colorent suivant les sentiments qui les agitent.

9

Les sortilèges, la réclame criarde, la musique tintamarresque, toute la mise en scène chamarrée, l'or des costumes, la violence des parfums, le tragique, l'horreur de certains spec-

tacles, de certaines scènes, de certains sacrifices célébrés, tou
les moyens brutalement sensuels exploités dans cette parad
des religions, l'exposition écœurante de certains martyres, l
torture, par exemple, infligée aux animaux dans la suite de
dieux égyptiens, l'épouvante figée des masques nègres, la cru
auté des danses, tout cela agite, consterne, effraye la foule de
Martiens délicats et fragiles. Dieu le Père a dépassé son but
Barnum est trop vulgaire.

10

On voit les habitacles des Martiens se colorer violemmen
des couleurs extrêmes. Certains deviennent noirs, explosen
crèvent.

Les bulles sont prises d'un tremblement. Elles semblent boui
lonner. On les voit monter les unes sur les autres, se gonfle
démesurément ou se ratatiner flasques.

Elles fuient.

11

Les Martiens lâchent leur police.

On voit des automates d'airain, lourds et terribles, charge
le cortège. Désordre général. Panique. Le cortège se dissou

Dieu le Père s'enfuit dans le désert.

CHAPITRE III

LE TRUC DES PROPHÉTIES

12

La cité des Aventuriers, dans la concession des hommes,
Mars.

Dieu le Père arrive exténué, déchiré, chauve. Il a perdu so
faux-col et ses souliers vernis sont crevés. Il se rend précip
tamment au Grand-Hôtel où son fidèle Ménélik le reçoit.

13

Le lendemain matin.

Dieu est en robe de chambre dans un fauteuil. Les membre
les plus influents de la colonie viennent lui présenter leurs con
doléances pour les événements de la veille.

Dieu annonce qu'il a l'intention de monter un cinéma
qu'il a les plus beaux films de guerre.

On lui apprend alors que les Martiens sont des pacifique
désabusés et convaincus. Iodophages, ils se nourrissent de

vapeurs peptoniques du sang humain, mais ils ne peuvent supporter la vue de la moindre cruauté.

Dieu s'entête. Il a des plans, des idées. Il ne veut pas abandonner la partie. Le spectacle de la guerre déchaînée sur terre est trop grandiose pour ne pas en tirer parti, en profiter.

Chacun lui donne des conseils.

Quand tout le monde est sorti, Ménélik s'approche de Dieu et, en valet de chambre respectueux et admiratif qui se permet de conseiller son maître, il lui suggère de réaliser les prophéties. Dieu convoque télégraphiquement quelques vieux coquins de l'Ancien Testament.

Il se frotte les mains et sourit.

14

Arrivent les Prophètes.

Dieu leur expose son plan de réaliser les prophéties. Immédiatement chacun de défendre et de préconiser la sienne... Cris, disputes, gesticulations. Des juifs se tirent par la barbe.

Nahum, Amos, Michée, les trois petits prophètes du canon, sont particulièrement violents.

Dieu les pousse par les épaules et les met tous à la porte.

15

Ménélik entre et lui met sous les yeux une photographie de Notre-Dame-de-Paris, avec l'Ange juché au faîte, entre les deux tours, qui tient sa trompette à la main. Il lui explique que c'est Thouroulde, le poète français qui fit si vaillamment sonner l'olifant de Roland. Il lui dit qu'il ferait sûrement son affaire.

Dieu acquiesce. Il envoie un message chiffré à l'Ange N.-D.

CHAPITRE IV

L'ANGE N.-D. OPÉRATEUR

16

Paris. Vue générale.

La Roue. La Tour. Le Sacré-Cœur. Le Panthéon. Les Ponts. En amont et en aval, les bois de Boulogne et de Vincennes.

Les coteaux souriants de Saint-Cloud et de Montmorency. Dans le fond, du côté d'Alfortville, remonte la Seine lumineuse.

Les trains.

17

Scènes particulières dans différents quartiers. Les artistes à Montparnasse. Les élégantes au bois. L'apéro au Moulin-Rouge.

Les Halles à cinq heures du matin. Un encombrement de voitures au Châtelet. La Bourse. La sortie des ateliers rue de la Paix.

Un thé mondain. Les automobiles, Place de l'Etoile, qui se déplacent comme des stylos. Une grève à la Villette. Les rotatives du *Matin*. Les soupes populaires boulevard de l'Hôpital. La rue de la Glacière. Le jardin du Luxembourg. Le quartier de l'Europe.

Les chiffonniers, quai de Grenelle. Une opération à Saint-Louis. Les grandes usines en banlieue, etc.

18

Petites scènes parisiennes d'intérieur et de la rue.

La marchande des quatre saisons. Le camelot. Le poète sous les toits. Le gentleman cambrioleur. La grande Marcelle. Un boulevardier. Le détenu de la cellule 11. L'égoutier au travail. Le dernier bohême. La mère Coupe-Toujours et la mère Lunettes. Le diacre de Saint-Séverin. Monsieur Deibler. Le garçon de bureau du Ministère des Finances, etc.

19

Notre-Dame de Paris sous toutes ses faces. Détails précis de son architecture. Les chimères. Les apôtres sur le toit. Et l'on voit l'Ange N.-D. porter sa trompette à la bouche.

CHAPIRE V

LA FIN DU MONDE

20

Midi. Parvis Notre-Dame. Les autobus tournent autour du refuge central. Un corbillard sort de l'Hôtel-Dieu que suivent les aveugles de la guerre. Une section de gardes-municipaux est alignée devant la caserne en face. Des hommes affairés sillonnent la place en tous sens. Sur la rive gauche passe un monome d'étudiants.

21

Au premier coup de clairon, le disque du soleil grandit d'un

cran et sa lumière faiblit. Tous les astres apparaissent soudainement au ciel. La lune tourne visiblement.

22

L'Ange N.D. gonfle à peine les joues.

23

On voit des passants se boucher les oreilles et tourner carrément la tête.

24

Toutes les villes du monde se lèvent à l'horizon, glissent le long des voies ferrées, viennent se tasser, s'agglomérer Parvis Notre-Dame.

25

Le soleil s'immobilise. Il est midi-une.

26

Aussitôt, tout ce qui a été édifié par les hommes s'écroule sur les vivants et les ensevelit. Seul ce qui a un semblant de vie mécanique dure encore deux secondes. On voit des trains rouler à bout de course, des machines tourner à vide, des avions tomber en feuilles mortes.

27

Une immense colonne de poussière monte droit au ciel, puis se fend, se divise, se couche, tourbillonne, s'effiloche, s'étire dans tous les sens. Les vents soufflent en tempête. La mer s'ouvre et se ferme. Les montagnes du Mexique trépignent dans la lumière.

CHAPITRE VI

CINÉMA ACCÉLÉRÉ ET CINÉMA RALENTI

28

L'homme mort et les animaux domestiques détruits, réapparaissent les espèces et les genres qui avaient été chassés. Les mers se repeuplent des baleines et la surface de la terre est envahie par une végétation énorme.

29

On voit les champs en friche verdir et fleurir furieusement. Une végétation audacieuse s'épanouit. Les graminées deviennent ligneuses; les herbes folles, hautes et fortes, durcissent. La ciguë est légumineuse. Des arbustes apparaissent, poussent.

Les bois s'étendent, et l'on voit les plaines d'Europe s'assombrir, se recouvrir uniformément d'apalachine.

30

Dans l'air humide volent des oiseaux innombrables au plumage lourd et poisseux. La loutre, le castor foisonnent dans les cours d'eau. Des insectes géants éclosent dans les marais et pondent infatigablement.

31

Le disque du soleil se détend et se refroidit encore. Les glaciers gagnent en hauteur et en étendue. On voit les vigognes descendre des montagnes du sud, les vautours et les ours. Tout cela se réfugie dans les steppes extrêmes du Nord où passe un courant d'air chaud. Tout s'adapte au nouveau milieu d'étendue et d'immensité. La vigogne s'allonge des jambes et du cou. Les ailes du vautour s'atrophient, et son humeur. L'ours grossit, se gonfle, pèle, devient énorme. On voit une girafe, une autruche, un mammouth.

32

Puis tout se fige.

Les glaces s'étendent. Les mers en sont envahies et le ciel les charrie. Les oiseaux sont morts et les animaux terrestres. Sur les rives d'un étroit chenal d'eau tiède, qui seul subsiste, viennent respirer des êtres humides, apodes, à face humaine, ayant les poumons à l'extérieur, des deux côtés de la tête.

33

De nouveau le soleil grandit et sa chaleur se multiplie, et l'on voit apparaître dans le rideau des brumes une île intense et colorée. On y voit en raccourci et dans une étrange confusion les formes de tous les êtres anéantis. Les kangourous passent en sautant; les lémures volent; l'ornithorynque avance au premier plan et vous regarde de ses yeux moqueurs, à l'agonie; le ménure exécute sa danse sexuelle; l'orang-outang tousse tuberculeux; un tatou se roule en boule.

34

Le désert. Des os blanchis et d'immenses coquilles d'œufs.

35

Il pleut. Il pleut. Tout fond. Tout se dilue. Le ciel et la terre. Le soleil est baveux, il s'allonge dans les nuées en débandade et tombe avec elle dans la boue. On voit ses rayons

se décomposer dans les gouttes d'eau et de minuscules arcs-en-ciel ensemencer la terre.

36

Le soleil est maintenant tout proche. Son disque tient 1/4 du ciel. Il lâche d'immenses gerbes de feu perpendiculairement sur le sol. Puis il se raffermit et remonte un peu et se condense en une masse épaisse, légèrement ovoïdale.

37

Les glaciers sont liquéfiés. Le sol se consolide. Les vapeurs s'aèrent, se lèvent à mi-hauteur. Il fait chaud. Un fleuve de boue charrie d'immenses tourbières qui s'agglomèrent, se soudent et font peu à peu continent. Une herbe soudaine jaillit à des hauteurs folles, se fane immédiatement et ressuscite. La flore des houillères pousse, grandit, spongieuse, mono-cellulaire, charnue et transpar ente.

38

On voit les plantes vasculaires capter l'énergie des trois éléments, la transformer, fabriquer des substances complexes qui deviennent aliments.

39

Il pleut. Il pleut. L'eau monte. Les aiguilles des conifères se ramifient, se palment, s'ouvrent en forme d'ombrelle. Des champignons poussent sur toutes les branches, flottent à vau-l'eau. Algues, levures, éponges noires. Des débris de toute sorte s'accumulent au fond des lacs.

0

Le soleil s'est dissout. Espèce de brouillard granuleux et phosphorescent sur une mer décomposée où bougent lourdement quelques larves obscènes, géantes, tuméfiées.

41

Un œil obscur se ferme sur tout ce qui a été.

42

Un doigt s'étire, s'allonge, touche, palpe, se rétrécit, rentre dans une conque. Des touffes de pattes herbeuses s'éveillent, tournent comme des tournesols. Un estomac voyage au bout d'un fil et vibre. Succions, saccades, ventouses. Tout est aveu-e sous l'eau et la lumière est borgne.

43

L'articulation se pétrifie. L'estomac rassasié devient corail. Oxidie. Les pores émettent une sueur vitreuse. Le mouve-

ment raréfié se fige dans une charnière. La vie prend racine et descend comme une sonde, s'ancre. Dans la profondeur, c'est la nuit absolue et les pierres seules s'animent.

44

On voit les cristallisations se former, des étoiles à six branches et chaque branche se noue, se croise en X, en tau, en croix potencée, en croix tréflée, en croix papale. Cela est sans proportion sur l'écran. Un infiniment petit devient infiniment grand. Le feu central projette l'ombre moléculaire.

45

Des polyèdres évoluent stratégiquement. Des gaz colorés se précipitent. Les minéraux complets fusionnent, et l'on voit les éléments chimiquement purs jaillir du crassier de la matière.

46

Tout est noir.

L'on voit un réseau veineux de feu rouge-sombre dessiner l'arbre généalogique de la terre. Il est touffu comme un système nerveux.

47

Une circulation s'établit, un bouillonnement, un rayonnement. Des segments d'ombre se détachent. Des fuseaux de feu s'isolent. Cônes, cylindres, pyramides. Tout s'écroule sur le foyer central. Explosion. Et la mer ardente se précipite, torrentueuse écume.

48

Une boule.

Surface craquelée, fendue, desséchée que l'ongle d'une lumière froide gratte. Il s'en détache, comme des pellicules, une couche de craie, de plâtre, de gypse, puis une couche de silex qui bat des étincelles au choc. Chaque époque géologique réapparaît. Des entonnoirs se creusent. La pierre ponce gît au fond d'un cirque. L'ardoise perpendiculaire. La roche. Le granit. Le borax. Le sel creux.

49

Tout gicle. Tout se confond. Deux masses informes roulent l'une sur l'autre. Tohu-Bohu. La mer huileuse, lourde comme l'asphalte. La terre noirâtre, sanglante, qui se liquéfie. Les flots deviennent montagnes et les continents s'abîment.

Tourbillon.

50

Aileron de requin, le dernier rayon de la lumière fend l'espace chaotique...

CHAPITRE VII

A REBOURS

51

Dans sa cabine, Abin, préposé au maniement de la lanterne, met le feu à l'appareil. Un plomb saute. Un ressort se casse. Et le film se déroule vertigineusement à rebours.

52

Le dernier rayon de la lumière met le feu à la mer huileuse. La terre noirâtre saute. Des blocs de matière incandescente tombent à pic. L'eau souterraine se vaporise. La terre sous-marine explose. L'eau, l'air, le feu se départissent. Les hautes terres hercyniennes surgissent des océans. Les chimies se nouent. Des organes arborescents percent l'ombre, montent, grandissent. Un œil s'ouvre bordé d'écume de mer. Le soleil est comme une plante secourable. Tout ce qui sort des eaux se nourrit, se gonfle, se sature de chaleur granulée. Tout rampe. Les levures, les algues, les champignons sont actifs, rayonnent. Soudain, les fougères géantes sont debout.. Il pleut. Les vapeurs se condensent. Les glaciers se forment. Il fait froid. Le soleil est maintenant tout pâle. Il s'éloigne, s'arrondit, s'intensifie. La poussière du désert ressuscite. Mille bêtes apodes rampent dans le sable. Des carapaces, des coquillages, des anneaux. Puis tout gèle. La banquise. L'otarie hurle et s'agite. L'éléphant quitte les rives d'une mer polaire. Dans l'intérieur des terres, la vigogne fuit dans les montagnes. Tout se sèche doucement, les plantes et les oiseaux, prend un éclat verdâtre, très doux. Les légumes sont savoureux. Moutons, vaches, chevaux dans les prairies.

53

On revoit Paris. Les trains, les autos qui circulent. La foule affairée Parvis Notre-Dame. Le geste las de l'Ange N. D. qui ôte la trompette de sa bouche.

54

Une déchirure, puis, après une longue lacune, Dieu qui fuit les Martiens, qui sort du désert, qui rentre dans le cortège, qui rentre dans l'enceinte du cirque, qui quitte Mars, qui ar-

55

rive à Interlaken, qui monte à reculons dans son automobile de luxe, qui roule arrière aux bureaux de la *Grigri's Communion Trust C° Ltd.* Dans son bureau, il quitte gants, canne, chapeau.

56

Et l'on voit, comme au début, Dieu le Père, assis à son bureau américain, mâchonner furieusement son cigare...

ETC.

C'est la Banqueroute.

BLAISE CENDRARS.

LA CRAINTE DU DANGER
CHEZ LE COMBATTANT

(Suite[1])

—

b) *Pendant le combat*, l'état psychique du combattant est toujours meilleur qu'avant le combat. Evidemment, on pourrait subdiviser cette étude. Il y a l'anxiété précédant l'assaut au moment de la préparation d'artillerie ; il y a le combat lui-même quand on sort des tranchées et se lance à la poursuite de l'ennemi ; il y a les péripéties de la lutte qui ne sont pas, selon les moments considérés, comparables entre elles. Mais ces subdivisions se ramènent nécessairement à une de ces deux alternatives : l'attente, c'est-à-dire l'état d'expectative, ou au contraire l'action, c'est-à-dire l'occupation de l'esprit.

En règle générale, l'émotion de la peur s'atténue considérablement et disparaît même complètement dès que l'esprit est occupé. Tous ceux que j'ai interrogés à ce sujet confirment de la façon la plus explicite mon expérience personnelle.

Le secret, dit L., est très simple. Il faut, chaque jour, s'astreindre à accomplir — qu'un secteur soit très calme ou très agité — un certain nombre de visites dans les coins les plus divers, à condition que le service le permette, bien entendu. Il ne faut pas rester confiné dans son trou, où l'on est (ou se croit être) à l'abri, sous prétexte qu'aucun ordre ne vous force d'en sortir. J'ai vu des hommes extrêmement courageux qui, ayant séjourné dans le fond d'une sape sans mettre le nez dehors, éprouvaient ensuite, au moment de partir, une appréhension manifeste que tout le monde pouvait constater. Au contraire, aussi mauvais que soit un secteur, si on s'astreint à ne pas

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 490.

rester dans le fond des sapes, on pourra ensuite, dans n'importe quelle circonstance, circuler avec une appréhension réduite au minimum.

—

Pour ma part, écrit F., me trouvant à mon poste de secours à l'abri, étant appelé au dehors dans une zone marmitée, je n'ai jamais senti d'angoisse que dans l'abri ; dès que j'étais sorti à découvert, je respirais et me sentais prêt à passer avec toute ma lucidité au milieu des dangers.

—

L'appréhension, dit R... (4 citations), et la sensation d'angoisse ou de constriction de la gorge disparaît dès qu'on est occupé à panser des blessés : on est trop affairé pour songer à autre chose qu'à son travail. Si l'on n'a rien à faire, il est indispensable de ne pas rester seul ; il faut aller, venir, sortir de son trou, aller dans les postes voisins, s'occuper en un mot.

Ainsi, nous constatons, ici encore, que la peur n'est pas en proportion du danger. Elle disparaît généralement ou s'atténue au minimum en pleine action, surtout personnelle : c'est un fait reconnu par tous. On a donc ce fait paradoxal que la perspective du danger ou le demi-danger provoquent la peur, tandis que le danger très grand la fait disparaître.

Jouer un rôle, son rôle, est la ressource la meilleure de défense contre l'émotion produite par le danger. La mission qu'on remplit occupe l'esprit, rétrécit la conscience en fixant l'attention sur un point ou dans une direction déterminés. Le guetteur aux aguets, le grenadier qui lance son projectile, le fusilier ou le mitrailleur qui tirent, le canonnier qui travaille à sa pièce, le poilu qui charge, l'aviateur qui bombarde ou qui chasse, le médecin qui panse des blessés, le chef qui surveille et commande, tous jouent leur rôle et ne pensent qu'à cela. Mourir à son poste est, en somme, subir la mort la plus douce, à condition, bien entendu, d'avoir un poste où l'esprit est occupé.

Mais il est des moments où l'on ne fait rien, où l'on est réduit à ne rien faire. On attend la fin du bombardement ou de la rafale des mitrailleuses en s'abritant comme on peut, et parfois pas du tout. Ç'a été pendant longtemps, et c'est encore le cas du personnel et des malades ou blessés de la plupart des formations sanitaires de l'avant qui, sous prétexte qu'elles sont couvertes par la neutralisation de la Croix Rouge, ne possèdent aucun abri. Alors la sensation éprouvée devient

épouvantable : une horrible angoisse vous étreint et se prolonge de longues minutes qui semblent des jours, de longs jours qui semblent des semaines et des mois.

Ce qui est particulièrement pénible, c'est l'incertitude dans laquelle on se trouve : on ignore toujours quelle sera la durée du supplice et quand il tend à s'éloigner ou disparaît complètement, on ne sait jamais exactement pour combien de temps. Cependant cette perspective incertaine, du fait de son incertitude, laisse dans l'esprit un voile de vague, facteur à sa façon d'une lueur d'espoir. Dans l'attente, au contraire, qui précède l'assaut, le fait que l'on va partir à l'heure fixe et qu'on part à la seconde près, provoque par sa rigueur mathématique même une angoisse peut-être encore plus affreuse, parce que c'est, à l'instant précis, l'inéluctable qui va se jouer. Laissons, du reste, la parole aux témoins.

Avant de sortir de la tranchée, écrit G..., 2 fois cité, certains soldats sont très excités : ils rient, chantent et plaisantent volontiers. D'autres, au contraire, plus tristes et même déprimés, sont plongés dans une grande anxiété ; ils ne causent pas et ont l'air abattu. J'en ai vu quelques-uns qui venaient supplier leur capitaine de ne pas les faire sortir de la tranchée ; ils racontaient en tremblant et en bégayant qu'ils avaient de lourdes charges de famille ; quelques autres pleuraient.

Mais les uns comme les autres, au moment où leurs camarades s'éloignaient, hésitaient quelques secondes, faisaient semblant de vérifier leur fusil en maniant la culasse et enfin partaient à l'assaut avec une grande énergie.

—

Lors d'une attaque, écrit également L..., 2 fois cité, il existe un moment extrêmement impressionnant, fait d'anxiété, du désir d'être « plus vieux de quelques instants ». C'est avant l'assaut. Pendant des jours entiers, la préparation d'artillerie a eu lieu. On sait que l'attaque est pour bientôt. Les cinq dernières minutes paraissent si longues qu'il n'est pas rare, il est même extrêmement fréquent, de voir officiers et hommes s'élancer hors de la tranchée avant que le signal du départ ait été donné. Une fois « sur le plateau », il semble que l'on respire plus librement et, le combat s'engageant, l'excitation chez les uns, le fatalisme chez les autres, remplace l'anxiété qui précédait l'assaut...

Je crois pouvoir affirmer que j'ai toujours été extrêmement impressionné par le départ d'un assaut, surtout par les cinq minutes qui précèdent l'heure H. : alors les officiers interrogent anxieusement

leur montre, puis on met baïonnette au canon ; et les hommes, au milieu d'autres hommes éventrés par des obus, dans une tranchée bouleversée de fond en comble, présentent un calme apparent, tandis qu'au fond d'eux-mêmes, ils pensent aux êtres chers, — leur adressent même parfois un mot ; — alors tous, officiers, sous-officiers et soldats, sont affreusement angoissés et aspirent à être plus vieux de quelques minutes. Enfin, c'est le départ, la sensation de délivrance !

—

Le phénomène d'angoisse, dit F..., s'exagère à la minute même où l'heure du départ va sonner. Ce n'est plus alors l'inquiétude raisonnée qui avait pu se produire avant, mais le réflexe animal de l'être qui sent que sa vie est susceptible d'être brutalement supprimée.

A cette minute je ne crois pas que l'on puisse trouver un seul combattant pensant qu'il pourra être blessé ; il pense à la *mort* uniquement et simplement parce que, étant devenu comme un animal par la suppression de toute activité psychique, il ne garde que ses réflexes ; et le sentiment d'angoisse est le réflexe animal devant la mort.

Je reproduis les termes mêmes de mes distingués correspondants et ne veux retenir que le fait lui-même de l'angoisse terrible de l'homme à cet instant suprême. L'explication donnée par F... ne me paraît pas absolument juste pour les raisons que j'ai déjà fournies : ce soi-disant réflexe animal est basé sur une représentation psychique ; il ne s'agit donc pas de réflexe à proprement parler. Les raisons invoquées par L... se rapprochent, à mon avis, davantage de la vérité ; mais peu importe pour l'instant l'explication. Les phénomènes seuls nous intéressent. On les retrouve, avec un peu moins d'intensité, dans les autres périodes d'inaction pendant le danger.

Au Labyrinthe en 1915 (de mai à juillet), dit R..., médecin aide-major, plusieurs fois cité et blessé, j'ai surtout souffert quand j'étais en première ligne, absolument seul, dans l'impossibilité de bouger sous un bombardement incessant, n'ayant d'autres ressources dans la tranchée étroite où je me trouvais que de me coucher à côté d'un cadavre boche. Les trous étaient individuels ; chacun avait le sien et s'y tenait comme il pouvait. Quand j'avais des blessés à panser, la sensation de malaise passait ; mais dès que je me retrouvais dans mon trou, en face de mes pensées, une sorte de vide m'envahissait ; l'angoisse me prenait et l'incertitude m'étreignait. L'idée qu'un obus pouvait me tuer m'était moins pénible que celle d'être fait prisonnier par l'ennemi qui n'était pas à 30 mètres de moi. Ce qui ajoutait encore à ce désarroi, c'était l'impossibilité absolue de dormir pendant les 8 jours de secteur. Je fus obligé de prendre de l'opium au bout

de quelques semaines, mais mon sommeil était agité et le repos très relatif.

—

Pendant le bombardement, dit K..., 3 fois cité, ma bouche devient sèche ; je suis angoissé, j'éprouve des douleurs intestinales, un tremblement léger. Ces sensations, peut-être encore plus vives dans un secteur relativement calme, s'atténuaient dès que j'étais occupé à panser des blessés.

—

Rien n'est plus pénible, selon B..., blessé et cité, que l'attente de l'obus. Où va-t-il tomber? Une certaine crainte de la souffrance vous obsède : « Que va-t-il m'arriver? » On est dans l'impossibilité de rester seul, on souffre horriblement de se sentir isolé et le besoin de chercher compagnie, même en plein danger, s'impose à l'esprit.

—

B..., médecin aide-major, raconte qu'en juillet 1915, en Argonne, pris sous un bombardement terrible et ne voyant plus rien devant lui à cause de la poussière intense qui enveloppe le coin où il se trouve, il entend soudain une mitrailleuse boche à 40 mètres du poste dans lequel il est avec dix brancardiers de son régiment. Il se défile aussitôt dans un ravin, prend les dispositions de défense, ramène en avant les soldats d'un régiment voisin qui se replient, et a le temps d'attendre ainsi un renfort qui réussit à le délivrer. Les deux médecins qui se trouvaient à sa droite et à sa gauche, à 500 ou 600 mètres de lui, furent faits prisonniers.

Il n'a jamais eu la moindre crainte de mourir; il n'avait que l'appréhension d'être pris, mais sans angoisse réelle. Très maître de lui dès le premier moment de la surprise passé, il se tira avec honneur de ce pas difficile.

—

Dès mon arrivée à Vaux-Chapitre, en juin 1916, dit L..., médecin aide-major, 2 fois cité, je prends possession du poste de secours : d'un côté, c'est la muraille de la falaise, de l'autre, un mur de sacs à terre, le tout recouvert par des toiles de tentes. C'est un abri très relatif. A la tombée de la nuit, le bombardement, plutôt sérieux, commence : pendant dix minutes, sensation d'oppression, tremblement léger, etc.; puis on apporte un blessé et je ne pense plus au bombardement. Quelques jours plus tard, en pleine nuit, sous l'effet d'un obus, une partie de la falaise s'effondrait : dix blessés et un infirmier étaient tués, la moitié des infirmiers et un médecin auxiliaire enterrés. Réveillé par le bruit, je me portais aussitôt au secours des hommes et ne ressentis pas la moindre émotion du bombardement qui continua avec intensité jusqu'au matin.

—

W..., 2 citations, aide-major, devant le Têton, en avril 1918, fit des pansements en plein air sur une plateforme d'obusier boche ; il n'éprouvait d'appréhension et de sensation de constriction, de malaise que pendant les moments où il n'avait pas de blessés à panser.

—

S..., au cours d'un bombardement, reçoit des obus sur son poste de secours dont l'un arrache la porte, éteint la bougie. Il a la sensation que tout s'effondre. Phénomènes de constriction thoracique, fixité du regard, pâleur, sueurs, sécheresse de la bouche, tachycardie, tendance à se coller contre la paroi pour chercher un point d'appui ; tendance aussi à se rapprocher des camarades comme pour demander aide et secours. Ces phénomèmes disparaissent rapidement dès qu'il se met à la besogne et que l'esprit est occupé.

—

B..., 2 fois cité, éprouve également dans les violents bombardements une impression pénible du danger avec sensation de constriction, mais quand il n'a rien à faire : « J'ai essayé, dit-il, de m'abstraire par la lecture ; mais c'est un mauvais système ; en tout cas, il ne m'a pas réussi. »

—

Les moments les plus pénibles coïncident avec les périodes où l'on n'a rien à faire, surtout la nuit, dit C.

—

Un des jours les plus affreux dont je me souvienne, écrit R..., 2 fois cité, est le dimanche de Pentecôte 1916. J'étais seul dans mon poste de secours inondé, sous la pluie, bombardé. Je mangeais froid et mal. Cet état de spleen et d'angoisse était encore augmenté par la pensée que si j'étais dans ma famille, au même moment, je pourrais passer gaiement cette fête.

—

Sous le barrage terrible, la sensation de peur m'a étreint, dit Ch..., 4 fois cité. J'avais la bouche sèche, du tremblement, les jambes molles, une envie presque irrésistible de m'en aller — je ne sais où d'ailleurs. — Je pensais que mon dernier jour était arrivé. Puis les blessés commencèrent à affluer et, occupé par les soins à leur donner, toutes ces sensations et idées s'évanouirent, ou tout au moins s'atténuèrent.

Je puis confirmer le rôle bienfaisant de l'occupation de l'esprit dans les jours de détresse par mon observation personnelle :

Le 23 février 1916, après 48 heures de terribles angoisses, — les Boches avaient attaqué le 21 au matin, — je fus fortement commotionné devant la citadelle de Verdun par un 380 qui éclata à 4 mètres

de moi, et demeurai encore 2 jours dans les galeries de la citadelle. Les heures paraissaient d'une longueur interminable, car mon service avait été évacué et je n'avais rien à faire. Le 25 au matin, je rejoignais Balécourt, dans un véritable état de marasme, les oreilles bourdonnant, le tympan gauche ouvert, anxieux, désorienté, réellement déprimé.

Heureusement qu'à mon arrivée, je fus chargé d'aller examiner un officier d'un train blindé qui présentait un accès délirant. C'était un cas délicat et je restai longtemps auprès de lui. Or, je retrouve sur mon carnet de route ces simples lignes que je copie textuellement et qui sont caractéristiques : « Cette occupation dans une aussi triste journée et après toutes ces émotions m'avaient rendu un grand service, car il n'y a rien de plus décevant que de n'avoir pas autre chose à faire que d'attendre dans l'inaction. »

Ces impressions d'angoisse s'exaspèrent dans les bombardements par avions. On est désarmé, on n'a aucun point de repère dans le ciel durant la nuit ; et dans le jour, cette menace qui vole au-dessus de vous est atroce. Le bruit du moteur de l'avion qui passe et repasse des heures et des heures nocturnes, son arrêt brusque au-dessus de votre tête et le silence impressionnant qui en résulte, l'attente de l'arrivée de la bombe, le tic-tac de la mitrailleuse qui éclate brusquement vous mettent dans un état d'énervement épouvantable. C'est certainement la sensation d'angoisse la plus pénible que j'aie personnellement ressentie. Et les observations des autres s'accordent en général avec les miennes.

Dans ces moments d'émotion intense, sous l'inaction forcée, quelles sont les pensées qui animent le combattant? C'est une question des plus intéressantes à élucider.

J'étais persuadé, vivant sur des opinions classiques, que l'idée de religion était celle qui devait venir le plus habituellement à l'esprit pour le soulager et le consoler. Au moment où le vaisseau va sombrer, et où s'ouvre la perspective de l'au-delà, nous a-t-on appris, c'est l'image de Dieu qui apparaît dans la conscience du plus mécréant. Or, il n'en est rien. A la guerre tout au moins, plus on est près de la mort et moins les idées affectives sont présentes.

Je me suis trouvé personnellement, à diverses reprises, sous des bombardements impressionnants par obus ou par avions: j'ai pensé bien des fois, en même temps que j'éprouvais des

sensations d'angoisse affreuses, que c'était peut-être la dernière minute, la dernière seconde que j'étais en train de vivre. Or, jamais l'idée de Dieu, de ma famille ou de mes amis les plus chers, ne s'est présentée à mon esprit. J'en fus tout d'abord, à la réflexion, non seulement surpris, mais demi-honteux, me croyant une exception. Depuis, je me suis aperçu qu'il en était ainsi dans la très grande majorité des cas.

Presque tous les combattants, simples poilus aussi bien que sous-officiers ou officiers, que j'ai interrogés à ce sujet ont fait les mêmes constatations sur eux-mêmes. Parmi les plus croyants, qu'ils soient catholiques, protestants ou israélites, j'en connais qui m'ont avoué combien la présence du prêtre, du rabbin ou du pasteur, à côté d'eux en pleine action, leur était indifférente, même parfois désagréable. Autant, avant de monter en ligne ou quand ils en reviennent, la vue de l'aumônier leur fait plaisir, autant, durant le moment de l'action, elle leur est souvent pénible. Dans l'action même, où tout l'esprit est tendu vers un but défini et où chacun, sciemment ou inconsciemment, cherche un appui effectif, immédiat, matériel autour de lui,— ce sentiment peut se comprendre; mais il paraît beaucoup plus difficile à concevoir dans la période de danger passif que nous avons ici en vue, car il semble que tout secours, surtout moral, devrait être le bienvenu. Et cependant, le fait est certain, indubitable. D'après ma statistique, il n'y a pas 10 o/o de militaires s'étant trouvés dans une situation grave (sous un bombardement par exemple), qui aient fait appel, pour lutter contre l'angoisse affreuse qui les étreignait, à des idées de religion. Et encore, sur ce faible nombre, presque tous m'ont avoué n'avoir eu ces pensées que la ou les premières fois.

Ce qui prouve, du reste, qu'il s'agit d'une observation juste, c'est qu'elle n'est pas spéciale à l'idée religieuse; elle s'applique, en effet, aussi bien aux autres idées de famille, d'amitié, de situation sociale, etc. Il se produit un véritable rétrécissement de la conscience. L'esprit est tout entier envahi par la crainte et l'angoisse ; il est obsédé par l'image du danger, ne pense qu'à l'éviter dans la mesure compatible avec le devoir et lutte souvent contre l'idée de fuite qui ne tarde pas à s'imposer à lui.

On a le sentiment d'une lutte entre les obus et soi, dit C... On

entend éclater ceux qui arrivent, on attend les suivants; on repère les endroits dangereux, ou soi-disant tels; on va, on vient, on se blottit. On ne pense pas à autre chose.

—

On joue avec les obus, selon K..., 3 citations. On se dit : Le suivant sera-t-il pour moi, ou non? Je crois bien que oui. Et on change de place. Etant avec mes infirmiers dans un poste de secours situé dans une cave d'un village de Champagne, nous recevons un fort bombardement. Les obus se rapprochent. Un 150 tombe sur la voiture médicale régimentaire qui est dans une cour à quelques mètres de l'abri et la pulvérise avec un fracas épouvantable. Nous avons l'impression que le prochain sera pour nous. Et instantanément, nous sortons de notre cave pour nous réfugier dans une cave voisine. A peine étions-nous arrivés, un nouvel obus éclate sur l'abri que nous venions de quitter, le mettant en miettes. Si nous avions hésité quelques secondes de plus, nous étions tous tués.

L'esprit, dans ces moments, ne songe ni aux siens, ni à Dieu, ni à personne. On ne pense qu'à soi et au danger qui menace. L'idée de la mort elle-même est beaucoup moins en cause qu'on ne le croit communément.

—

Quand on est occupé, on n'a pas peur, écrit F..., trois fois cité. Mais dès qu'on est dans un poste, au fond d'un boyau où l'on ne fait rien, et que l'on sent les obus venir vers soi, alors on est pris d'angoisse et d'impression de peur. On n'a pas de représentation d'ordre religieux ou familial. Le champ de la conscience est rétréci; on vit seconde par seconde, sans autre pensée que de se débarrasser de cette angoisse, de cette peur du danger, cent fois plus douloureuse que le danger lui-même. On est comme obsédé par des idées stupides; on compte les pierres de sa cagna, on s'attache à des riens.

Fin octobre 1915, devant Tahure, je me trouvais dans mon poste régimentaire; la tranchée avait bien 40 centimètres de profondeur; quelques bribes de charpente passaient au-dessus du boyau renforcées par quelques sacs à terre. Soudain, les obus se mirent à pleuvoir sans discontinuer, éclatant drus et serrés, à 6 à 10 mètres tout autour de nous. Il était 1 heure de l'après-midi et nous restâmes ainsi quatre longues heures sans savoir ce qui se passait. Nous étions sans nouvelles et sans ordre avec quelques officiers et hommes blessés. Vainement, nous envoyâmes sur notre droite et sur notre gauche pour chercher le contact et demander où il fallait aller. Des hommes partis en liaison, les uns ne revinrent pas, les autres ne virent rien.

Nous nous trouvions en pointe, dans une situation précaire, passant notre temps à nous demander ce qu'il fallait faire, et ayant le pressentiment très net que nous allions tomber aux mains des Bo-

ches. En effet, nous les vîmes apparaître à un moment donné sur notre gauche, avançant vers nous, nous débordant complètement. « Cette fois, nous y sommes, pensâmes-nous, le sort en est jeté. Si nous ne sommes pas faits prisonniers, nous serons tués par des grenades ou même par des obus de 75 tirant sur l'ennemi. » Angoissante perspective !

Puis brusquement, une sonnerie de clairon vibra dans l'air ; c'était la charge. Un régiment voisin, baïonnette au canon, conduit par son colonel blessé, contre-attaquait avec fureur ; et nous apprîmes bientôt que nous étions débloqués, après avoir été presque entièrement encerclés.

Or, durant ces heures interminables, les grandes représentations de religion, de famille, furent totalement absentes de mon esprit. Une seule idée m'obséda : celle de ma permission. Je l'avais en poche depuis un mois et demi. Et un immense regret, presque de la colère m'envahissait, en voyant que j'allais être tué ou fait prisonnier alors que je serais bien mieux à Paris.

Nous vivions là, ayant des représentations automatiques, nous livrant à des actes puérils. Je me souviens que nous n'avions pas mangé depuis 24 ou 36 heures. Il me restait une boîte de pêches au sirop. On la partagea entre 12. Pour un peu, nous aurions tiré à la courte paille.

Voici quelques faits analogues d'observation personnelle :

Le 9 mars 1916, mon poste de secours régimentaire, qui était en avant des Bois-Bourrus, à la ferme la Claire, fut terriblement bombardé sans arrêt de 13 h. à 18 h. Nous comptâmes en cette seule après-midi, autour de nous, plus de vingt blessés, sept morts.

Le moment le plus pénible à passer fut avant l'arrivée du premier blessé. Ensuite, l'étreinte anxieuse s'atténua. La nécessité de montrer l'exemple et le fait de donner des soins diminuèrent considérablement la crainte du danger. Et puis on finit toujours par se dire : « Tant pis si j'y reste ! » Et c'est une façon de se tranquilliser.

Comme il n'y avait point de tranchées alentour et que la ferme devenait de moins en moins sûre, j'avisai une sorte d'excavation, en plein air, adossée à un épaulement de terrain et vaguement abritée par des rondins et des branchages. J'y descendis pour me rendre compte si on pourrait y placer quelques blessés. Mais une fois là, l'idée s'imposa à mon esprit de m'y terrer. Outre que je ne pouvais l'accepter, je me sentis, isolé dans ce trou, envahi d'une telle anoisse, que je m'empressai de déguerpir au plus vite.

Sur les 17 heures, nous apprîmes que nous étions relevés. Je passai mon poste de secours à mon successeur ; mais à ce moment le tir de barrage redoubla d'intensité et nous dûmes attendre plus d'une

heure avant de partir. Ce fut, avec la période durant laquelle nous n'avions pas encore de blessés, celle qui nous fut la plus désagréable, à cause de l'inaction.

Or, pas une seule fois, durant ces cinq longues heures, des idées de religion, de famille ou d'amitié ne me traversèrent l'esprit. Même dans les instants d'inaction, je vivais le temps seconde par seconde, obsédé par le bruit ininterrompu des obus, entendant siffler celui-ci, regardant où tombait celui-là, suivant des yeux, après l'éclatement, le flocon de poussière ou de fumée qui s'effilochait dans l'air, cherchant à me rendre compte de la direction suivie, des points visés et de ceux qu'il fallait éviter, etc... etc...

Je songeais aussi que j'étais chef de détachement et qu'il fallait que je ramène ma petite troupe, autant que possible, au complet, surtout maintenant qu'elle était relevée.

Que d'exemples identiques nous pourrions encore rapporter ! Mais dans ces moments mêmes, quand la conscience est rétrécie, il y a toujours au fond de chacun, au plus fort du danger, l'espoir d'y échapper. On se croit invulnérable, ou on a besoin de se croire tel, pour essayer de diminuer l'affre mortelle qui nous tord. On se donne des raisons, on en cherche autour de soi, on veut s'inspirer confiance.

Un soir de bombardement par avions, alors que les appareils volaient au-dessus de nos têtes, je me trouvais, avec quelques infirmiers, dans une cave peu profonde, véritable abri moral. Les oiseaux de malheur passaient et repassaient et, malgré soi, on appréhendait, à chaque passage, l'arrivée d'une torpille.

Certains hommes s'étaient endormis, mais d'autres, plus anxieux, ne pouvaient fermer l'œil. Et soudain, comme le bruit d'un moteur se rapprochait à nouveau de nous et que quelqu'un s'écriait : « En voilà un ! », un infirmier se tourna vers moi, et l'œil fixe, inquiet, il me dit, la voix tremblante : « N'est-ce pas, Monsieur le Major, que c'est un Français qui passe? » — Il voulait que ce fût un ami et cherchait un espoir pour calmer son appréhension.

Quoi qu'il en soit, dans le danger, plus le péril est grand et moins l'esprit est occupé, plus est forte l'angoisse avec toutes ses réactions douloureuses et notamment l'idée de fuir.

Cependant on ne fuit pas. Le poilu tient. Pourquoi? — Il faut encore considérer deux moments :

1° D'abord, en plein combat, en pleine action, que l'on soit actif ou passif, il n'y a plus d'autre alternative que de défendre sa vie, « sa peau », dit-on vulgairement. Bien que ce soit

alors, dans ces instants suprêmes, que se décide habituellement la victoire, le courage est moins grand qu'il le paraît, parce qu'on n'a plus à lutter, ou qu'on a moins à lutter contre l'angoisse et la peur,— nous l'avons démontré. Si le facteur de la panique est le plus à craindre à ce moment, il n'a rien à voir avec le courage proprement dit : c'est un fait psychologique d'un autre ordre sur lequel nous nous expliquerons plus loin en quelques mots.

2° Mais avant, quand on va à l'ennemi, qu'on a conscience du danger où l'on court, avec ses conséquences physiques et morales, et de l'effort de volonté nécessaire pour le vaincre,— là est l'instant du vrai courage, parce qu'il faut lutter contre la crainte du danger, son angoisse et ses phénomènes douloureux.

Le commun des poilus surmonte ces pénibles moments en songeant simplement « qu'il va à la guerre parce qu'on doit y aller et que les autres y vont ». Il pense que ce sacrifice est nécessaire, puisque chacun le dit et que les gradés et les chefs montrent l'exemple. Mais pour ceux-ci quelle est donc la raison profonde qui les anime et leur fait affronter les douleurs et les périls?

Rechercher ces mobiles est vraiment difficile et délicat. L'individu les connaît-il toujours lui-même? Est-ce l'imitation ou le sentiment de discipline, l'intérêt de l'avancement, l'orgueil du nom, la peur du châtiment ou l'attrait des récompenses, l'esprit de corps et le panache, le fanatisme, la crainte ou l'admiration du supérieur, le respect de sa propre dignité ou le désir de crâner, le dévouement ou l'amitié, le sentiment religieux, l'amour du risque, selon le joli mot de Huet et Voivenel, le simple entêtement de ne pas céder et de montrer qu'on est le plus fort, ou l'idéal patriotique le plus pur? Au fond, c'est l'acte lui-même qui compte. Et jamais, quelle que soit son origine, — souvent ignorée du sujet lui-même et affaire de chacun après tout, — il ne sera trop immortalisé.

Si cependant on tient à vouloir en préciser le mobile véritable, je crois qu'il est d'un ordre moral beaucoup plus élevé et raisonnable que la plupart de ces motifs d'intérêt strictement égoïste ou vaguement altruiste. Chacun sent et sait bien, du plus petit au plus grand, qu'il se bat pour défendre, avec l'honnêteté, sa liberté et son indépendance. La traîtrise,

la mauvaise foi, le banditisme et la sauvagerie, l'orgueil insensé des Empires centraux sont les sentiments abhorrés que l'on veut à jamais faire disparaître. Voilà la vérité.

Il est possible, il est humain que, dans la poursuite de ce but supérieur défini, chacun cherche en même temps la satisfaction de quelque intérêt directement personnel, égoïste. Mais cet intérêt est la forme infiniment variable, l'apparence à multiples faces qui cache et qui masque le fond. Et c'est le fond seul qui compte, car lui seul est susceptible de soutenir sans défaillance l'acte libérateur qui nous donnera le succès définitif.

APRÈS LE DANGER. — Nous en avons fini avec l'étude de la peur pendant le danger. Après le danger, ces phénomènes d'anxiété s'atténuent. Evidemment, ici encore il y a à tenir compte de la variabilité des circonstances. La relève, si elle est apprise avec joie, n'est pas toujours exempte de péril. Aussi tant qu'on n'a pas quitté la zone dangereuse, on est anxieux, inquiet. Il semble qu'on ne s'éloigne jamais assez vite ; les idées de famille, de religion, de bonheur de vivre vous reviennent en foule à la mémoire et on est poursuivi par la crainte de ne pas revoir les choses ou les êtres qui nous attirent délicieusement. On se dit : « Maintenant que je suis encore là, après avoir échappé une fois de plus à la mort, il serait réellement bête d'être victime d'un accident. » Et les plus fatigués ont des ailes pour marcher.

En conclusion, les phénomènes objectifs ou subjectifs de la peur sont, en général, plus marqués avant ou même après le combat que pendant le combat, par suite de l'état d'activité dans lequel se trouve le sujet et de l'occupation de son esprit. Ce qui est pénible, c'est moins la perspective de la mort que l'indécision de cet événement et des circonstances qui sont susceptibles de l'accompagner. Donc ce qui est, en dernière analyse, le plus douloureux, c'est l'appréhension et la crainte de l'inconnu.

La peur est, par conséquent, une réaction nettement supérieure, c'est-à-dire psychique. Les sensations éprouvées sont en fonction de l'émotivité du sujet, cette émotivité, même dans ses manifestations périphériques, étant toujours liée à des représentations purement mentales, qui seules l'entretiennent,

la modèrent ou l'exagèrent selon les individus et selon les circonstances.

IV. — CONSIDÉRATIONS SUR LA SURPRISE

La petite étude qui précède peut être considérée comme une sorte d'introduction à l'art militaire proprement dit, puisqu'un des éléments principaux de la guerre, pour amener la victoire, est de provoquer l'effet moral.

Or, l'effet moral est basé uniquement sur la psychologie de la peur. Il y a donc un intérêt primordial à savoir exactement dans quelles conditions le combattant — serait-il encore plus courageux — est susceptible de ressentir cette émotion.

Nous venons de voir que, dans la peur, le phénomène dominant est moins le danger lui-même que la crainte d'un danger inconnu, et rendu d'autant plus angoissant qu'on ne sait pas (ou qu'on se figure ne pas savoir) en quoi il consiste. Or, cet élément de surprise est précisément ce qui constitue l'essence même de l'effet moral.

Dans les dangers les plus courants de la vie ordinaire, ce rôle de l'inattendu, de l'imprévu, de la surprise est capital : c'est celui qui explique les plus fortes émotions de peur.

Un soir, étant dans mon cabinet en train de travailler, j'entendis soudain un cliquetis bizarre, étrange, extraordinaire, qui semblait venir des murailles qui m'entouraient. J'essayai de me rendre compte quelle pouvait être la cause de ce bruit imprévu. Cloué à ma table, les oreilles aux aguets, tremblant, le cœur palpitant d'émoi, la respiration irrégulière, le teint pâle avec des gouttes de froide sueur perlant du front, je sentis ma volonté fléchir devant l'incertitude.

Le bruit avait brusquement cessé. Je me levai, sortis de mon cabinet, pénétrai dans la salle à manger qui s'ouvrait, par une porte vitrée, sur une cour au milieu de laquelle un soupirail fermé par un carreau en verre donnait le jour, au rez-de-chaussée, dans un arrière-magasin. A ce moment, le bruit se reproduisit plus intense, plus déconcertant, arrivant jusque sous mes pas; en même temps une lueur violente, éclairant subitement le soupirail, venait se réfléchir sur les vitres de la porte de la salle à manger. « Le feu », murmurai-je angoissé.

Le bruit avait de nouveau cessé, la lueur avait disparu; mais l'émotion avait été tellement forte que je n'en étais plus le maître. Une seule idée s'était emparée de moi : fuir. J'essayai de lutter contre elle,

J'habitais au premier étage : au second était ma famille et il m'apparut que mon premier devoir était d'aller la prévenir : c'était l'affaire de quelques instants. Je ne pus y réussir.

Je tentai vainement de me convaincre. Je me disais que j'avais largement le temps, que l'incendie ne pouvait pas se développer en quelques secondes, qu'il n'y avait encore aucune fumée ou trace de danger immédiat. Je me traitais de « lâche », « mauvais fils » et autres termes des plus durs. Rien n'y fit. Je ne pus m'empêcher de descendre les escaliers plus vite que je ne voulais, de suivre le couloir jusqu'à la porte d'entrée et je sortis dehors.

Il était dix heures du soir. C'était en été, les passants tranquillement me croisèrent sans remarquer mon trouble. J'inspectai hâtivement la devanture du magasin fermé, ne vis rien d'étrange, ni de suspect, et repris aussitôt le contrôle de ma volonté un instant défaillante.

Je remontai les escaliers, m'obligeant à les grimper sans affolement, je prévins ma famille, téléphonai aux pompiers, pris les premières dispositions de combat, car la fumée déjà envahissait l'escalier. Les pompiers arrivèrent bientôt et se rendirent maîtres de l'incendie qui commençait à faire des progrès inquiétants.

Une autre fois, étant en excursion en Suisse, avec mon éminent ami le botaniste Pitard, professeur à l'Ecole de Tours, alors étudiant comme moi, nous nous étions perdus dans la montagne en herborisant, aux alentours de Mürren. Le brouillard s'était levé et nous nous hâtions de descendre des hauteurs pour gagner la vallée, lorsque, soudain, le sentier s'arrêta net devant une muraille verticale : dans le roc, face au sentier, avait été taillé un étroit passage de 2 m. à 2 m. 50 de long sur 15 à 18 centimètres de large au delà duquel on apercevait de nouveau le sentier. Au-dessus du passage, c'était la roche nue et lisse; au-dessous, c'était encore la roche nue dévalant à pic jusqu'à 500 ou 600 mètres plus bas. La vue de ce précipice me saisit d'effroi. Et sans que j'y pusse rien, je me sentis cloué sur place, la gorge étranglée, les tempes serrées en étau, le cœur battant à grands coups, les jambes molles et flagellantes. Impossibilité d'avancer.

La raison était parfaitement nette et claire. Je me rendais admirablement compte que la moindre hésitation augmentait le danger, puisque le brouillard tendait à descendre et qu'il n'était plus possible de revenir en arrière. D'autre part, le passage était bien suffisant pour poser le pied. J'avais traversé dans des excursions antérieures des endroits plus dangereux. Je n'avais même pas de vertige. Et cependant, je ne pouvais avancer d'un pas.

Pour m'inciter au courage et rendre mes membres plus libres,

j'enlevai mon pardessus et le lançai de l'autre côté de la faille rocheuse sur le sentier en face de moi. En même temps je me disais intérieurement : « Espèce d'imbécile ! Va le chercher maintenant. » Et dans un dernier effort de volonté je m'engageai sur l'étroit trottoir; mais je n'avais pas fait deux pas que je fus pris, au-dessus du précipice même, d'un tremblement de jambes tellement violent que c'est avec les plus grandes difficultés que je pus arriver à mettre les pieds l'un devant l'autre. Je pensais, avec beaucoup de lucidité : « C'est bien le plus sûr moyen de te ficher en bas » ; mais je n'étais pas le maître de mon émotion. Et c'est dans ces conditions, particulièrement angoissantes, que je continuai à progresser et finis par me tirer de ce pas difficile.

Je cite ces deux cas concrets, à titre d'exemple. Ils sont typiques, car ils montrent bien l'influence de l'imprévu, l'effet de la surprise. A qui n'est-il pas arrivé des aventures semblables, sinon à l'occasion de circonstances identiques, du moins à l'occasion des mille faits de l'existence de chaque jour ?

Mais alors que, dans la vie normale, la surprise est généralement le fait de circonstances fortuites, à la guerre elle devient un élément essentiel, qui peut être scientifiquement ou psychologiquement provoqué, un élément qui a pour but, en plaçant l'adversaire dans un état subit de moindre résistance, de le battre et de lui imposer la loi du vainqueur. C'est ainsi qu'en dehors de la recherche de la surprise par la manœuvre — condition fondamentale de la guerre, — il y a aussi la surprise provoquée par le fait nouveau, d'autant plus à craindre qu'il est impossible de le prévoir et, par suite, beaucoup plus difficile de le combattre. Ainsi, les premiers 380, les premières nappes de gaz, les premiers obus asphyxiants, les premières bombes d'avion, les premiers fusils mitrailleurs, les premiers tanks, etc., produisirent un coup de surprise indiscutable et semèrent quelques paniques. Les bombardements effroyables supportés ensuite par les troupes furent certainement beaucoup moins tolérés au début parce qu'elles ne s'y attendaient pas.

Il n'y a pas d'armée, aussi bien entraînée, aussi admirable et aussi courageuse qu'on voudra, qui puisse se vanter d'être absolument à l'abri de toute surprise. Cette surprise peut avoir un effet isolé ou collectif.

1° Quand l'effet est *isolé*, il aboutit habituellement à un véritable phénomène de défense instinctive qui se traduit par

une fuite, ou une fugue, plus ou moins lointaine et de longue durée.

Je m'étais habitué aux obus et les premières craintes étaient passées, dit K..., 3 citations, quand, par un bel après-midi d'hiver, en janvier 1916, je regagnai mon régiment. J'avais déjeuné avec un commandant de mes amis; le repas avait été charmant et je m'en retournais seul, enchanté de ma visite, la joie au cœur, sans la moindre idée de danger possible. Je marchais depuis quelques minutes à peine, lorsque, subitement, un obus — un simple 77 — éclata à une centaine de mètres de moi.

Je ne m'y attendais pas et ne pus réprimer un mouvement d'émotion. Je n'étais pas revenu de ma surprise qu'un second obus tomba à 30 mètres environ. Je hâtai le pas; mais un troisième arriva à 4 ou 5 mètres. Je me couche, comme il convient. Je me relève presque aussitôt. Alors me vient l'idée bizarre que le quatrième obus va me dégringoler nécessairement sur le crâne. Il me paraît que je suis visé. Et sans autrement réfléchir à la sottise de cette supposition, je me mets à courir devant moi à toute allure. Au bout de 200 mètres, je m'arrête en me disant que je suis complètement idiot. Et je reprends tranquillement ma marche vers mon poste de secours où j'arrive une heure après sans le moindre incident.

—

Mon adaptation, dit B..., avait été rapide et complète. J'étais si confiant en mon invulnérabilité que je prenais des photos dans les situations les plus périlleuses avec la plus tranquille sérénité d'esprit. Je m'approchais à pas de loup jusqu'à 4 et 5 mètres des tranchées boches et opérais.

Or, un jour d'avril 1915, une marmite tombe sur mon poste de secours, tue trois infirmiers et le blessé que j'étais en train de panser. Je suis projeté à terre, perds vaguement connaissance quelques instants. Je me figure que j'ai un énorme trou à la tête et les jambes en sang. Mon premier mouvement est de partir, de fuir même. Mais au bout de 20 mètres, je reviens sur mes pas, aide à désenterrer deux autres blessés qui ont été ensevelis, puis à porter les morts un peu plus loin; je remplis, en un mot, mon devoir. Je ne fus relevé que 24 heures plus tard, mais ne fus pas évacué et continuai mon service.

—

La plus forte impression que j'aie ressentie, raconte C..., qui est parti depuis août 1914, est due à un accident qui eut lieu le 31 juillet 1916. J'étais à 6 mètres devant une grosse pièce française en action, en train de prendre des photos, lorsque soudain, le coup parti, j'aperçus la torpille à ailettes qui, au lieu de filer sur les lignes boches,

venait tomber tout près de moi, à 2 ou 3 mètres. Cet instant ne dura que quelques secondes, mais j'eus la sensation que j'étais fichu. Fort heureusement la bombe n'éclata pas, mais je demeurai absolument sidéré, blême, tremblant, ayant de la constriction thoracique et les jambes molles. Quatre ou cinq artilleurs qui étaient autour de moi présentèrent les mêmes phénomènes. Je me souviens parfaitement qu'une heure après, j'étais encore pâle d'émotion.

—

La plus grande peur que j'aie éprouvée, en 2 ans 1/2 de guerre, dit V..., cité, est dans la Somme en novembre 1916. J'avais été envoyé en renfort dans un bataillon de zouaves et venais de recevoir l'ordre de rejoindre mon groupe de brancardiers divisionnaires, lorsqu'en traversant Méricourt, sous un bombardement effroyable, je me perdis dans les boyaux. Il était 11 h. du soir; la nuit était obscure et pendant une heure je ne pus retrouver mon chemin. Cette sensation d'être seul, sans secours, est une sensation effroyable. Jamais, au milieu des pires dangers, je ne me suis senti dans une situation plus angoissante.

Ces phénomènes provoqués par la peur sont assez exactement comparables à ceux qu'on rencontre dans la vie courante, desquels on peut les rapprocher. On y voit nettement l'action déprimante de la surprise avec même la fuite; mais il s'agit ici de réaction en quelque sorte normale, en ce sens que le sujet ne tarde pas à reprendre le contrôle de sa volonté. L'effet au point de vue militaire est donc, en ce sens, d'assez peu d'importance. C'est un premier stade.

2° A un deuxième stade, on voit les troubles précédents s'accentuer et prendre une apparence anormale, déjà morbide. Le sujet, surpris, s'est enfui, malgré les appels de ses voisins, de ses gradés, même de ses officiers et il s'est réfugié dans le poste de secours. Affolé, l'œil égaré, pâle, tremblant, ému, angoissé, suant, il raconte que tout le régiment a disparu, que les officiers sont tués, que les Boches arrivent en masse, que tout est fini. Ou bien, il va devant lui, comme un automate apeuré, ne disant rien, ne murmurant que des paroles indistinctes. Habituellement, au bout de quelques heures, et même avant, cet état se calme, le sujet reprend peu à peu conscience de son moi et au besoin s'il est dans un poste de secours, le cordial accueil du major le remet d'aplomb; aussi rejoint-il son bataillon, la crise passée.

J'étais dans mon poste de secours en train de soigner quelques

blessés, rapporte B., quand je vis soudain entrer un jeune poilu de 20 ans à peine, baïonnette au canon. Pâle, les yeux hagards, les gestes incoordonnés, les larmes coulant sur ses joues, il se jeta presque à mes genoux en m'apercevant : « J'ai peur, j'ai peur, me dit-il, ne me repoussez pas, mon père est médecin; mon frère est médecine. Gardez-moi. Faites de moi ce que vous voudrez. »

Je le calmai de mon mieux, causai avec lui, le rassurai, le réconfortai, lui fis donner du café... Et au bout de deux heures environ, il rejoignit son bataillon, en s'excusant de ce qui lui était arrivé. La crise émotionnelle était passée.

C'était en avril 1915, en Argonne. Les Boches avaient attaqué par surprise. On s'était battu à coups de baïonnette. Dès le début de l'engagement, ce jeune poilu, en présence du spectacle affreux dont il était pour la première fois le témoin, avait été entièrement affolé et désorienté.

3° Enfin, l'effet de la surprise peut n'être pas seulement isolé, mais *collectif*. Il s'agit alors de la panique dont les résultats, au point de vue militaire, peuvent être plus graves.

« Dans la retraite précédant la Marne, le 2 septembre 1914, dit Le F..., notre régiment harassé cantonnait, sur les 10 h. du soir, dans un bois derrière Livry. Je reçus l'ordre d'aller chercher des blessés restés entre les lignes. Je partis donc avec quelques brancardiers; mais au bout de quelques minutes, nous essuyâmes des coups de fusil. Nous rebroussons chemin aussitôt. En lisière du bois, nos ombres donnent l'éveil. Un cri « aux armes » retentit. Les hommes se lèvent; mais les Boches, qui sont tout près, les aperçoivent, entendent du bruit tout au moins et tirent par feux de salves dans leur direction. Surpris dans leur sommeil, moitié endormis, c'est l'affolement. Tous, au nombre de plusieurs centaines, se précipitent vers la route voisine et, au pas de course, les voilà qui s'engagent sur le chemin.

Pour comble de malchance, je fus la cause indirecte d'une augmentation de cette petite panique. J'avais fait monter préalablement une vingtaine de blessés sur une grande fourragère et, dès le début de l'alerte, j'avais fait prendre à la voiture la direction du village le plus voisin. Je n'avais pas fait cinquante mètres, quand les premiers fuyards aperçurent le véhicule en retraite. Aussitôt, comme attirés par ce point d'attraction, ils se précipitèrent dans ma direction, et me rejoignirent rapidement.

J'arrête immédiatement la voiture et tente de m'opposer au passage des fuyards. Mais ils me bousculent en criant : « Voilà les Boches ! Nous sommes cernés ! » A ce moment, un cri de « en avant » retentit dans la nuit sombre, suivi du chant de « La Marseillaise ».

Il a suffi de cet appel pour que le mouvement de recul soit enrayé. Déjà la colonne de tête, qui est à plus de 100 mètres au delà de la fourragère, s'arrête et revient sur ses pas. On charge les quelques boches en patrouille, qui hésitent à leur tour et se terrent. La panique est finie. Le régiment reprend sa marche normale, retraitant en bon ordre.

—

En juin 1915, dans le secteur de Neuville-Saint Vaast, dit L..., 2 fois cité, dans un bataillon en tranchées de deuxième ligne, un poilu cria soudain : « Sauve qui peut ! Voilà les Boches ! » Ce fut instantanément la fuite éperdue vers l'arrière. En troisième ligne, les officiers réussirent à bloquer le mouvement ; et on regagna docilement la deuxième ligne, quelques instants abandonnée, sans aucune raison valable.

—

En Champagne, en août 1915, rapporte G..., tout le bataillon remontait au travail à la queue leu-leu dans un boyau. J'étais à la gauche avec mes infirmiers, quand, soudain, je vois les poilus immédiatement devant moi qui se retournent, et violemment me bousculent en criant : « Nous sommes cernés !... Les Boches ! Les Boches ! » Je veux les empêcher de passer, mais je reçois un coup de pioche sur la tête. Je me sens au même moment saisi par la taille et une voix étranglée par l'émotion me souffle dans les oreilles : « Plus vite ! Plus vite ! Sauve, sauve ! »

Je suis forcé de marcher ; on me pousse. Et me voici qui prends la tête de ce monôme que je conduis au pas gymnastique forcé en criant : « Arrêtez-vous ! Qu'y a-t-il donc ? » On courut ainsi 2 à 300 mètres ; puis la colonne s'arrêta enfin. On rechercha la cause de tout cet émoi et voici ce qu'on découvrit :

A un croisement de boyau, un lieutenant avait ordonné : « Halte ! » Il avait ajouté : « Reculez un peu. » C'est ce « Reculez » qui était devenu « Face en arrière » et « Sauve qui peut ».

—

Une colonne de sapeurs, sur les 2 heures du matin, conte F..., 3 fois cité, gagnait pour la première fois, dans l'Aisne, son secteur de travail. Les hommes somnolaient plus ou moins en marchant. Soudain, un barrage violent se déclanche. Les premiers, apercevant un pont sur leur droite, s'y réfugient aussitôt, et tous suivent. Ils s'étaient ainsi massés sur un point dangereux d'où il fallut les faire sortir pour les ramener à 4 ou 500 mètres vers la gauche où l'on attendit, jusqu'au matin, la fin du bombardement, avant de gagner les emplacements.

—

Revenant d'un secteur où nous avions beaucoup souffert, dit R...,

nous envoie, en septembre 1917, dans un faubourg de Verdun ; nous cantonne dans une maison solide et nous avons l'impression que nous allons nous reposer un peu. Mais à peine sommes-nous qu'un obus tombe en plein sur la maison faisant 20 victimes, dont ués. Une véritable panique s'est emparée de tous ceux qui étaient et nous nous sommes enfuis. Jamais, pour une fortune, on ne us aurait fait recoucher, même dans les caves, dans cette maison.

Le fait de la surprise est particulièrement net dans la plurt de ces exemples, choisis entre mille. En voici un dernier, rticulièrement démonstratif à son tour :

ors des dernières attaques de 1917, dans la région de Verdun, it L..., les batteries du groupe d'artillerie de campagne dont je trouvais alors être le médecin subirent des marmitages très mbreux et très nourris avec les nouveaux obus à gaz boches. mme, pendant une huitaine de jours de ces bombardements quoens, nous n'avions eu à déplorer, du fait des gaz, que relativent peu d'accidents, on aurait pu croire que les hommes avaient leur masque une entière confiance et continueraient comme par le sé à attendre stoïquement la fin des marmitages à gaz, lorsqu'ils subiraient encore.

Or, une nuit où toutes les batteries furent de nouveau soumises n tir d'obus à gaz très intense, se trouvait dans l'une des batte- un fantassin qui y servait d'agent de liaison. On ne sait pour lle cause ce dernier s'affola soudain et se mit à crier qu'il « étouf- », qu'il « était perdu ». Le capitaine, croyant que le masque de homme présentait quelques imperfections, voulut en changer lui. Ce faisant, il tomba sans connaissance, intoxiqué ; les nniers affolés par le fantassin qui criait toujours, et voyant leur taine sans vie, crurent avoir affaire à une nouvelle sorte de gaz, pèce plus nocive queceux auxquels ils étaient habitués. Et au lieu nserver leur masque, ils se mirent à en changer constamment. u fait de cet exercice intempestif, beaucoup d'entre eux furent iqués — d'ailleurs légèrement. Et comme leur officier — le ier qui restait — était hors de combat et évacué, ils se mirent à uer la zone battue, complètement désemparés. Ce n'est que ue les officiers des batteries voisines les rencontrèrent et leur quèrent qu'il n'y avait aucun danger, qu'ils comprirent que les reçus cette nuit-là n'étaient pas plus nocifs que ceux reçus les précédents. Ils reprirent aussitôt leur sang-froid et remontèrent ire leur place dans leurs batteries.

ous avons énuméré des faits qui, soit sous forme isolée, sous forme collective, n'entraînent pas encore de résulâcheux irrémédiables. Les réactions provoquées par la

surprise, c'est-à-dire par la vision subite et angoissante l'inconnu sont ici, en quelque sorte, à l'état naissant. El n'ont que plus d'intérêt à être connues. Car plus on s familiarisé avec la psychologie émotive du combattant da les périodes du danger, mieux on sera à même d'en attén les effet nocifs.

L'étude des faits nous montre que ces phénomènes de pe en particulier les paniques, même à l'état d'ébauche, se dé loppent surtout dans les moments critiques, sous les bo bardements intenses, quand le champ de la conscience rétréci et que l'homme est devenu une sorte de mouton Panurge susceptible d'obéir passivement à toutes les imp sions — les bonnes comme les mauvaises. — Il est cert que dans ces moments-là, il est facile à un ennemi déci camouflé sous des habits d'emprunt, de donner des ordre rebours, de semer des paniques à sa guise. Cette méth a été évidemment mise en pratique par les Allemands Russie, et même sur le front franco-anglo-américain.

En principe, comme moyen prophylactique, il faut pre nir systématiquement les hommes, chaque fois qu'on le pe de « ce qui va arriver » ; il faut leur apprendre à s'attendr tout et à ne jamais s'étonner de rien. Ce mélange de p dence avisée et de scepticisme averti constitue l'essence mê de la mentalité du soldat français. S'il rit, plaisante et pre d'un air indifférent le temps comme il vient, ce n'est qu apparence. En réalité il est toujours sur ses gardes ; et pa qu'il aime à faire des « blagues », il a toujours l'œil en e au sujet de celles qu'on pourrait lui faire. « S'il ne s'en pas », comme il dit, « on ne le lui fait pas » davant Cet état d'esprit est une arme incomparable contre la surp et, par suite, contre la peur. Il explique pourquoi le po sous son aspect placide et bon enfant, qu'il fume sa pi mange sa soupe, critique ses chefs ou grogne entre ses der sait toujours s'adapter aux circonstances les plus imprév et demeurera le descendant, à jamais immortel, de nos p vieilles gloires françaises.

Juin-juillet 1918.

Dr RENÉ CRUCHET,
Professeur agrégé à l'Universi de Bordeaux.

BAKOU

C'est en 1797 que la Russie est définitivement devenue aîtresse du territoire et ville de Bakou, de la bourgade de adkoubéh, pour mieux dire; car, à cette époque, Bakou n'était 'une médiocre agglomération tartare de quelques centaines : maisons, dominées par le château du Khan, construit sur ne colline. Et, en 1813, le traité du Ghulistan (du pays des ses), imposé par la Russie à la Perse vaincue, confirmait le ar dans la possession de ce sol désertique, dont la seule im- rtance d'ailleurs n'était alors que stratégique. Toutefois les ses n'étaient pas sans épines pour le roi eunuque Agha Mo- mmed Khan ; car, par ce traité, il abandonnait à l'Empe- ur Alexandre Ier toute la Transcausasie, sauf la province Erivan, et renonçait à toutes ses prétentions sur une foule de ys sur lesquels d'ailleurs il n'avait aucun droit. Une au- e déconvenue de la Perse, celle du traité de Turkmen-Tchaï, 1828, devait amener la frontière moscovite à la rive gauche l'Araxe, sur toute son étendue dans le cours moyen de ce uve.

Alors qu'il appartenait à la Perse, le Khannat de Badkoubéh présentait d'autre valeur que celle d'occuper la sortie vers ran des fameuses passes de Derbend, défilés de la route ve- nt des steppes du Nord-Est, resserrée en cet endroit entre les ontagnes du Daghestan et la plage de la mer Caspienne. outefois, protégée des vents du Nord par la presqu'île d'Ap- éron, Bakou offrait aux navires une rade sûre, et le com- erce maritime de la mer des Khazars (mer Caspienne), y ouvant un avantageux refuge, fournissait aux Khans et à la ouronne quelques modestes revenus.

Dans l'antiquité, durant tout le moyen-âge et jusqu'à n-
jours, la voie de Derbend et de Bakou était la seule route p
laquelle pût être franchie, ou mieux tournée, la barrière d
Grand Caucase. Aussi de tout temps les maîtres de l'Asie on
ils, avec grand soin, gardé ces portes. Les Romains et les B
zantins, omnipotents en Iérie (Géorgie) et en Arménie, s
taient même entendus avec leurs irréconciliables adversaire
les Perses, pour garder, à frais communs, cette importan
barrière, et empêcher les barbares du Nord de pénétrer da
leurs provinces.

C'est par les portes de Derbend que jadis les Scythes so
entrés en Asie antérieure, c'est par ce chemin que sont pass
et repassés les Turcs et les Mongols, c'est l'antique route
Derbend que suit aujourd'hui la seule voie ferrée relia
l'Empire russe à la Transcaucasie.

Avant que cette ligne fût établie, le gouvernement impér
avait construit une route, une « chaussée », comme on dit da
le pays, reliant la steppe à la Géorgie par le massif du Ka
bek, la « Grouzinské daroga », à laquelle Wladi-Kavkaz d
son origine, et qui traverse les gorges du Dariall, Der-i-Al
des Persans, la porte des Alains ; mais cette route, qui pendan
un siècle environ avait été la seule artère politique et strat
gique de ces régions, présentait le grand inconvénient d'êt
chaque année, pendant bien des mois, obstruée par les neige
et sa descente en lacets sur la Géorgie était plus que pérille
se pour des transports quelque peu difficiles.

Plus à l'ouest, sur les bords du Pont Euxin, en Afkhasi
la grande chaîne tombe à pic dans la mer et, jusqu'à ce iou
aucun tracé de route n'a été tenté dans ces falaises escarpée
C'est par les sentiers de chèvres de cette côte inhospitalièr
qu'autrefois Mithridate le Grand, vaincu, s'est soustrait à
poursuite des légions et a pu gagner le Bosphore cimmérie

La possession de Bakou présentait donc pour la politiq
russe une incomparable valeur et, cependant, bien qu'une vo
ferrée eût été établie depuis longtemps, au travers de la Tran
caucasie, joignant les ports de l'Euxin à la mer Caspienn
c'est en ces dernières années seulement que le gouverneme
russe a construit le tronçon, cependant indispensable, qui r
lie Pétrowsk à Bakou, par Derbend.

Mais le rôle de Bakou ne devait pas rester toujours celui d

gardienne des défilés et de port caspien : Ormazd y avait eu son temple du feu, et ce feu sacré, en sortant des entrailles de la terre, trahissait la présence d'immenses richesses jusqu'alors négligées.

Le XIX^e^ siècle vit jaillir du sol de Bakou des torrents de naphte et, bientôt, une immense industrie inaugurée par les Arméniens s'établit sur le sol dénudé de l'Apchéron. Les capitaux affluèrent de toutes les parties du monde et, en quelques années, Bakou devint une ville importante, l'un des principaux centres des combustibles liquides de notre globe. Ses huiles se répandirent dans toute l'Europe, dans l'Afrique du Nord, la Turquie, la Perse, la Sibérie ; elles transformèrent la navigation de la mer Noire et de la mer Caspienne, l'industrie de la Russie. Bakou devint le cœur dont les pulsations portèrent la vie dans tout l'Orient européen et dans tout l'Occident asiatique.

Alors cette bourgade tartare grandit en quelques années et devint une ville considérable ; des gens de tous les peuples du Caucase, des Russes, des Allemands, des Français vinrent s'établir près des sources de l'or liquide et Bakou devint un foyer international de première valeur. Des « pipe lines » joignaient ses puits à d'immenses réservoirs nouvellement construits à Batoum, port dont la Russie s'était emparée sur les Turcs en 1878, et des vaisseaux citernes, par centaines, par milliers, portaient au loin les huiles, qui, en quantités illimitées, jaillissaient de l'Apchéron.

C'est que l'Europe était avide de combustibles liquides à bon compte et que les autres centres de production, Java, la Birmanie, le Japon, le Mexique la Pensylvanie étaient éloignés, que les foyers européens, la Galicie, la Roumanie, Novorossisk, ne produisaient pas en quantité suffisante pour faire face aux besoins. Je n'avais pas encore alors signalé l'existence des gisements de la Perse Méridionale (1) et nos pétroles d'Algérie étaient inexploités : ils le sont encore aujourd'hui !

Quand la Turquie se mit en guerre contre l'Entente, à la fin de l'année 1914, les détroits étant fermés, l'Europe occidentale ne reçut plus de pétroles de Bakou, de Novorossisk et de Roumanie et, dès que les stocks furent épuisés, la disette devint d'autant plus grande, chez les peuples de l'Entente, que le

(1) *Annales des Mines*, février 1892.

tonnage maritime, presque tout entier consacré aux besoins des armées, ne permettait guère le ravitaillement en pétrole et ses dérivés que pour les besoins de la guerre. Cependant, cette pénurie semblait ne devoir être que passagère et, à Bakou, l'exploitation des huiles battait toujours son plein, continuait à fournir aux besoins de la Russie, de la Perse et de la Sibérie. L'Iran méridional n'était plus, il est vrai, approvisionné par le Golfe Persique, comme par le passé, mais il recevait le pétrole de Recht par caravanes.

C'est alors que survint l'Anarchie russe dont les conséquences furent si désastreuses pour tant d'intérêts de premier ordre dans l'ancien empire des Tsars. Le désordre se répandit dans toutes les provinces, la vie économique et industrielle fut tuée en quelques semaines ; mais, jusque-là, le dommage, bien qu'il fût immense pour les peuples qui avaient eu confiance dans la Russie, portait plus spécialement sur les Russes eux-mêmes. Malgré les troubles qui s'étaient produits dans les mines et les usines de Bakou, cette industrie indispensable à tant de contrées n'avait pas été atteinte d'une manière sérieuse. L'Allemagne, qui considérait Bakou comme une belle proie, souhaitait s'en emparer et, par suite, n'avait pas intérêt à faire disparaître sa richesse ; les bolchéviks firent donc quelques efforts pour la préserver.

Berlin ne pouvait cependant s'intéresser aux exploitations des pétroles russes qu'autant qu'elles lui devaient appartenir un jour ; les Allemands cherchèrent donc à s'en emparer et, pour le faire, ils débarquèrent à Poti, seconde tête de ligne du chemin de fer transcaucasien, et obligèrent les bolchéviks à livrer Batoum aux Turcs. Ils s'assurèrent de la soumission de la République Géorgienne. Pendant ce temps, ils cherchaient à s'assurer de l'Ukraine et se refusaient à reconnaître la république des Cosaques, qui leur barrait le chemin de Pétrowsk ; car c'est par la Transcaucasie et par le sud de la Russie qu'ils voulaient être à même de gagner le port caspien. La mainmise sur la flotte russe de Sébastopol leur assurait la domination dans la Mer Noire et, tout en garantissant la sécurité de leurs transports, leur permettait d'exercer une surveillance sur leur alliée, la Turquie, et d'obtenir plus aisément son concours, dans une grande entreprise en Asie qu'ils méditaient.

L'Allemagne n'était certes pas privée de pétroles, la Gali-

cie et la Roumanie fournissant amplement à sa consommation ; mais elle se rendait compte qu'en occupant Bakou elle tiendrait à sa merci, par les combustibles, toute la Russie, le Caucase et la Perse, sans compter qu'elle n'était pas sans fonder de grandes espérances sur les bénéfices énormes qu'elle tirerait forcément de ce monopole. Cependant, ses vues portaient encore plus loin, et c'est à titre de port que la position de Bakou éveillait plus spécialement ses convoitises. A la hauteur de la presqu'île d'Apchéron, la mer Caspienne s'étrangle pour ne plus offrir que 120 kilomètres de large environ. D'une part, sur la côte caucasienne, est Bakou, de l'autre, en Turkomanie, est le port de Krasnovodsk, tête de ligne de tous les chemins de fer de la Transcaspienne, comme Bakou est terminus des voies ferrées de la Ciscaucasie et de la Transcaucasie.

De Krasnovodsk, le chemin de fer gagne Askhabad, Merw, Bokhara, Samarkand, Tachkent et s'avance même jusqu'à Och, au pied du Pamir, en face de Kachgar, et ces villes, situées à cent kilomètres environ de la frontière afghane, constituent un vaste réseau préparé de longue date par le gouvernement impérial, en vue d'une attaque de grande envergure contre Petchawôr et le Nord de l'Inde.

L'Allemagne trouvait donc dans le Turkestan un terrain tout préparé pour porter un coup qu'elle pensait devoir être mortel à sa « principale ennemie ». Elle pensait bien qu'en Occident la guerre serait longue ; mais, escomptant la victoire sur le front de France, elle pensait profiter des longs mois de guerre de positions dans l'Ouest pour préparer sa diversion orientale. A ce point de vue, la possession de Bakou lui était indispensable. Il fallait aussi que sa fidèle alliée, la Turquie, qu'elle tenait d'ailleurs, maintenant sous la menace des canons de l'ancienne flotte russe, lui prêtât un concours intelligent, et, à cet effet elle avait, par le traité de Brest-Litovsk, non seulement rendu au Sultan ses vilayets perdus de l'Arménie, mais ouvert toutes grandes les portes de la Transcaucasie aux armées turques, en exigeant l'évacuation par les Russes de Batoum, de Kars et d'Ardahan, et en approuvant la violation de la neutralité persane par l'occupation de l'Azerbaidjan.

Bien certainement, si la fortune ne s'était pas montrée trop tôt contraire aux armes de nos ennemis, la Turquie ne se

serait pas arrêtée en si beau chemin. L'impuissance du gouvernement persan lui ouvrait tout le nord de l'Iran, peuplé de gens de langue turque, et, par suite, la Turkomanie toute entière. C'était la réalisation du rêve pan-touranien dans toute son ampleur, la création d'un empire de langue djagathaï, s'étendant de Smyrne à l'Altaï, sur quatre mille kilomètres de longueur, débordant sur le sud de la Russie, en Crimée même, si nous en croyons les journaux turcs, et, après la victoire des impériaux, l'étendant sur l'Arabie, l'Egypte, la Tripolitaine, peut-être même la Tunisie et toute la Perse. Un semblable Etat était-il viable, surtout entre les mains d'incapables tels que les Turcs? Certainement non ; mais, soutenu par l'Allemagne, il durerait assez longtemps pour que Berlin pût réaliser ses projets contre les Indes ; puis il s'effondrerait pour le plus grand avantage du protecteur qui l'aurait créé, et qui, après son effondrement, coloniserait ses ruines en toute sécurité.

Mais, durant la vie éphémère entretenue par l'excitation de la guerre, du pillage et du massacre, cet empire fournirait d'innombrables contingents attirés par l'espoir d'une gigantesque razzia dans les riches provinces de l'Inde. Cela suffisait à l'Allemagne.

Les Allemands, fort occupés en Occident et dans la Russie, n'étaient cependant pas en état de soutenir d'une manière très efficace la ruée turque vers la Transcaucasie et la Perse, et les Turcs eux-mêmes rencontraient, de la part des populations arméniennes, une résistance qui entravait singulièrement leurs projets, qui arrêtait pour un temps leurs armées, et ils se seraient brisés sur la citadelle arménio-caucasienne, si l'Angleterre avait été en mesure de soutenir quelque peu les défenseurs ; mais l'Angleterre n'a pas été à même d'agir et il en est résulté la rupture de la seule barrière qui pouvait opposer une résistance sérieuse aux progrès des Osmanlis. Au mois de juin 1918, les Turcs étaient maîtres absolus dans de nombreux districts de l'Arménie russe, dans l'Azerbaïdjan, dans une grande partie du Kurdistan persan et menaçaient Bakou. Il semblait que le rêve pantouranien, avant-coureur de l'attaque des Indes, dût se réaliser.

Mais ces projets grandioses ne pouvaient reposer que sur le succès de l'Allemagne en Occident et, bientôt, après de nouvelles victoires, d'ailleurs sans lendemain, l'astre germanique

entrait dans son déclin. On fut long à comprendre chez les Turcs cette incroyable chose que l'Allemagne pût être vaincue ; on hésitait encore, quand un affreux désastre, en Palestine, vint ramener les Osmanlis au sens de la réalité. En une seule défaite, subie par Liman von Sanders en personne, le Sultan venait de perdre la Palestine et la Syrie. Sa meilleure armée, le tiers pour le moins des troupes de l'empire, avait été anéantie. Comment, dès lors, aurait-on pu songer à se maintenir dans la Perse et l'Arménie ? On se décida donc à retirer les troupes de l'Orient, afin de protéger la capitale, menacée très sérieusement depuis que la Bulgarie avait mis bas les armes.

Cependant, avant de se retirer de la Transcaucasie, les Turcs devaient porter un dernier coup à l'Entente.

Après bien des hésitations, l'Angleterre s'était enfin décidée, vers la fin du mois de juillet, à secourir la ville de Bakou, attaquée par des forces importantes turques et tartares, et que défendaient six mille Arméniens et trois mille Russes, pour la plupart des ouvriers, qui s'efforçaient de sauver leurs familles du massacre. Plus de cent vingt mille personnes, hommes, femmes et enfants, restaient encore dans la ville où l'on comptait encore plus de quatre-vingt mille Arméniens.

(*Censuré.*)

Depuis trois mois les gens de Bakou soutenaient une lutte désespérée. Les Anglais arrivèrent le 5 août et, dans les journées du 26 et du 30 août, les Turcs, renforcés par des contingents arrivés de Batoum par chemin de fer, parvenaient à s'emparer des crêtes qui dominent la ville. Les Anglais se rembarquèrent le 14 septembre et dix ou douze mille habitants gagnèrent avec eux Enzéli, port persan du Ghilan. La lutte alors devint effroyable, parce qu'on combattait désormais sans espoir. Enfin, le 27 septembre, l'ennemi pénétrait dans la place et la faible garnison, décimée, se précipitant sur les vaisseaux, s'éloignait de la ville en flammes.

Le massacre, le pillage et l'incendie commencèrent et la population terrifiée s'enfuit de tous côtés. Bientôt tous les établissements industriels étaient la proie des flammes. Balakhané n'était plus qu'un immense brasier lançant des jets de feu jusqu'à des centaines de mètres de hauteur. Bakou était anéantie.

Devons-nous attribuer la ruine de cette immense industrie

à la barbarie de l'ennemi grossier et inculte qui s'est emparé de la ville, ou devons-nous y voir une volonté partie de beaucoup plus haut et rentrant dans ce plan que suivaient les Allemands dans le Nord de la France et la Belgique, de cette conception de la guerre qui veut que ce qui ne peut pas être emporté ou possédé soit détruit? Quoi qu'il en soit, le désastre n'est pas réparable avant de longues années, et durant cette période les nations occidentales souffriront dans leurs intérêts industriels, commerciaux et privés de cette disparition du foyer le plus important de leur alimentation en pétrole.

Pour remettre en état les industries de Bakou, d'immenses capitaux seront nécessaires et ces capitaux, après la guerre, ne pourront venir que de l'Occident. Mais, pour qu'ils se décident, il faudra que de très sérieuses garanties d'avenir leur soient fournies. Or, qui leur accordera ces sécurités ? Est-ce l'Etat Géorgien? Non. Est-ce la Russie régénérée? il est à croire qu'elle en sera bien incapable pendant de longues années encore. Doit-on, dans l'intérêt, général créer un Etat spécial ou confier la surveillance des gisements à la république des Cosaques ciscaucasiens? à l'Etat arménien ? Quel sera le contrôle des nations occidentales quant à la sécurité des capitaux engagés?

En toute justice, ce serait à la Turquie qu'il reviendrait de réparer les méfaits commis par les troupes, de payer les énormes indemnités correspondant aux dégâts causés à Bakou. Mais la Turquie existera-t-elle encore? Il est à souhaiter que non.

Ainsi se pose le problème de Bakou, sans qu'on en puisse entrevoir la solution; car Bakou n'est ni géorgienne, ni arménienne, ni cosaque, ni slave, Bakou est internationale, et, par sa position géographique, se trouve placée en dehors du contrôle direct des seuls peuples qui sont à même de la relever de ses ruines.

De toutes les nations qui avoisinent la presqu'île d'Apchéron, aucune n'est capable, sauf celle de l'Arménie, de fournir les éléments de main-d'œuvre et d'intelligence pratique nécessaires à la reconstitution de la grande ville des pétroles. Avant la guerre, trente mille ouvriers arméniens travaillaient aux mines et aux usines ; les autres étaient des Russes, des Tartares, des Caucasiens. De plus, des capitaux considérables, ar-

méniens, beaucoup plus importants que ceux fournis par les Russes, étaient employés dans cette grande industrie. Puis venaient les affaires françaises, allemandes, suédoises, etc., qui, dans ces derniers temps, avaient pris une importance très grande.

Il semble donc être aussi rationnel que pratique de placer Bakou sous la haute main des Arméniens en même temps que sous le contrôle des puissances, parce que les Arméniens ont à soutenir là de grands intérêts personnels, parce qu'ils ont été les derniers défenseurs de la ville, et parce que seuls ils sont en situation de restaurer et de faire prospérer cette industrie dont l'Europe ne peut se passer. Rendre aux Russes Bakou, ville qui, au point de vue ethnique, ne leur appartient pas, serait les encourager à franchir le Grand Caucase, à s'immiscer encore dans les affaires de l'Asie antérieure, à faire valoir des prétentions impérialistes qui ne sont plus de saison, et à dominer sur des peuples dont, fidèles à nos engagements, nous devons assurer et protéger la liberté.

Certes, les problèmes asiatiques semblent être fort compliqués, les difficultés paraissent s'enchevêtrer comme à plaisir pour l'observateur superficiel; mais pour qui connaît pays, gens et choses, il est permis d'entrevoir par quels moyens on peut établir dans cette région l'ordre et la justice. Les décisions à prendre, d'ailleurs, sont peu nombreuses:

Interdire aux Slaves orientaux et aux peuples habitant le nord du Caucase l'accès politique dans les régions transcaucasiennes.

En appeler aux peuples eux-mêmes quant à la constitution de leur autonomie, les appuyer dans le règlement de leurs affaires.

Faire de l'Arménie autonome (russe et turque) l'Etat le plus puissant de ces régions.

Neutraliser Bakou et sa région jusqu'à l'Araxe, sous la surveillance des Puissances et la direction de l'Arménie.

Placer tous les musulmans du sud de l'Araxe sous le gouvernement de la Perse.

Aider financièrement, et militairement, s'il est nécessaire, la Perse à se relever.

Neutraliser le Bosphore et les Dardanelles.

Enfin que l'Angleterre, la France et l'Italie prennent sous

leur égide les peuples trop jeunes encore pour voler de leurs propres ailes et les conduisent vers l'indépendance.

Et la paix règnera dans tout l'Orient. Dans un siècle, l'Asie occidentale sera devenue, par son développement moral et matériel, partie de l'Europe.

J. DE MORGAN.

UN DOIGT DE LA LUNE

CONTE D'AMOUR INDOU

(*Suite* [1])

—

XIVe JOURNÉE

Le Roi dit alors à Rasakosha :

— Mon ami, ce jour est encore perdu et il ne m'en reste plus que huit ! Et chaque jour l'instant de la séparation devient plus terrible et la période de l'absence plus insuportable, tandis que les vertus du portrait décroissent, comme la lune, menaçant d'abandonner mon âme dans une obscurité complète. Et cependant, qu'est-ce qu'une seule nuit de séparation comparée à toute une vie, si je la perds ?

Et le Roi passa la nuit dans un état d'anxiété, fixant le portrait.

Puis, quand le soleil se leva, il se leva aussi, et réussit à passer la journée avec l'aide de Rasakosha et du jardin. Et quand le soleil se coucha, ils se dirigèrent de nouveau vers la salle d'audience. Et là, ils virent la Princesse, vêtue d'une jupe de drap argenté et d'un gorgeret orné d'algues marines, assise sur son trône, parée de sa couronne et de tous ses bijoux. Et son sein se souleva quand elle vit le Roi, qui s'affaissa sur un lit de repos, muet et fasciné par le charme de sa beauté. Alors Rasakosha s'avança et, debout devant elle, commença de nouveau :

— Princesse, jadis, il y avait un roi qui collectionnait des objets rares de tous les pays de l'univers, se les procurant quel

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 489 et 490.

qu'en fût le prix. Et son palais était le rendez-vous des marchands de toutes les parties du monde; ils s'y précipitaient comme les fleuves dans l'Océan. Et un jour, il vint un marchand qui lui dit : « O Roi, je vous apporte une chose qui n'a point sa pareille dans les trois mondes, pour la rareté et la beauté. Et je me la suis procurée pour vous au péril de ma vie, connaissant votre générosité. » Il sortit alors d'un coffret une coupe taillée dans une défense d'éléphant, blanche comme la neige, et tout le long du bord courait un cercle couleur de sang. Et il dit : « Ceci est la coupe dans laquelle buvait chaque jour Bimboshta (1), la fille du Roi de Lanka (2) une Rakshasi réputée dans tout l'univers pour sa beauté incomparable. Elle est si exquisement faite, qu'il semble que les perfections différentes de toutes les femmes aient été rassemblées pour former ses membres. Mais de tous ses charmes, le plus beau et le plus précieux est celui de sa bouche. L'essence même du vermillon est pâle, comparée à ses lèvres plus rouges que le sang. On dirait qu'elles privent de sang tous les visages qui les aperçoivent, et qui pâlissent de passion à leur vue. Et tout ce qu'elle effleure de ses lèvres en porte l'empreinte pour toujours, comme la tache d'un fruit : ainsi que vous le voyez, au contact de ses lèvres, le bord de cette coupe s'est teinté d'une couleur que rien n'égale dans la création. Et avec une immense somme d'argent, j'ai soudoyé le gardien de sa porte pour qu'il volât la coupe et je me suis sauvé craignant pour ma vie. Et maintenant, je l'offre à votre majesté. »

Et le Roi, enchanté de la singularité et de l'extraordinaire beauté de cette coupe, ordonna à son trésorier de payer au marchand dix fois la somme qu'il avait donnée au gardien, et le congédia. Mais il advint que le fils du Roi était présent à cet entretien et entendit ce que dit le marchand. Et une forte passion s'empara de lui pour cette Princesse aux lèvres rouges. Et ne pensant à nulle autre chose, il alla se reposer à la nuit ; il s'endormit et eut un rêve. Il se figura qu'il montait un cheval et galopait sans cesse jusqu'au bord de la mer, et là, descendant en hâte, il s'embarqua sur un vaisseau et fit voile pour Lanka. Et le navire le porta rapidement par delà les mers et, en arrivant, il s'élança sur le quai et courut à travers

(1) C'est-à-dire Lèvres vermeilles.
(2) Ceylan, connu pour être le foyer d'une sorte de démon appelé Rasakosha.

les rues jusqu'à ce qu'il parvînt au palais de la fille des Rakshasas. Et comme il l'atteignait, à cet instant, le soleil se coucha d'un côté du ciel et la lune (1) se leva du côté opposé, comme un autre soleil, et éclaira de ses rayons l'entrée du palais. Et il regarda, et voici que sur la terrasse, il vit devant lui la fille des Rakshasas, éclairée par la lune amoureuse qu'elle éclipsait de sa beauté; et sur l'ovale ambré de son visage, ses deux lèvres brillaient comme deux fleurs de feu. Et le fils du Roi, ne pouvant supporter l'éclat de sa beauté, tomba et s'évanouit. Mais dans son évanouissement, il voyait sans cesse devant lui ces lèvres, et elles grandirent jusqu'à ce qu'elles devinssent semblables à deux immenses montagnes, se multipliant en paires innombrables qui emplirent le ciel comme des étoiles et qui s'amoncelèrent sur lui, et il sentit qu'elles l'embrassaient sur tout le corps. Et tout à coup, il vit de nouveau devant lui le palais et il y entra, et il y vit la fille des Rakshasas au bout d'un long corridor, et courut à elle et tomba à ses pieds. Mais elle se pencha sur lui, et approcha ses lèvres de sa joue. Et à mesure qu'elles venaient de plus en plus près, elles se changèrent subitement en une paire de mâchoires hideuses, aux lèvres minces et vertes comme un brin d'herbe, avec une double rangée de dents blanches comme l'ivoire et tranchantes comme des scies, séparées par un sombre gouffre. Et comme elles lui paraissaient de plus en plus grandes dans les ténèbres, il poussa un cri aigu et s'éveilla.

— Et maintenant, dites-moi, Princesse, pourquoi le fils du Roi poussa-t-il un cri?

Et Rasakosha se tut. La Princesse dit alors avec un sourire:

— Il avait peur d'être mordu.

Et quand elle eut parlé, elle se leva et sortit, regardant avec des yeux langoureux le Roi, dont le cœur la suivit. Mais le Roi et Rasakosha retournèrent dans leurs appartements.

XV• JOURNÉE

Le Roi dit alors à Rasakosha:

— Mon ami, ce marchand était un menteur, car il n'y a pas de lèvres au monde qui puissent rivaliser en beauté avec cel-

(1) La lune n'est pas du féminin en sanscrit.

les de ma bien-aimée. Hélas ! et c'est la douceur même de son sourire qui apporte tant d'amertume à mon âme, tandis qu'elle répond si adroitement à tes questions, anéantissant ainsi chaque jour mes espérances. Et maintenant il ne me reste plus que sept jours, et la pensée de la perdre est comme un poison dans le nectar de sa beauté que je bois chaque jour ; même le portrait me devient haïssable, car il se rit de moi avec dédain, et assurément ma vie s'éteindra avant l'aurore. » Et le roi passa la nuit dans un état misérable, fixant le portrait. Et quand le soleil se leva, il se leva aussi et passa tant bien que mal la journée avec l'aide de Rasakosha et du jardin. Et quand le soleil se coucha, ils se dirigèrent vers la salle d'audience. Et là, ils virent la Princesse, vêtue d'une jupe cuivrée et d'un gorgeret d'argent bruni, assise sur son trône, parée de sa couronne et de tous ses bijoux. Et ses yeux s'éclairèrent en apercevant le roi qui s'affaissa sur un lit de repos, muet et fasciné par le charme de sa beauté. Alors Rasakosha s'avança et, debout devant elle, commença de nouveau :

— Princesse, il y avait une fois une jeune et gracieuse abeille (1) qui jusqu'alors avait grandi au milieu des siens et avait été nourrie par ses parents. Elle partit en expédition pour la première fois de sa vie, à la recherche du nectar des fleurs, afin d'en faire du miel. Et, attirée par son parfum, elle vola vers un lotus rouge (2) poussant sur un étang, dans la forêt, et elle s'apprêtait à pomper son suc, lorsque le lotus ferma ses pétales, se refusant à la laisser pénétrer dans son calice, disant : « O abeille, vous venez ici selon la coutume de votre caste, voulant à toute force, avec insolence, pénétrer en moi, pour me dérober mon nectar, espérant tout obtenir pour rien. Apprenez qu'il vous faudra acheter mon nectar. » L'abeille bourdonna alors et dit : « Que dois-je vous donner pour cela, que pouvez-vous donc désirer? Cela ne vous suffit-il point de fleurir et de vous épanouir sur cet étang, et d'embaumer l'atmosphère ? »

Le lotus dit alors : « Il me manque pourtant quelque chose loin d'ici, abeille insensée. Vous, une abeille, ne point deviner,

(1) Abeille est du genre masculin en sanscrit (T.).
(2) Du genre féminin en sanscrit (T.).

ce que je désire ! Allez-vous-en, découvrez-le, et ensuite revenez vers moi, si vous désirez mon nectar. »

Alors l'abeille bourdonna bruyamment, en colère, et s'envola pour découvrir ce que voulait le lotus. Et elle vit un scarabée occupé à creuser la terre au pied d'un arbre. Elle lui dit : « O scarabée, dis-moi ce que peut vouloir le lotus ? » Mais le scarabée répondit : « Que m'importe le lotus ! adresse-toi ailleurs, je n'ai point de loisir. »

L'abeille s'envola donc, et vit une araignée tissant sa toile sur une branche. Et elle la questionna, et l'araignée répondit : « Ce qu'il désire, c'est sans aucun doute une mouche ».

Mais l'abeille pensa : « Ce ne peut être une mouche ; cette araignée juge les autres d'après elle-même ! » Et, voyant un nuage flottant dans l'éther au-dessus d'elle, elle vola vers lui et lui demanda : « O nuage, dis-moi ce que le lotus peut désirer ? » Le nuage répondit : « Des gouttes de pluie. »

Alors l'abeille vola de nouveau vers le lotus, et lui offrit de l'eau. Mais il dit : « C'est au nuage et à la pluie à m'apporter cela, et non à toi ; cherche encore. » Et l'abeille s'envola de nouveau, et voyant un rayon de soleil se jouer sur un brin d'herbe, elle lui demanda ce que le lotus désirait. Et le rayon de soleil répondit : « De la chaleur. »

Alors l'abeille s'envola et, apportant une luciole, essaya de réchauffer le lotus. Mais il dit : « C'est au soleil à me réchauffer, et non à toi. » Cherche encore. Et de nouveau, l'abeille s'envola et vit un hibou clignotant sur un arbre, et elle bourdonna à son oreille et dit : « O hibou, dis-moi ce que le lotus désire ? »

Et le hibou répondit : « Le sommeil. »

Et l'abeille vola de nouveau vers le lotus et lui dit : « Je m'en vais bourdonner doucement pour te bercer, et t'endormir et t'éventer avec mes ailes. »

Mais le lotus répondit : « C'est à la nuit à me donner le sommeil, et non à toi. »

Alors l'abeille désespérée s'envola, s'écriant : « Mais que peut donc vouloir de moi ce lotus avare et capricieux ? »

Et le sort voulut que son cri désespéré fût entendu par un vieil ermite qui vivait dans la forêt, et connaissait le langage de tous les animaux et de tous les oiseaux. Et il appela l'abeille

et lui dit : « O abeille à l'esprit lent, voici ce que désire le lotus. » Et il le lui dit.

Et l'abeille, ravie, s'envola vers le lotus et lui donna ce qu'il désirait.

Et il ouvrit sa fleur, l'abeille y pénétra et déroba son nectar.

— Et maintenant, dites-moi, Princesse, ce que l'abeille donna au lotus ?

Et Rasakosha se tut. Et la Princesse rougit (1) et dit :

— Elle lui donna un baiser.

Et quand elle eut dit cela, elle se leva et sortit sans regarder le Roi, et le cœur du roi la suivit. Mais il retourna dans ses appartements avec Rasakosha.

XVIe JOURNÉE

Le Roi dit alors à Rasakosha, en extase et désespéré :

— Mon ami, quoique, grâce à la réponse de la Princesse, il ne me reste plus que cinq jours, pour tout mon royaume je n'aurais point voulu que la réponse d'aujourd'hui fût autre, et je te pardonne de tout cœur. Oh ! sa confusion quand elle parla, brisa presque mon cœur en deux, et si je l'osais je me permettrais de penser qu'elle ne me voit pas avec indifférence. Mais, hélas, comment vais-je survivre à la période de séparation ? Car ce portrait, qui était comme de la neige pour apaiser ma fièvre, a perdu toutes ses vertus et semble maintenant un feu qui l'augmente !

Et le Roi passa la nuit dans un état d'appréhension, regardant tour à tour le portrait et s'éloignant de lui. Et quand le soleil se leva, il se leva aussi, et put à peine passer la journée avec l'aide de Rasakosha et du jardin. Et quand le soleil se coucha, ils se dirigèrent de nouveau vers la salle d'audience. Et là, ils virent la Princesse, vêtue d'une jupe gris perle et d'un gorgeret orné d'agates, assise sur son trône, parée de sa couronne et de tous ses bijoux. Et elle regarda timidement le Roi, qui s'affaissa sur un lit de repos, muet et fasciné par le charme de sa beauté. Alors Rasakosha s'avança et, debout devant elle, commença de nouveau :

(1) Ceci n'est pas une traduction littérale. Les dames hindoues, d'après mon expérience, ne rougissent point ; elles « montrent de la gêne ». Mais comme le sentiment est bien le même, je me suis servi d'une expression équivalente.

— Princesse, il y avait hors les murs d'une cité un vieux banian sacré,et dans son tronc creux vivait un cobra noir. Et chaque jour, le cobra sortait et se couchait au soleil devant l'arbre, enroulé sur lui-même, et le peuple lui apportait des offrandes de lait et de sucreries. Et dans cette cité vivait un très riche bijoutier qui avait une fille,merveilleusement belle, et qui aimait beaucoup les bijoux et les pierres précieuses, et elle en possédait un grand nombre.Mais un seul lui manquait, et c'était le bijou de la tête du serpent. Et elle désirait ce bijou avec tant d'ardeur, que tous ses autres bijoux n'avaient aucune valeur à ses yeux. Et elle entendit parler du cobra sacré et,saisie de cupidité,elle loua un homme de la caste Damba, pour aller la nuit le tuer et lui apporter le joyau de sa tête. Et quand elle l'eut obtenu, elle considéra qu'elle avait atteint le but de sa destinée, et elle l'estima plus que tous ses autres bijoux et le porta incessamment dans ses cheveux, comme un joyau favori.

Mais Vasuki (1), apprenant le meurtre de son sujet, en fut courroucé, décida de punir le criminel, et revêtit la forme d'un homme et vint à la ville. Là, il se renseigna jusqu'à ce qu'il eût découvert que la fille d'un certain joaillier possédait le bijou d'un serpent. Alors le roi des serpents prit la forme d'un jeune et beau joaillier,et il loua une maison près de celle du bijoutier, faisant croire qu'il voyageait pour son commerce ; il vivait avec munificence, donnant des fêtes et des banquets à tous ceux qu'il rencontrait. Et ayant fait connaissance de ce bijoutier, il le charma par sa fortune et ses qualités, et lui donna de nombreux joyaux rares et d'une valeur inestimable. Et finalement, il lui demanda la main de sa fille. Et le marchand y consentit avec joie, pensant que nulle part ailleurs il ne pourrait trouver un gendre semblable. Et quand il le dit à sa fille, elle fut hors d'elle-même de joie, car elle avait vu par la fenêtre ce jeune marchand, et avait entendu parler de sa grande fortune et de ses qualités. Et elle pensait qu'elle allait avoir l'océan même comme époux (2). Alors un jour favorable fut choisi, et les préparatifs de mariage commencèrent. Et chaque jour le Roi des serpents envoyait des

(1) Roi des Serpents.

(2) C'est-à-dire « la mine ou le réceptacle des bijoux », appellation usuelle pour la mer.

corbeilles de bijoux à sa fiancée, qui, de joie, en perdait presque l'esprit. Et enfin le grand jour arriva,et quand la cérémonie nuptiale fut terminée, l'époux entra avec l'épousée dans leur chambre, et il la souleva et la déposa sur la couche nuptiale, et l'appela par son nom. Et comme elle se tournait vers lui, doucement il s'approcha d'elle, avec un sourire sur les lèvres. Et elle le regarda et vit, sortant de sa bouche et disparaissant tour à tour, une langue, mince, longue et fourchue, et vibrant comme celle d'un serpent. Et au matin, les musiciens se mirent à jouer pour éveiller l'épouse et son mari.Mais le jour se passa et ils ne parurent point. Alors, le marchand, son père, et ses amis, après avoir longtemps attendu, s'alarmèrent, allèrent et brisèrent la porte, qui était fermée au verrou. Et là, ils virent l'épouse étendue morte dans le lit, toute seule, et il y avait deux petites marques sur sa gorge. Et ils ne virent point l'époux. Mais un cobra noir glissa hors du lit et disparut au travers d'un trou dans le mur (1).

— Et maintenant, Princesse, dites-moi, qu'y avait-il dans le joyau du serpent, pour que la fille du marchand le désirât si ardemment ?

Et Rasakosha se tut. La Princesse dit alors :

— L'attraction ne résidait point dans le bijou lui-même, ni dans ses propriétés magiques, mais dans le fait qu'elle ne le possédait point, car c'est dans la nature des femmes de faire « fi » de ce qu'elles ont et de soupirer après ce qu'elles n'ont point.

Et quand la Princesse eut dit cela, elle se leva et sortit, regardant le Roi en soupirant profondément, et le cœur du Roi la suivit. Mais le Roi et Rasakosha s'en retournèrent dans leurs appartements.

XVIIe JOURNÉE

Le Roi dit alors à Rasakosha :

— Mon ami, je n'ai plus de doute, mon sort est décidé, car l'esprit de la Princesse est invincible. Et pourtant, à moins que mes désirs ne m'aveuglent, en soupirant ainsi, elle dési-

(1) Le dénouement de ce conte ressemble singulièrement au « Lakis » de Prosper Mérimée. Mais, apparemment, l'écrivain français a tiré cette admirable histoire (comme sa « Carmen » et sa « Vénus ») de sources plus anciennes, lithuaniennes, bohémiennes, et peut-être hindoues.

rait appeler mon attention sur le sens de ses paroles. Oh! la crainte de la perdre me prive presque de ma raison, et je te détruirai, comme le fait l'éléphant enragé, lorsque, brisant tous ses liens, il se précipite sur son ami, le cornac, et lui inflige la plus terrible des morts. Et pourtant mon propre sort sera pis que n'importe quelle mort, car je vais mourir lentement, affamé en présence même de la nourriture. Malheur au portrait qui a amené ma ruine, et à l'artiste qui l'a peint! Car je vois maintenant clairement qu'il ne lui ressemble pas : elle est compatissante, et c'est la destinée seule qui, sous la forme de sa propre intelligence, l'oblige à ruiner les espoirs, qu'autrement elle encouragerait peut-être.

Et le Roi passa la nuit dans un état d'épuisement, évitant de regarder le portrait. Et quand le soleil se leva, il se leva aussi, et passa avec difficulté la journée dans le jardin avec l'aide de Rasakoska. Puis, quand le soleil se coucha, ils se dirigèrent de nouveau vers la salle d'audience. Et là, ils virent la Princesse, vêtue d'une jupe de bure (1) et d'un gorgeret garni d'ambre (2) assise sur son trône, parée de sa couronne et de tous ses bijoux. Et elle regarda le roi avec des yeux dont les paupières étaient rougies par les veilles, et le Roi s'affaissa sur un lit de repos, muet et fasciné par le charme de sa beauté. Alors Rasakosha s'avança et, debout devant elle, commença de nouveau :

— Princesse (3), il y avait une fois un Roi qui se moquait de ses devoirs royaux et qui passait son temps en besognes néfastes, restant au lit, négligeant les Brahmanes, s'enivrant de liqueurs, chassant et perdant son temps en compagnie de jolies femmes. Et quiconque se hasardait à lui faire quelques remontrances était banni de suite de son royaume. Et, comme le temps passait, il se dégrada de plus en plus, car le dégoût et la satiété l'envahirent, et le seul refuge qui lui était ouvert pour échapper à leur torture était de noyer ses réflexions en des orgies encore plus abominables. Or, il arriva qu'un jour il alla chasser, et l'ardeur de la chasse l'écarta de sa rou-

(1) Kaksha.
(2) Trinamani, joyau qui attire l'herbe.
(3) Cette histoire ne fait qu'exprimer une idée familière à chaque hindou, mais, dans l'original, elle est contée avec beaucoup de force.

te ; et quand le soleil disparut, il était au milieu de la forêt, loin de son palais. Et tandis qu'il se demandait où il passerait la nuit, il arriva à la cabane d'un vieil ermite. Et, laissant sa suite dans la forêt, il demeura toute la nuit dans la cabane de cet ermite hospitalier. Et après avoir pris un souper de racines et de fruits, il s'étendit pour dormir sur un lit de feuilles et d'herbes kusha. Et dans son sommeil, il eut une vision. Il crut qu'il se trouvait sur la rive d'un grand fleuve qui, d'où il était, paraissait illuminé par le soleil, mais émergeait de sombres ténèbres et y retournait en coulant en cercle. Et il tenait dans sa main une graine, et creusant un trou il l'y planta, et l'arrosa avec l'eau de la rivière ; une pousse en sortit, qui devint rapidement un grand arbre. Et l'arbre donna des feuilles, des fleurs, et à la fin un unique fruit. Et le fruit devint de plus en plus gros, jusqu'à ce qu'il atteignît la dimension d'une gourde ; il devint vert comme une émeraude, puis aussi rouge qu'un rubis, et resplendissait au soleil ; et son poids le fit pencher et descendre jusqu'à sa main ; il étendit la main, le cueillit et le mangea. Et en un instant il vit une main colossale, sortant des ténèbres, qui, le saisissant, le secoua vivement et le suspendit par une corde fine au-dessus d'un abîme. Et regardant au-dessous de lui, il plongea dans les profondeurs insondables et, regardant au-dessus de lui, il vit un vautour, donnant des coups de bec à la corde. Et un frisson glacial gela son cœur, tandis qu'un feu brûlant torturait ses extrémités, et de sombres ténèbres l'enveloppaient, et chaque instant d'agonie lui semblait infini. Puis, tout à coup, il s'éveilla en poussant un cri, et ne vit que le vieil ermite debout sous la lumière de la lune qui tombait du toit, méditant et priant à voix basse. Il se recoucha sur le lit, s'endormit et rêva de nouveau. Et encore une fois, il lui sembla qu'il plantait une graine sur le bord de cette rivière et l'arrosait, et de nouveau un arbre commença à pousser, portant des feuilles et des fleurs, et un fruit qui, comme avant, devint vert et rouge, et se pencha vers ses mains. Il le cueillit et le mangea de nouveau, et en un instant un sentiment d'inexprimable bonheur envahit son âme, et il tomba dans un profond sommeil, et resta étendu, comme s'il était mort, jusqu'à ce que le vieil ermite le réveillât au matin, tandis que le soleil filtrait par la porte de la hutte.

Alors le Roi rentra chez lui, et changea sa façon de vivre.

— Et maintenant, dites-moi, Princesse, pourquoi?

Et Rasakosha se tut. La Princesse dit alors :

— Il eut peur, car cet arbre était l'arbre de ses mauvaises actions. Manger de ce fruit en était la conséquence, et elles le destinaient à une punition dont les affres supportées en rêve n'étaient que l'ombre de la réalité. Mais s'il avait vécu autrement et accumulé les vertus plutôt que les vices, il aurait obtenu finalement la joie de l'émancipation, semblable au profond sommeil qui s'empara de lui et qui changea son individualité, la seconde fois qu'il s'endormit.

Et quand la Princesse eut parlé, elle se retourna et regarda le Roi avec des larmes dans les yeux, et se leva, et sortit, et le cœur du Roi la suivit. Mais le Roi et Rasakosha s'en retournèrent dans leurs appartements.

XVIII• JOURNÉE

Le Roi dit alors à Rasakosha :

— Mon ami, maintenant, en vérité, je recueille les fruits de mes crimes dans une vie antérieure, car il ne nous reste plus que quatre jours, et tu as bien parlé en disant que j'étais suspendu par les talons au dessus d'un insondable abîme, le cœur glacé. Car je devine trop bien que la Princesse résistera à l'épreuve, voyant que les flèches acérées de tes questions habiles glissent sur elle comme si une cotte de maille l'enserrait, plutôt qu'un gorgeret orné de bijoux. Et le nectar de ce portrait est devenu un poison qui, certainement, mettra fin à ma vie avant l'aube.

Et le Roi passa la nuit dans un état de découragement, tournant le dos au portrait. Et quand le soleil se leva, il se leva aussi, et put à peine venir à bout de la journée, malgré l'aide de Rasakosha et du jardin. Puis, quand le soleil se coucha, ils se dirigèrent de nouveau vers la salle d'audience. Et là, ils virent la Princesse, vêtue d'une jupe rouge indien et d'un gorgeret garni de gemmes de mer (1), assise sur son trône, parée de sa couronne et de tous ses bijoux. Et elle regarda le Roi et pencha la tête comme une fleur, et le Roi s'affaissa sur un lit de repos, muet et fasciné par le charme de sa beauté.

(1) Lohita. La gemme de mer est peut-être une sorte de perle.

Alors Rasakosha s'avança et, debout devant elle, commença de nouveau :

— Princesse, il y avait une fois un amant qui, déplorant la mort de sa maîtresse, s'écria : « O Mort, tu es puissante, mais, ô Amour, tu es encore plus fort ! » Et il arriva que Yama (1) l'entendit. Et il dit au dieu qui a pour arc un essaim d'abeilles : « Écoute la sottise que débite cet homme insensé ! » Mais Kamadeva (2) répondit : « Ce n'est point une sottise, mais une vérité. Je suis le plus fort. » Et une dispute s'éleva entre eux pour savoir lequel des deux était le plus fort. Et, après un moment, Kamadeva dit : « A quoi sert de parler? Soumettons la chose à l'épreuve qui décidera de notre pouvoir respectif. »

Et Yama dit : « Qu'il en soit ainsi ! »

Et ils choisirent pour leurs expériences trois sujets : un héros, un banian (3) et le cœur d'un sage.

Alors Yama se dirigea tout d'abord vers l'arbre, et frappa ses racines à mort. Mais à mesure qu'elle dépérissaient, les branches, inspirées par Kama, laissaient choir d'en haut des racines, et s'enfonçaient dans la terre, et devenaient de nouveau des troncs, qui grandissaient et produisaient de nouvelles branches, qui à leur tour faisaient de même. Et après quelque temps, Yama fut fatigué et s'arrêta, et l'arbre était plus fort que jamais. Kamadeva dit alors : « Vois, je suis vainqueur. » Mais Yama répondit : « Attends, et tu verras. »

Et il alla vers le héros, et tandis qu'il luttait au front de la bataille, il le frappa et l'étendit mort. Mais Smara (4) inspira les gens de ce pays, et ils pleurèrent ce héros et lui élevèrent une splendide colonne, et les poètes chantèrent ses glorieuses actions, et les mères appelèrent leurs fils par son nom, et ils l'adorèrent dans les temples comme l'incarnation d'une divinité.

Kamadeva dit alors : « Vois, de nouveau, je suis vainqueur ! Reconnais que je suis le plus fort. »

Mais Yama répondit : « Attends, et tu verras ! »

Et il alla vers le Sage qui pratiquait de terribles austérités dans la forêt, et il toucha son cœur et le brisa. Mais au mo-

(1) Dieu de la mort.
(2) Dieu de l'amour. Ses noms sont innombrables, Kama, Kamadeva, etc.
(3) « Qui pousse en bas. » Le banian projette des racines de ses branches.
(4) Nom pour l'amour, qui signifie aussi « la mémoire ».

nent même où il faisait ainsi, le Désir (1) fit naître dans ce œur d'autres attachements, toujours nouveaux et toujours eunes, pour les objets terrestres. Et une terrible lutte se li- rait continuellement dans le cœur du Sage, qui, alternative- nent était mort pour le monde, puis de nouveau vivant et ujet à l'influence des plaisirs mondains. Kamadeva dit alors : « Vois, encore une fois j'ai été le plus fort. La victoire est nienne. Avoue que tu es vaincu ! »

Mais Yama répliqua : « Malgré tout, je suis le plus fort et cet amant n'était pas un brave. »

Et Kamadeva rit et se moqua de lui.

— Et maintenant, Princesse, dites-moi lequel est le plus fort.

Et Rasakosha se tut. La Princesse devint alors très pâle (2) et dit à voix basse :

— Kamadeva est rusé et, comme un joueur malhonnête, il a pipé ses dés pour gagner, car dans des circonstances par- ticulières et en un temps limité, il paraît être le plus fort. — Et c'est pourquoi il a porté un défi à Yama, sachant fort bien que chaque circonstance est nécessairement limitée par l'es- pace et le temps. Néanmoins Yama est le plus fort, car il est illimité, étant lui-même le temps sans commencement ni fin (3), et cette puissance dont la qualité est d'être illimitée ne peut se prouver en des circonstances particulières, pas plus que le flot incessant du Gange ne peut être contenu dans une seule jarre.

Et quand la Princesse eut parlé, elle se leva et sortit, regar- dant le Roi avec des yeux douloureux, et le cœur du Roi la suivit ; mais le Roi et Rasakosha s'en retournèrent dans leurs appartements.

XIXe JOURNÉE

Le Roi dit alors à Rasakosha :

— Mon ami, je puis dès à présent faire des offrandes d'eau (4) à mon bonheur, et ceci est le commencement de la

(1) Un des noms très usités de l'amour, « né avec de la mémoire ».

(2) Elle pâlit très probablement parce qu'elle comprit que son amour pour le Roi devait avoir une fin. Mais peut-être plus encore parce qu'elle avait peur d'offenser le dieu de l'amour en ne se décidant pas en sa faveur.

(3) Kala, le temps, est un autre nom pour Yama. La réponse de la princesse est des plus adroite.

(4) C'est-à-dire tout est fini pour moi ; on offre de l'eau aux mânes des ancêtres.

fin. Car trois jours seulement me restent et ceux-là sûrement vont suivre les traces de leurs prédécesseurs, ainsi que moi (1). Et le soleil de ma vie sera obscurci à jamais. Hélas, je lis ma destinée dans le désespoir qu'emplit les yeux de ma bien-aimée, quand elle me regarde comme une biche effrayée. Oh ! que n'est-elle moins belle et moins intelligente, car ma destruction vient de l'union de ses vertus. Loin de moi ce portrait qui me brûle comme un feu !

Et le Roi passa la nuit dans un état de délire, ne faisant point attention au portrait. Et quand le soleil se leva, il se leva aussi, et passa la journée plus mort que vif dans le jardin avec Rasakosha. Et quand le soleil se coucha, ils se dirigèrent de nouveau vers la salle d'audience. Et là, ils virent la Princesse, vêtue d'une jupe en drap d'or et d'un gorgeret garni de turquoises, assise sur son trône, parée de sa couronne et de tous ses bijoux. Et elle regarda le Roi avec des yeux où la joie et la douleur semblaient lutter à qui serait la plus forte. Et le Roi s'affaissa sur un lit de repos, muet et fasciné par le charme de sa beauté. Alors Rasakoska s'avança et, debout devant elle, commença de nouveau :

— Princesse, il y avait une fois un Brahmane, appelé Kritakrita (2), qui délaissait l'étude des Védas, et qui allait dans le mauvais chemin, négligeait tous ses devoirs et s'associait avec des joueurs, des courtisanes et des déclassés (3). Et la nuit il fréquentait les cimetières et se familiarisait avec les spectres et les vampires, et les cadavres, et les rites impurs, et les sacrilèges et les incantations. Et une nuit, au milieu des flammes des bûchers funéraires et de la fumée des corps qui brûlaient, un des vampires (4) qu'il fréquentait lui dit : « J'ai faim : apportez-moi de la viande fraîche à dévorer, ou je vais vous déchirer en morceaux. »

Kritakrita dit alors : « Je vais vous en apporter, mais — rien pour rien — que me donnerez-vous en échange ? »

Et le vampire répondit : « Apportez-moi un Brahmane

(1) C'est-à-dire, je vais échouer dans ma poursuite, comme les autres. La phrase suivante est un jeu de mot sur son propre nom.
(2) Fait et défait.
(3) Acharabhrashta. Un apostat ou personne déclassée. Voir Manou I, 108.
(4) Vétala. — Un être dangereux qui possède généralement des pouvoirs magiques, se saisit des cadavres et dévore la chair humaine.

ouvellement tué, et je vous apprendrai un charme pour res-
isciter les morts. »

Mais Kritakrita dit: « Ce n'est point suffisant. » Et ils dis-
itèrent du prix dans le cimetière. A la fin, le Brahmane perdu
t : « Donnez-moi une paire de dés qui m'aidera toujours à
gner au jeu, et je vous apporterai la chair fraîche que vous
éclamez. »

Et le vampire dit : « Qu'il en soit ainsi. » Kritakrita s'en
la alors, et, ne voyant pas d'autre moyen, il tua secrète-
ent son propre frère, et l'apporta à minuit au cimetière. Et
vampire tint sa promesse, et lui donna les dès, et lui apprit
charme. Quelque temps après, Kritakrita se dit : « Je vais
sayer l'efficacité du charme que le vampire m'a enseigné. »
se procura un cadavre de Chandala (1) et, le portant au plus
rofond de la nuit dans le cimetière, il le déposa à terre et
mmença à réciter l'incantation. Et quand il en eut dit la
oitié, il regarda le cadavre, et vit son bras gauche, et sa
mbe, et un œil s'éveillant effroyablement à la vie, l'autre
oitié étant encore morte. Ce que voyant, il fut si terrifié
u'il oublia tout à fait la fin de l'incantation, se leva et se sauva.
ais le corps sauta aussi, et un vampire pénétra dans la moi-
é du corps encore sans vie, et il courut après lui, se traînant
r une jambe, roulant son unique œil, et hurlant indistincte-
ent : « Pas assez ! Beaucoup trop ! Pas du tout (2) ! »

Mais Kritakrita s'enfuit à toutes jambes chez lui, et se préci-
ta au lit, tout tremblant. Et après un moment, il s'endormit.
subitement il s'éveilla, ayant entendu du bruit, et il regarda
vit la porte ouverte, et le cadavre du Chandala entra, et se
issa rapidement vers lui, sur sa jambe gauche, roulant son
il gauche, traînant la moitié de son corps sans vie, et criant
une voix terrible : « Pas assez ! Beaucoup trop ! Pas du tout ! »

Et Kritakrita sauta du lit et s'enfuit par une autre porte,
fourcha son cheval, et se sauva aussi vite qu'il le put vers
ne autre cité, à une grande distance de là. Et là, il pensa :
Ici, je suis en sûreté. »

Et il allait journellement dans la salle de jeu et, se servant
ses dés, gagna de grandes sommes d'argent, et vécut à son

1) La caste la plus vile, dont le voisinage seul était une souillure pour un Brahmane.

2) Dans l'original, c'est un seul mot: unadhikakritakritam, ce qui a été fait l'a trop peu, trop et pas fait du tout.

aise, et festoya avec des amis. Mais une nuit, tandis qu'
était assis dans la salle de jeu, jetant son dé au milieu de
joueurs, il entendit derrière lui le bruit d'une jambe qui tra
nait. Et il se retourna et vit, venant à lui, rapidement, su
une jambe, le cadavre du Chandala, avec sa moitié sans vie
putréfiée, et son œil gauche roulant de rage, et criant d'un
voix de tonnerre : « Pas assez ! Beaucoup trop ! Pas du tout !

Et il se leva en poussant un cri, sauta par-dessus la tab
et s'enfuit par une porte opposée, et quitta la ville, et cour
aussi vite qu'il le put, regardant constamment derrière lui,
travers la forêt, pendant des jours et des nuits, n'osant jama
s'arrêter, même pour reprendre haleine, jusqu'à ce qu'il e
atteint une autre ville très éloignée. Et là, il resta déguisé
caché, pour ainsi dire, dans un trou. Mais tous les joueurs
la salle étaient morts de peur. Et après quelque temps, il a
cumula de nouveau des richesses en jouant dans cette ville,
vécut dans l'extravagance et à l'aise. Mais une nuit, tand
qu'il était assis avec une courtisane qu'il aimait, dans u
chambre reculée de la maison, il entendit le bruit d'une jamb
qui traînait, et il se retourna, et vit encore une fois le cadav
du Çhandala venant rapidement à lui, sur une jambe, et
moitié morte, dont la chair ayant quitté les os était tou
pendante, son œil gauche allumé par une flamme de colère,
hurlant avec une voix semblable au cri de Ravana : « P
assez ! Beaucoup trop ! Pas du tout ! »

Alors cette courtisane mourut sur le champ, de terreur,
Kritakrita se leva, et sortit par une porte conduisant à u
balcon, tandis que le Chandala le poursuivait. Et ne trouva
pas d'autre issue, Kritakrita se jeta dans la rue, et fut rédu
en miettes, et mourut.

— Et maintenant, Princesse, dites-moi, que voulait dire
cadavre par ces paroles ?

Et Rasakosha se tut. La Princesse dit alors :

— Ceci n'est point difficile. Honte aux âmes faibles qui n'o
point le courage de mener à bien ce qu'elles ont eu la présom
tion de commencer ! Elles font, en effet, trop ou trop peu
causent elles-mêmes leur propre ruine. Car les forts en vert
évitent tout à fait le vice, tandis que ceux qui défient le vi
envisagent les conséquences de leur propre conduite. Ceux-

otiennent des récompenses divines, ceux-là les biens de ce onde. Mais les âmes lâches qui sont trop faibles, soit pour re vertueuses, soit pour être vicieuses, sont punies de leur ropre faiblesse par la conscience même de leurs fautes, et per-ent les deux mondes.

Et quand la Princesse eut parlé, elle se leva et sortit, regar-ant, sans en avoir l'air, le Roi, dont le cœur la suivit. Mais le oi et Rasakosha s'en retournèrent dans leurs appartements.

XX• JOURNÉE

Le Roi dit alors à Rasakosha :

— Mon ami, j'ai été mordu par la beauté de cette incom-rable femme comme par un cobra noir, et maintenant le ison agit. Je n'ai plus que deux jours à vivre, car il est cer-in que sa réponse à ta dernière question sera ma sentence de ort, et il est également certain qu'elle trouvera cette réponse, r son intelligence est tranchante comme le fil d'une épée ai-isée, qui, tandis qu'elle tranche le nœud du problème, me nsperce en même temps jusqu'au cœur.

Et le roi passa la nuit dans un état de désespoir, laissant son intact. Et quand le soleil se leva, il se leva aussi et alla errer, il, dans le jardin, redoutant le crépuscule, et pourtant atten-nt impatiemment l'heure de revoir sa bien-aimée, jusqu'à ce e son âme fût pour ainsi dire brisée en deux par les émo-ns contraires. Et il fit des reproches à Vinayaka disant :

— O toi, à la trompe vermeille, tu m'as induit en erreur, et lieu d'aplanir ma route pour le succès, tu l'as barrée d'un stacle insurmontable, à savoir la subtilité et l'intelligence la Princesse.

Et ensuite il dit :

— Ce n'est point le moment de se désespérer. Ne me laisse-nt comme Kritakrita abandonner mon travail inachevé ; is bien plutôt aide-moi à découvrir quelque énigme à laquelle ne puisse répondre. Et pourtant quel espoir y a-t-il que je sse réussir là où Rasakosha a échoué ? Car la Princesse est si habile à répondre à ses questions, que lui à les composer, nt, pour ainsi dire, le véritable océan de contes sous forme naine. Ou plutôt, aucun mortel, mais seul un dieu, pourrait barrasser l'intelligence de cette belle Princesse.

Puis il pria Sarasvati, et dit :

— O déesse de l'éloquence, mon seul refuge est dans t faveur; aide-moi et obscurcis l'esprit de ma bien-aimée d'un éga rement temporaire, ou bien révèle-moi quelque énigme qu'el soit incapable de résoudre. Vraiment, mon dilemme est plus du que le sien!

Et à l'instant même, Sarasvati mit une pensée dans so cœur. Et il se leva avec un cri de joie :

— Je suis favorisé! Victoire à Sarasvati! La Princesse e mienne!

Et il courut rapidement trouver Rasakosha qu'il découvr plongé dans une profonde méditation, à propos d'un con pour le soir à venir, et dit :

— Mon ami, cesse de méditer, notre but est atteint. Je va moi-même, ce soir, poser une question à la Princesse.

Rasakosha dit alors :

— O Roi, je te félicite; mais tout de même, pour une aus importante affaire, ne risquons rien par une confiance pr somptueuse. Expose-moi donc d'abord ta question, pour qu nous puissions juger de sa difficulté.

Le Roi rit alors de joie, et dit :

— Ton doute même me prouve que la question est sans répli que. Mon propre cas est le problème même. Je vais aller chez l Princesse et lui demander quelle question devrait poser u prétendant à ma place. Et si elle me le dit, demain je lu poserai la question qu'elle m'aura indiquée aujourd'hui, et s elle ne me dit rien, elle est à moi dès aujourd'hui, selon le clauses du traité, et ainsi, dans l'une ou l'autre alternative l'oiseau est en cage (1).

Rasakosha dit alors avec un sourire :

— Victoire à votre Majesté! Vraiment la puissance de l'amo est admirable! Comme une pierre, l'amour émousse et aiguis à la fois le fil de l'intelligence. Car, autrefois, il t'aveugla pour toute autre chose au monde, et maintenant il a rendu t vue perçante au point de te faire découvrir le stratagème qu nous avait échappé jusqu'ici, quoiqu'il fût pour ainsi dir devant nous sur la route. Mais à moins que je ne sois tromp par les signes extérieurs, je prédis que le dieu de l'amou aveuglera aussi la Princesse, ou plutôt qu'elle se jettera ave

(1) Il y a ici un calembour.

joie dans la cage, car nul n'est aussi facilement pris que celui qui le désire ; et quoique la Princesse ait été récalcitrante à mes questions, elle sera aussi tendre qu'une fleur pour la tienne.

Et, dans son impatience, le Roi pouvait à peine supporter le reste du jour, brûlant du désir de poser sa question à la Princesse. Mais à la longue le soleil se coucha. Rasakosha dit alors :

— O Roi, va seul vers la salle d'audience, car mon absence te rendra aujourd'hui un plus grand service que ne le fit précédemment ma présence. Il y a des cas où un ami prouve son amitié plutôt par son absence que par sa présence. A propos, je vais te conter une histoire, écoute.

Mais le Roi dit :

— Mon ami, ce n'est pas le moment pour des histoires, même dites par toi ; sache cependant que, si je suis victorieux par la faveur de Sarasvati et du dieu des Obstacles, je te le devrai toutefois plus qu'à moi. Car non seulement tu as soutenu ma vie durant les heures de séparation, mais encore tes histoires furent, pour ainsi dire, une échelle par laquelle j'ai pu monter de degré en degré jusqu'à la fenêtre de ma bien-aimée. Et l'échelon le plus bas n'aide-t-il pas, autant que l'échelon le plus élevé, à atteindre le sommet de l'espoir ?

Alors Rasakosha rit, et dit :

— O Roi, c'est bien. Maintenant pars, et quoique tu n'aies point ouï mon histoire, j'ai pourtant atteint, en quelque sorte, le but que j'avais en vue en te la proposant. Car tu as fait attendre la Princesse, et l'attente augmente le désir : que la bonne fortune t'accompagne !

Le Roi le laissa et, vivement, se dirigea vers la salle d'audience. Et son bras droit trembla comme il approchait de la porte, et, se réjouissant de cet augure, il entra. Et là, il vit Anangaraga vêtue d'une jupe couleur d'indigo (1) et d'un gorgeret couleur d'arc-en-ciel, comme la gorge d'un pigeon, et garni de topazes, parée de sa couronne et de tous ses bijoux. Mais elle était descendue de son trône, et était venue au devant de la porte, cherchant le roi avec anxiété. Et quand elle le vit, elle rougit, et, toute confuse, retourna à son trône. Et le

(1) Ceci a une signification. — Voir plus bas. La Pierre de soleil est probablement la topaze.

Roi Suryakanta alla vers elle et tomba devant elle et, lui pre
nant les mains, dit :

— Princesse, il y avait une fois un Roi qui devint le pré
tendant d'une Princesse, belle comme toi, sous la condition
que, s'il pouvait lui poser une question à laquelle elle ne pour
rait répondre, elle serait à lui. Et dis-moi, ô charmante incar
nation de la Sagesse : Quelle question devait-il lui poser ?

Et instantanément la Princesse se leva, s'écriant joyeuse
ment :

— O, homme sage, tu as deviné !

Et elle jeta autour de son cou le collier de ses bras, et l
choisit comme époux (1). Et elle dit :

— Vois, ton image est reflétée mille fois dans ces joyau
qui te ressemblent, et cependant, regarde-toi dans mes yeu
et tu te verras, grâce à eux, reflété jusqu'au fond de mo
cœur.

Alors le Roi regarda dans ses yeux, et y vit reflétée son ima
ge, comme le soleil dans un lac profond. Et il murmura à so
oreille :

— Tu m'as volé ma personnalité, rends-la-moi en ta per
sonne.

La Princesse dit alors à voix basse, baissant les yeux :

— Voudrais-tu prendre ma tendresse pour rien ? Et qu
donna donc l'abeille au lotus?

Et le Roi trembla de passion. Posant sa main sous so
menton, il souleva son visage et baisa sa bouche vermeill
Et à ce moment, il oublia tout, et il sentit la vie déborder e
lui, comme la vague de la mer ; et il se sentit aveuglé et a
sourdi, et chancela sur ses pieds en se levant. Anangarag
l'éveilla alors de sa stupeur lui disant :

— Craignais-tu donc de me perdre ?

Et il dit :

— O ma bien-aimée, je suis sauvé des griffes de la mort.

Elle rit doucement, et dit :

— Il n'y avait aucune raison de t'effrayer, car si j'avais en
core aujourd'hui répondu à ta question, demain j'aurais refus
d'y répondre, même si tu ne m'avais demandé que mon nom

(1) Ceci est une allusion au Svayamvara, ancienne cérémonie par laquelle l
fiancée choisissait son époux en lui mettant une guirlande de fleurs autour d
cou.

Mais je pouvais à peine attendre jusqu'à demain, et cela est mieux ainsi.

Le Roi dit alors :

— O Rusée, pourquoi n'as-tu point refusé de répondre avant, pour me délivrer de cette torture ?

Et Anangaraga dit :

— Ce m'a été aussi une torture. Et cependant, je ne sais pourquoi, mais il y avait un nectar en ce poison, et sache, ô mon Seigneur, que c'est dans la nature des femmes d'aimer à torturer leur amant et de lui refuser ce qu'elles-mêmes désirent le plus.

Et, de joie, le Roi Suryakanta faillit s'évanouir et dit :

— Viens, quittons ce lieu qui m'est odieux, ayant été le théâtre de mes souffrances, et retournons au plus vite dans ma capitale.

La Princesse dit :

— Comme il plaira à mon Seigneur !

Le Roi envoya Rasakosha en avant, avec toute la suite de la Princesse. Mais il partit la nuit, seul avec son épouse. Et ils chevauchèrent lentement, côte à côte, à travers la forêt, au clair de lune. Lui sur un cheval blanc, elle sur un noir, semblables à la beauté du jour et de la nuit, incarnée en des formes humaines. Et, à minuit, ils s'arrêtèrent dans la forêt pour se reposer. Et le Roi souleva Anangaraga de son cheval et la déposa sous un berceau de plantes grimpantes, au pied d'un grand arbre. Et les rayons de la lune filtraient à travers les feuilles, comme au travers des treillis de marbre de la terrasse d'un palais. Et là, sur un lit de feuilles et de fleurs, il devint son époux, selon le rite nuptial des Gandharvas (1). Et il joua avec les boucles de ses cheveux d'un noir bleuté, à travers desquels ses yeux brillaient comme des pierres de lune. Et sous le clair de lune, il entrelaça dans ses cheveux une guirlande de fleurs rouges d'Açoka, et suspendit à sa gorge des lotus bleus. Et il mit autour de sa taille une ceinture de lotus blancs, et noua autour de ses chevilles des bracelets de jasmins en fleur. Et dans l'extase de sa passion, et troublé par sa beauté, il s'exclama :

1) Voir les lois de Manou, III, 26. Quoique reconnu comme un mariage légitime, ris spécialement par les kshatriyas, c'était simplement l'union de deux amoureux, ns aucune cérémonie. Ce rite convient admirablement aux contes et aux roman-, et est un sujet favori des poètes.

— Tu es bien surnommée, Anangaraga, ô ma bien-aimée, et pourtant un seul nom ne suffit point pour décrire l'infinie variété de ta beauté aux mille rayons. Tu es Mrigalanchana, car tes yeux sont luisants et craintifs comme ceux de l'antilope. Et Milanalini, car tes cheveux noirs sont comme un étang pour les lotus de tes yeux. Et Madanalilalolata pour ces yeux qui dansent avec la frémissante lumière de l'amour. Et Shashikala, car tu es pâle et fragile comme un rayon de lune. Et Rujalata, car tes bras sont courbés et enlacent comme le lierre. Et Kisalayashti, car ton corps est frêle et élégant comme la tige d'une fleur. Et Kambukantha, car ton cou est comme un coquillage. Et Rajanichaya, car la splendeur de ta beauté est comme celle de la nuit. Et Lavanyamurti, car tu es l'incarnation même de la beauté parfaite. Et Manoharini, car tu as ravi mon âme. Et Madavahari, car tu es une vague de la mer de l'intoxication. Et Alipriya, car les abeilles affluent au miel de tes lèvres, les prenant pour une fleur. Et Vajrasuchi, car ton esprit est comme une aiguille de diamant. Et Hemakumbhini, car ta poitrine ressemble à deux fruits d'or. Et Pulinahriti, car les courbes de tes hanches sont comme l'ondulation des bords de la rivière. Et Manarupini, car ta beauté est infinie. Et Bhrukuntchaka, car le jeu de tes cils est comme l'éclair des nuages. Et pourtant tous ces noms sont sans pouvoir pour dépeindre ta céleste, et puissante, et fascinante beauté, qui m'affole quand je la contemple.

Anangaraga dit alors avec un sourire :

— Ah ! mon Seigneur, tu as oublié parmi tous ces noms le seul qui vraiment m'appartienne.

Et le Roi dit :

— Lequel est-il ?

Elle dit alors :

— Tu es mon Dieu, et chaque particule de mon être t'appartient, et c'est pourquoi appelle-moi Nilaraga, car ma dévotion (1) pour toi sera constante et ineffaçable comme les couleurs de l'indigo. Et sache, ô soleil de mon âme, que sans cela toute la beauté des femmes n'est qu'un nectar empoisonné.

Alors le cœur du Roi faillit se briser de joie, et il s'écria :

(1) « Bhakti » est presque intraduisible; il signifie « absorbtion » par un amour entier, fidélité, adoration d'un fidèle pour son dieu.

— Ah ! j'ai obtenu le but de ma vie, tout le reste est néant et futilité ! Qu'est-ce que l'avenir me réservera, hormis cet amour ? Son absence serait pire que mille morts !

Et il pria le tout-puissant Shiva, celui qui existe par lui-même, disant :

— O Maheshvara, fais que ce paradis continue à jamais, ou fais que la chaîne de mon existence soit brisée en ce moment. Ou plutôt, fais que le temps n'existe plus pour moi, et laisse-moi demeurer loin de son influence, éternellement dans ce présent, ce moment d'union avec ma bien-aimée.

Et le dieu à l'emblème lunaire l'entendit et exauça son vœu.

Et tandis qu'ils dormaient dans les bras l'un de l'autre, sous la tonnelle éclairée par la lune, il frappa le couple amoureux d'un regard de son troisième œil, et il les réduisit en cendres.

Mais il dit : *La chaîne de leur existence ne peut être brisée, car ils n'ont point encore gagné l'émancipation par des pénitences et des austérités. Mais ils se rencontreront encore et, dans une autre vie, seront époux.*

Mis en anglais
d'après un manuscrit sanscrit par
F. W. BAIN.

Traduit de l'anglais par BHARATI.

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Un poète de l'Energie, Emile Verhaeren, par Albert Mockel, 1 vol. in-16, 2 fr. 50, « la Renaissance du Livre ». — *Journal d'une Française en Amérique* (sept. 1916 à juin 1917), par E. Altier, 1 vol. in-18, Plon. — Princesse Lucien Murat : *Raspoutine et l'Aube sanglante*, 1 vol. in-16, Baccard. — Robert Scheffer : *Orient-Royal, Cinq ans à la Cour de Roumanie*, 1 vol. in-18. « L'Edition Française illustrée ». — *La Reine de Saba, selon le texte et la traduction* du Dr J. C. Mardrus, 1 vol. in-16, Fasquelle.

Dans ce petit livre : **Un poète de l'Energie, Emile Verhaeren**, M. Albert Mockel nous expose l'harmonie de la vie et de l'œuvre du grand poète des Flandres, et cette volonté, cette énergie qu'il mit à vaincre les mauvais destins. Nous le suivons dans ces pages, depuis les mysticités maladives de son adolescence, jusqu'à cette sérénité stoïcienne de sa maturité. Sa philosophie est une sorte de pragmatisme esthétique, c'est l'amour de la vie dans toute sa ferveur : l'accepter dans ses douleurs et dans ses joies, et s'en faire une atmosphère de beauté. Et c'est ce qui caractérise sa poésie d'être l'expression lyrique d'un présent immédiatement transposé. Il a su s'évader de ces jardins du soir où trop de poètes nous avaient menés par la main contempler l'embarquement pour Cythère. A-t-on remarqué, à ce sujet, que jusqu'à Verhaeren, notre poésie avait conservé le décor dix-huitième siècle que le Verlaine des *Fêtes Galantes* lui avait imposé, et dont Verlaine lui-même avait trouvé la suggestion chez les Goncourt. Verhaeren, venu des Flandres, étranger à tout paysage à la Watteau, échappa à cette suggestion et eut la sincérité de n'exprimer dans ses vers que ce qui avait ému et troublé directement son âme.

Comme Zola, dont il est ici le disciple direct, observe M. Mockel, il donne aux choses de la vie réelle et immédiate ce caractère d'art qui les transforme, les transmue en poésie : « Tout art, écrit-il, est l'exagération de certains traits du modèle. Où la réalité est surpassée, l'art commence... En grossissant les formes du présent jusqu'à les faire démesurées, la vision du poète les place hors de notre portée, et dans le seul lieu de la durée qui puisse les réaliser telles : l'avenir. »

Verhaeren a, en effet, transmué et transfiguré les termes du présent, prêtant aux choses coutumières ce caractère apocalyptique qui fait d'une usine vulgaire un enfer dantesque où s'expient les péchés

du monde, et d'une simple gare un temple infernal. Ainsi transfiguré, le décor de notre vie quotidienne est entré dans la poésie, remplaçant les anciens accessoires du lyrisme précédent : cathédrales, cygnes, bassins, jets d'eau, nymphes et satyres. A ce sujet, M. Albert Mockel observe justement que Verhaeren fut l'initiateur de tous les paroxysmes et de tous les futurismes : paroxysmes, exagération des énergies verbales, futurisme, réaction salutaire contre les perfections annihilantes du passé enfermées dans les Musées. Mais la guerre a bousculé tout cela, dépassé ces paroxysmes verbaux et ces futurismes timides. Peut-être une poésie nouvelle surgira-t-elle des décombres, dont on ne peut encore prévoir les élans. Epouvantée par le tumulte des batailles, la poésie semble s'être cachée, et s'être tue.

Ce livre de M. Albert Mockel nous fait mieux comprendre et mieux aimer l'œuvre de Verhaeren, et je veux citer les dernières lignes de cet essai qui résument bien le caractère à la fois grandiose et barbare de l'édifice :

Vaste construction, sans recherche de style, mais d'un surprenant caractère. Les matériaux en sont de très inégale valeur, car l'architecte n'a pas voulu choisir entre les plus grossiers et les plus précieux. Mais la flamme des foyers intérieurs, répandue par les cent baies de la façade, réduit les disparates du bloc cyclopéen qui s'est illuminé jusqu'au faîte.

Cathédrale nouvelle vouée à un culte humain, de petits poètes viendront qui sculpteront les énormes et solides blocs de sa façade, et la foule y viendra prier. Car toute œuvre poétique est une construction religieuse, et toute émotion poétique est une prière.

§

Ce **Journal d'une Française en Amérique** (septembre 1916 à juin 1917) restera comme un des documents les plus curieux de l'évolution de l'opinion publique américaine pendant la guerre. L'auteur, qui se cache sous le pseudonyme d'E. Altiar, a vécu de la vie américaine et assisté aux hésitations premières et aux derniers enthousiasmes, en ces jours de trouble où lentement s'est développé et épanoui le sentiment national. On comprend mieux après avoir lu ce journal quel fut le rôle du Président Wilson, au milieu de toutes les difficultés et devant cette hostilité réelle du public que l'auteur lui-même partagea et qu'elle note avec la plus franche sincérité. Pourtant, dès le 22 décembre 1916, elle écrit :

Ce sont les Américains qui ont tort, quand ils nient ainsi tout crédit à l'homme qui les représente. Leur caractère national est fait d'une bonne dose de vanité et d'enfantillage ; ils préféraient Roosevelt, parce qu'il était comme eux, jeune éternellement, ardent et brouillon, très représentatif, peu chargé de cervelle. Et ils en veulent à Wilson, qui, avec sa part de candeur, est un réfléchi, un travailleur, un consciencieux dont ils

ne comprennent pas les scrupules, et qui ne fait pas un grand effort, peut-être, pour se faire mieux comprendre d'eux.

On sent, en effet, à travers ces notes quotidiennes, que M. Wilson a dû lutter contre une partie de l'opinion et contre « ces Messieurs du Congrès », bravant toujours l'impopularité pour atteindre son but. Le 22 août, E. Altiar écrit :

M. Wilson fut beaucoup sur la sellette, comme toujours. On ne le comprend pas mieux, et je vois le même manque de bonne volonté à son égard. Ce qu'on lui reproche, c'est de ne pas employer des mesures assez radicales. Mais que peut-il ? je suis persuadée qu'il n'a pas senti l'Amérique derrière lui, et que son impopularité l'a paralysé. A présent encore, la conscription autant que les mesures de censure et de contre-espionnage, tout ce qu'il propose enfin, est critiqué, discuté, refusé. C'est le pays qui en est responsable, et la situation de cet homme est bien difficile.

« Sur tout ceci, remarque l'auteur, je fais, moi Française, mes petites comparaisons, je tire mes conclusions... N'y a-t-il donc pas une forme de représentation nationale qui puisse être satisfaisante ? » Mais le President va de l'avant et « ses enjambées seront longues ». Le 24 mai, note l'auteur, tandis que sénateurs et représentants s'évertuent sur des bills que les uns acceptent, que les autres modifient, « l'Exécutif » laisse voir de plus en plus le cas qu'il fait d'eux et poursuit son plan de centralisation. Enfin, le 5 juin, « les proclamations vibrantes du Président, les objurgations et les menaces des autorités font leur effet... On commence à prendre les choses sérieusement. »

C'est devenu sérieux, en effet, et voilà qu'aujourd'hui, les ennemis eux-mêmes considèrent M. Wilson comme la conscience morale du monde. Souhaitons que E. Altiar ait continué son journal, en France.

§

La Princesse Lucien Murat, d'un déjà lointain voyage en Russie, a rapporté un portrait de Raspoutine qui illustre la couverture de son livre : **Raspoutine et l'Aube sanglante**, et un récit de son entrevue avec le satyre de toutes les Russies Il voulut l'entraîner dans le cercle rituel où l'on est racheté par le péché, mais ce genre de rite convenait peu à une Française.

Vous avez tort, ajouta-t-il, car je possède à l'intérieur de moi-même une parcelle de l'Etre suprême, et ce n'est que par moi que l'on peut obtenir son salut. Pour cela, il faut se confondre avec moi corporellement et spirituellement. Tout ce qui émane de moi est une source de lumière qui lave les péchés. Venez ce soir lorsque les étoiles paraîtront, l'encens fumera sur le trépied, nous nous tiendrons par la main. Si vous n'éprouvez pas votre chair, vous ne serez pas sauvée.

Il faut pécher pour être sauvée.

Toute sa pauvre philosophie est dans ces paroles et dans ces balancements de derviche, aboutissant à des danses orgiaques, et au spasme.

... Mais ce satyre derviche fut le maître de la Russie, et il a pu dire, quelques jours avant de franchir le seuil du palais Youssoupof : « Malheur à la main qui me frappera, ce geste entraînera la chute du trône impérial. »

L'intérêt de ce petit livre, écrit avec la plus grande simplicité, est dans la sincérité de l'auteur qui raconte ce qu'elle a vu, entendu... vu avec des yeux de peintre, entendu avec un esprit curieux de ces étranges et inquiétantes mysticités.

§

M. Robert Scheffer, qui fut dans sa jeunesse le secrétaire de la reine de Roumanie, Carmen Sylva, publie aujourd'hui ses mémoires : **Orient-Royal, Cinq ans à la Cour de Roumanie**. Et c'est un des livres les plus captivants qui soient : une sorte de roman à la Balzac, dont les personnages sont un vrai roi, une vraie reine, des princes, des seigneurs, des diplomates, racontés dans leur intimité de la vie quotidienne. Nous y voyons encore une jeune poétesse, célèbre en son pays, qui rêve de capter le fils du roi, le roi d'aujourd'hui, en faisant tourner les tables et parler les esprits. Carmen Sylva se laisse prendre à cette magie, et sa naïve bonté, trop confiante, l'entraîne vers des désastres. C'est la destinée des peuples qui se joue autour de ce guéridon qu'actionne l'émotion sexuelle d'une jeune fille ambitieuse et romantique. Scheffer lui-même est pris dans cette atmosphère étrange et il conspire sans le savoir, sans le vouloir : il participe à cette révolution mondiale qui se prépare par la volonté des esprits.

Les personnages réels de ce... roman sont si vivants qu'on ne saurait plus les oublier. Ils sont de qualité. Voici la vieille reine Victoria, impressionnante dans sa digne et royale simplicité, le prince de Galles, celui qui fut Edouard VII, le futur roi d'Italie, etc.

... Le décor change, et nous sommes transportés d'Angleterre en Allemagne, dans la petite cour de Wied : protocoles et figurants ridicules, vanités minuscules. Que e merveilleuse et délicate satire de ces petites cours d'opéra-comique que sont ces principautés allemandes, où des êtres médiocres se prennent au sérieux et se croient des surhommes. Guillaume II traverse la scène, plus cabotin et plus déguisé encore que les autres. Que la guerre balaie à jamais tout ce carnaval, et tous ces figurants et accessoires de comédie !

Mais le principal personnage, celui dans le portrait duquel l'auteur a mis toutes ses complaisances, et aussi la respectueuse émotion de son souvenir, c'est Elisabeth de Wied, reine et si peu reine qu'elle eût donné sa pauvre couronne de royales douleurs pour.... un prix

de l'Académie. C'est si touchant. Avec quel respect elle s'incline devant la gloire des Coppée, Leconte de Lisle, Emile Augier, Loti et Octave Feuillet, dans ces lettres qu'elle leur envoie pour solliciter humblement un prix de l'illustre Académie. Elle les invitait en même temps à venir illuminer sa petite Cour de leur gloire. Seul Loti répondit à l'appel, et Robert Scheffer résume ainsi son séjour : « La grande affaire fut de solliciter une épingle sommée d'une couronne royale dont il illustrerait sa cravate, et de se faire photographier aux côtés de la reine, avec notre groupe, et cela sous la couronne ducale qui surmontait l'une des portes du salon. »

J.-H. Rosny, qui a préfacé ce livre, écrit à propos de Carmen Sylva : « Scheffer en a fait des portraits excellents, il a su doser à merveille les qualités et les défauts de cette femme, en somme admirable, par les dons de l'esprit et la générosité du cœur, à qui ne manquaient que la mesure, la constance, le sens du temps qu'il faut pour parfaire l'œuvre d'art... »

§

Le Dr J.-C. Mardrus vient de nous donner, comme l'annonce le titre du volume, le texte et la traduction de **la Reine de Saba**. Le récit qui va se dérouler ici, nous explique-t-il dans une préface dont j'accepte toute l'érudition, est celui des « traditionnaires » populaires, des conteurs de l'Orient. Les innombrables variantes en ont été pour la première fois recensées, colligées, unifiées, pour former, *en arabe*, un texte définitif que l'auteur a traduit en français. Et quant au récit koranique qui diffère de celui des conteurs, des traditionnaires, nous le trouverons prochainement dans la traduction du Koran que prépare le Dr Mardrus.

Avant d'entrer dans ce merveilleux récit de « la Reine de Saba », il faut lire et méditer les prémisses où l'auteur nous initie aux mystères de la pensée de l'Orient, origine de toutes les lumières.

Et puis voici la reine enfant, « parfumée de sa propre essence et ambre pur de sa nature ».

... Elle ne savait pas quel destin d'amour était son destin, ni l'heure de l'amour, ni le visage de l'amour.

Mais, perle inviolée, elle s'isolait dans la splendeur de sa chair intacte et le mystère de son intime émoi.

Suit toute la splendeur des amours de la Reine de Saba et du Roi Salomon, enveloppées dans ces incantations, cette magie des mots et des formules « qui, prononcées par une voix humaine, selon des rites rigoureusement fixés, pénètrent jusqu'au fond de l'abîme et agissent par une attraction invincible sur les intelligences de l'Au-delà, sur les forces inconnues ».

Et le Roi Salomon respira la fleur « qu'avaient fait fleurir les

soins des siècles et le sang de tant de rois. Et il la mit sur son cœur comme un talisman.

Et ils furent deux bienheureux amants. »

(Salam sur eux et sur tous ceux qui s'aiment, jusqu'à l'apparition de l'aurore.)

JEAN DE GOURMONT.

SCIENCE SOCIALE

M. Sauvaire Jourdan : *La Vitalité économique de la France avant et après la guerre*, Alcan, 3 fr. 50. — Louis de Launay : *Qualités a acqaérir*, Payot, 4 fr. 50. — Jules Roche : *Quand serons-nous en république ?* Payot, 3 fr. 50. — Victor Cambon : *Où allons-nous ?* Payot, 4 fr. 50. — Lysis : *L'Erreur française*, Payot, 3 fr. 50. — Memento.

Au moment où la paix est décidément en vue, il convient de réfléchir avec M. Sauvaire Jourdan sur **la Vitalité économique de la France avant et après la guerre**. Le distingué professeur d'économie politique à la Faculté de droit de Bordeaux a étudié tour à tour les forces productrices, les banques, le commerce extérieur et les colonies, et ses conclusions sont en somme très encourageantes : « De belles perspectives s'ouvrent pour notre pays. » Oui, nos forces productrices ont des réserves latentes énormes que la secousse alors salutaire de la guerre permettra de mettre en pleine lumière ; le tour de force industriel du début de la guerre nous a révélé à nous-mêmes ce dont nous étions capables, et il semble bien que se développe chez nous, autre révélation, un état d'esprit de concorde entre employeurs et employés qui est tout l'opposé de l'ancienne lutte de classes chère à nos politiciens marxistes. Le jour où nous aurons secoué énergiquement et définitivement nos routines, où nous aurons développé la catégorie, jusqu'ici rare, des banques d'affaires, nous pourrons regarder l'avenir avec confiance. Notre commerce extérieur notamment a des possibilités indéfinies ; il ne tient qu'à nous de tirer un parti merveilleux de la situation qui se présentera après la guerre, à condition que nous rompions avec nos goûts usuriers, nos habitudes de prudence excessive, notre protectionnisme alourdissant ; une simple réforme de détail comme la suppression du monopole des courtiers maritimes aurait, d'après notre auteur, les conséquences les plus vivifiantes, en nous donnant, ce qui nous manque, des armateurs libres pleins d'énergie et d'initiative. Nos colonies peuvent également être un facteur insoupçonné de richesses; c'est à peine si nous commençons à tirer parti de leurs ressources, et déjà leur contribution à la prospérité nationale est admirable. Un avenir splendide nous attend, et il suffit que nous allions à lui, mais il faut aller à lui, et trop souvent jusqu'ici le Français n'a pas voulu prendre cette peine infime ; le jour où nous ne reculerons ni devant

la famille et le travail, ni devant le risque et le voyage, nous nous serons assuré cet avenir.

§

Le livre de M. Louis de Launay, **Qualités à acquérir**, commente et complète celui de M. Sauvaire Jourdan. Ces qualités sont au nombre de trois et il les nomme *Sens pratique*, *Stabilité* et *Discipline*, en ajoutant qu'elles n'excluent pas la triade Liberté Egalité, Fraternité, mais qu'au contraire « elles peuvent aider à sa réalisation en montrant le chemin pour aboutir ».

C'est surtout le Sens pratique qui lui tient à cœur. M. de Launay ressasse contre l'idéologie toutes les critiques dont on nous rebat les oreilles dans certains partis, et l'on pourrait croire à le lire que nous sommes de purs gobe-mouches. Il va dans cet ordre d'idée jusqu'à faire un éloge vraiment inattendu des Allemands. « La cause de leurs succès, c'est qu'ils ont travaillé dans le concret alors que nous volions dans les champs azurés de l'abstraction ; leur politique a été toujours et résolument réaliste ; ils ont déchiré tous les chiffons de papiers qui les gênaient... » En vérité, notre auteur va un peu loin. Son excuse c'est qu'à l'heure où il écrivait son livre, il doutait de la victoire : « elle ne peut plus, après la défection russe, être assez complète pour les désarmer d'aucune manière » et c'est sous le cauchemar de cette Allemagne « étendant encore son rôle mondial par le vasselage de l'Autriche et le suicide de la Russie » qu'il anathématisait l'idéalisme et la démocratie. Mais en réalité il est bien loin de ceux dont on aurait pu le croire le compère, puisqu'il se proclame républicain et déclare spirituellement « qu'une révolution qui ramènerait la monarchie comporterait une seconde révolution pour la renverser » et puisqu'il se rue lui-même fort magnanimement dans toutes les idéologies politiques et qu'il subordonne toutes les combinaisons pratiques à ces grands devoirs d'une intransigeance absolue que sont les libérations de l'Alsace-Lorraine, de la Pologne, des pays opprimés par la Turquie et par l'Autriche, etc. Avec un « sens pratique » aussi illuminé de foi idéale on ne peut que s'entendre.

Et l'on s'entendra aussi pour tout ce qui concerne la Stabilité et la Discipline. Nous manquons trop de l'une et de l'autre, de la seconde surtout, car au fond nous sommes très stables et même trop pour beaucoup de choses ; notre instabilité politicienne, à laquelle M. de Launay fait allusion, serait bien facilement corrigée avec quelques coups de pouce ; mais si, pour se garantir contre elle, on faisait la guerre au changement même fréquent, on aurait tort ; nos sociétés modernes demandent beaucoup plus de variété que leurs aînées. Au contraire, un peu plus de discipline serait parfait pour nous ; nous sommes trop portés, suivant nos caractères respectifs, à la contradiction, au ricanement ou à la révolte, et nous ne comprenons pas assez

la conscience du travail, le respect de l'engagement, la religion de la sincérité ; mais pourquoi ne pas avoir confiance dans l'avenir ? Nous avons montré au cours de cette guerre des qualités si inattendues, si différentes de notre réputation traditionnelle ! Ces qualités de « bon sens, de réalisme, d'application, de patience, de persévérance et de calme, que l'auteur nous adjure d'acquérir, mais nous les avons! et les extravagances de quelques fanatiques d'extrême droite ou d'extrême gauche ne prévalent pas contre elles. Et puis le bon sens a son ironie à lui ; M. de Launay croyait en être pétri quand il écrivait : « Il faut être aveugle pour croire à un écrasement de l'Allemagne qui la fasse disparaître », cet écrasement et cette disparition, relative bien entendu, se réalisent pourtant !

§

Il y a d'ailleurs république et république, et M. Jules Roche, député et ancien ministre, doit trouver que la nôtre n'en est pas une, puisqu'il intitule son livre : **Quand serons-nous en république ?** Sa question un peu grinchue se comprend quand on sait que pour lui il n'y a de république que quand le président est élu par le peuple et investi de la plénitude du pouvoir exécutif, et quand les tribunaux peuvent ne pas appliquer une loi mauvaise. C'est pour cela qu'il intitule un de ses chapitres : « Comme quoi certaines monarchies sont plus républicaines que la soi-disant république française. » Mais, en vérité, c'est changer le sens des mots. Personne ne nie qu'il y ait des républiques très tyranniques, mais ce n'en sont pas moins des républiques, comme les monarchies, mêmes très libérales, restent des monarchies. Pour en revenir à la thèse de notre auteur, une république a parfaitement le droit de faire élire son président par 900 parlementaires plutôt que par 10 millions d'électeurs, et je crois qu'en 1875 nos aînés ont eu raison de préférer ce mode d'élection, non seulement pour éviter des engouements personnels qui, le boulangisme l'a montré, auraient pu être excessifs, mais aussi parce que la haine de l'Allemagne toujours prête à nous sauter à la gorge, pouvait rendre dangereuses certaines initiatives présidentielles: un pouvoir parlementaire moins saisissable était une défense meilleure contre ses insistances. Il est vrai que maintenant le danger a disparu, et que nous pourrions changer notre république parlementaire contre une république consulaire à la mode des Etats-Unis : mais est-ce bien la peine ? Je crois qu'il suffirait de corriger les défauts de notre régime sans le changer de fond en comble. Par contre, il serait très bon de donner à notre Cour de Cassation et à notre Conseil d'Etat, comme le demande, en somme, M. Jules Roche, le droit de ne pas appliquer les lois qui seraient contraires aux principes de 1789, mais il ne serait pas nécessaire de créer pour cela une Cour suprême ; à ce sujet, M. Roche se trompe quand il croit que la

Cour suprême des Etats-Unis a pour mission de juger de la constitutionnalité des lois comme nos Sénats conservateurs de l'Empire; ce sont tous les tribunaux américains qui ont ce pouvoir, et la Cour suprême de Washington à ce point de vue n'a pas d'attributions plus étendues que les juges des États.

§

Les livres sur la réfection politique et économique de la France ne manquent pas, d'ailleurs, en ce moment. En voici un de M. Victor Cambon : **Où allons-nous ?** recueil d'articles variés, parfois un peu rapides, mais toujours intéressants, où l'on trouvera de judicieuses réflexions sur le physique et le moral, sur les services publics et les industries privées, sur l'Amérique et le Maroc. Les chapitres : « Si j'étais ouvrier ! » et « Si j'étais patron ! » sont en particulier à lire. L'auteur, on le sait, est un de nos ingénieurs les plus compétents et tous ses dires doivent être écoutés. Les gens qui sont toujours en train de débiner notre industrie, manie bien impatientante, apprendront sans doute avec plaisir et, dans tous les cas, avec surprise, que la grande usine américaine Ford, cette usine qui fabrique des automobiles par centaines de mille et qui arrive à les livrer pour 750 dollars, est dépassée pour la grandeur et la perfection des aménagements par une usine française, la maison Berliet de Lyon. Si ses prix sont analogues, et pourquoi ne le seraient-ils pas ? tout le monde après la guerre aura son auto ! Je plains les poules des villages...

Et en voici un autre de Lysis, **L'Erreur française**. Lysis, qui a conquis la grande notoriété en attaquant âprement jadis la politique financière de nos grands établissements de crédit, est devenu un de nos leaders d'opinion publique depuis qu'il a fondé un grand journal, *la Démocratie nouvelle*, où il combat non moins âprement mais il le faut ! toutes les formes de l'erreur nationale. C'est avec une énergie égale qu'il fouaille dans son livre la démence internationaliste et l'idéologie politicienne, l'incapacité des parlementaires et l'incurie des administrations, les tares des professeurs et des publicistes, et cette critique politico-sociale d'une implacable violence n'est pas monotone ni fausse, comme on pourrait le craindre : il y a tant de choses qui laissent à désirer chez nous, et qu'il serait si facile de corriger ! Ceci est la condamnation des « grands » qui pourraient faire cette correction et ne la font pas, et l'excuse des « petits » qui n'ont pour eux que leur plume, leur cloche ou leur sirène et qui en jouent de toute leur force. « Il faut achever de démolir ce qui est usé, ce qui est cassé, ce qui est pourri. » Ces métaphores sont un peu violentes, mais nous sommes habitués au fracas. Et puis, Lysis ne démolit que pour reconstruire, et sur la reconstruction, tout le monde s'entendra avec lui.

Memento. — Sir Thomas Barclay : *Le Président Wilson et l'évolution de la politique étrangère des Etats-Unis*, A. Colin, 3 fr. 50. Il est regrettable que le manque de place ne me permette que de signaler de pareils livres. L'étude de sir Thomas est un des meilleurs documents sur le Président Wilson, qui lui-même restera une des plus grandes figures de ce temps et de tous les temps. Le livre est enrichi de notes subsidiaires très variées, d'appendices contenant les messages du Président, et d'une traduction de la Constitution des Etats-Unis que tant de gens ignorent chez nous. — David Jayne Hill : *La Crise de la Démocratie aux Etats-Unis*. C'est la traduction du livre paru là-bas sous un titre différent : *Americanism as it is*. Encore un livre précieux. L'auteur montre qu'une démocratie peut devenir aussi tyrannique qu'un prince et que c'est pour cela qu'elle doit s'imposer des règles, et il ajoute en une formule frappante : « Une constitution est à un Etat ce que la conscience est à l'âme humaine. » En limitant volontairement son propre pouvoir, la démocratie américaine s'est montrée d'une qualité tout à fait supérieure, comme, en s'armant pour la défense du droit, elle s'est révélée capable de l'idéalisme le plus héroïque. — Joseph Reinach : *Mes comptes rendus, discours, propositions et rapports*, t. IV, Alcan, 3 fr. 50. Un gros volume de près de 500 pages, ce qui fait 2.000 pour les quatre. Qui donc parlait de la crise du papier ? Le recueil est d'ailleurs intéressant et de bon esprit. — Emile Pignot : *Sommes-nous une race maudite?* Figuière. Je n'en dirai pas autant de cette plaquette déclamatoire ; défaitisme, malvisme et caillautisme, tout cela est déjà bien vieux jeu. — Ernest Lemonon : *L'après-guerre et la main-d'œuvre italienne en France*, Alcan, 2 fr. Heureusement voici qui nous change de tous les « grands parlers » de l'Ile du Docteur Moreau. Cette monographie est un modèle de clarté et de justesse : Nécessité d'une réglementation sur l'immigration étrangère et notamment italienne pour éviter tout préjudice aux travailleurs nationaux et aussi toute infériorité aux travailleurs immigrés, d'où conclusion d'une entente interalliée sur les questions de travail, tout cela est parfait. Il faudrait d'ailleurs favoriser l'immigration non seulement des travailleurs temporaires, mais encore des étrangers qui voudraient venir s'établir définitivement en France et y fonder des foyers, de tous les étrangers, même des Allemands, à condition qu'on les débaptise. — Rondet Saint : *Le problème maritime d'après-guerre*, Ligue maritime. L'auteur préconise une entente cordiale et loyale des employeurs et des employés aboutissant à une Charte du travail de mer. Il a raison. L'hostilité étroite des armateurs et des inscrits n'a fait jusqu'ici que du mal : changeons de méthode ! — Henry Chantry : *Capital et travail. Leurs rapports après la guerre*. Nice, Imp. l'Eclaireur, 1 fr. Même sujet, traité à un point de vue général. L'auteur, avocat au barreau de Lille, étudie l'action syndicale s'exerçant par le contrat collectif du travail et les commissions mixtes entre patrons et ouvriers, et l'actionnariat ouvrier remis en lumière par la loi du 26 avril 1917. — Docteur Bellin du Coteau : *L'Education physique, obligation nationale*, avec préface de Tristan Bernard, Berger-Levrault, 2 fr. Excellent plaidoyer en faveur de l'amélioration physique de la race par le mouvement. De pareils livres se signalent, mais ne s'analysent pas ; il faut les lire en entier. Du même auteur : *La Course à pied ; les Courses de haies* (même éditeur, 1 fr. 50) avec 24 photographies, le volume

précédent en avait 10, toutes très instructives. — Docteur Toulouse : *La Question sexuelle et la femme*, Fasquelle, 3 fr. 50. Encore de l'hygiène, avec le piment propre au sujet. Ces livres-là, même faits d'articles un peu fugaces, trouvent toujours des lecteurs. — Antonin Aymieu : *Les Buts de guerre de la Providence*, Perrin, 3 fr. 50. L'auteur assure qu'il y en a, car « Dieu agit dans la guerre, et Dieu ne saurait agir sans avoir un but ». Comment « causer » avec un homme si sûr de ce que Dieu fait ? Il ne va pas toutefois, et c'est bien regrettable, jusqu'à nous révéler les buts positifs de la Providence, avouant avec modestie qu'ils sont obscurs. Mais ses buts négatifs sont, paraît-il, éclatants et « il suffit de regarder pour les voir ». Ces buts vont du scientisme au laïcisme en passant par l'argent, le progrès, le plaisir, la frivolité et l'égalitarisme. Quelle salade, juste ciel ! et si Dieu a « agi dans la guerre » pour nous guérir de ces maux, comme il aurait mieux fait de nous laisser en proie à leurs dards !

HENRI MAZEL.

QUESTIONS COLONIALES

Ecoles coloniales : de Neuchâtel à Paris. — Les Allemands qui ne sont nullement certains de rentrer en possession de leurs colonies après la guerre, — à en juger, du moins, par telles déclarations retentissantes des hommes d'Etat anglais, entre autres, M. Balfour, — les Allemands avaient organisé à Davos, dans les Grisons, une école coloniale destinée à leurs internés de Suisse. Il aurait été regrettable que les autorités françaises ne prissent point une initiative analogue, d'autant mieux que tous les officiers français faits prisonniers depuis le début des hostilités devaient demeurer internés en Suisse jusqu'à la conclusion de la paix. Grâce à l'esprit de décision de notre ministre des colonies, la question fut rapidement réglée et une école coloniale française installée à Neuchâtel. En passant, il convient de rendre un hommage ému à tous ceux qui, sur la terre neutre, contribuèrent de toutes leurs forces et avec un admirable désintéressement à cette création si nécessaire et, parmi eux, aux dévoués agents du service de l'Internement de l'Ambassade de France à Berne, au capitaine Chaintreau, qui a dirigé avec un zèle d'apôtre le *Journal des Internés français*, et au commandant Fabre, directeur de la Nouvelle école.

Je ne vais pas ici, une fois de plus, ayant si souvent traité ce sujet, insister sur l'importance de notre domaine colonial, sur le rôle de *sauveur* qu'il devra jouer au lendemain de la guerre. Tout récemment encore, à propos de propagande, je montrais combien il importe d'éduquer l'opinion publique française au point de vue colonial. Il y a là une œuvre, *une œuvre d'Etat* qui serait déjà organisée si nous possédions, hélas ! un autre Parlement, moins soucieux de politique intérieure et plus préoccupé des intérêts vitaux du pays. Quoi qu'il en soit à cet égard, l'Ecole coloniale de Neuchâtel s'était

proposé de faire connaître aux internés nos colonies et de les intéresser à toutes les questions les concernant. Elle comportait diverses sections dont une de propagande et de documentation coloniales. Les Internés que tentait l'administration de nos possessions lointaines y trouvaient un enseignement complet qui leur permettra, à leur retour en France, d'affronter avec les plus grandes chances de succès les examens et les concours qui ouvrent l'accès des carrières administratives d'outre-mer. D'autre part, les Internés désireux de devenir colons pouvaient y acquérir un précieux bagage de connaissances théoriques et pratiques. Enfin, l'office de documentation et de renseignements annexé à l'Ecole était prévu pour ceux qui voudraient faire du commerce avec nos colonies ou bien qui se proposaient d'y établir ou d'y subventionner des entreprises industrielles ou des exploitations commerciales. « Sans doute, remarqua justement M. Demonray (1), il n'est pas dans l'esprit des fondateurs de l'Ecole ni de ses professeurs de créer des fonctionnaires et des colons qui n'auront qu'à prendre le bateau et s'installer dans la colonie choisie par eux. Leur but est simplement de faire connaître nos colonies, de favoriser ceux qui se sentent des aptitudes à la vie coloniale, d'éveiller des énergies latentes, de développer chez nos élèves le goût de la vie active, laborieuse, d'encourager toutes les initiatives. Ce but, les professeurs de l'Ecole sont particulièrement qualifiés pour l'atteindre. Le commandant Fabre, chargé de la direction de l'Ecole, a su grouper autour de lui des officiers qui constituent un corps enseignant d'élite. Tous, ils ont l'expérience des colonies et tous ils ont une âme ardente et une volonté forte. L'enthousiasme les guide : gens pratiques certes, mais qui ont un idéal ; idéal qu'ils veulent transmettre à ceux qui deviendront leurs disciples. »

La justesse de cette remarque m'a été confirmée par une haute personnalité qui est allée en Suisse et a pu, sur place, se rendre compte du fonctionnement de la nouvelle Ecole et de l'esprit qui animait ses professeurs et ses élèves. Dès le mois d'octobre, deux cents inscriptions et plus de cent cinquante élèves déjà étaient arrivés. Très peu de candidats fonctionnaires, ce qui est excellent, et beaucoup de colons et de commerçants désireux d'aller vivre et travailler aux colonies. Mon informateur a assisté à plusieurs cours et il a été enthousiasmé par l'ardeur des maîtres et des disciples, un véritable apostolat qui s'élaborait en terre étrangère aux portes de France avec les plus beaux désirs, les élans les plus juvéniles, la plus admirable foi !

Au moment même où se développait cette belle création, avait lieu à Paris un concours entre mutilés pour l'accès à l'Ecole Coloniale de

(1) *Journal des Internés français* du 1er septembre 1918.

l'avenue de l'Observatoire. Récemment, j'ai eu la fortune de rencontrer un des glorieux jeunes gens qui ont été reçus à ce concours, un jeune homme de vingt-deux ans, presque un enfant, croix de guerre, un seul bras, mais la taille svelte, élancée, le regard clair et droit, le front hardi. Comme je l'interrogeais sur ses occupations avant le proche départ aux colonies, il me répondit gentiment, sans fausse crânerie, avec un absolu naturel :

— Moi, je fais du cheval et, dimanche prochain, je joue au football.

Et comme j'admirais cette activité physique chez quelqu'un que la guerre avait si cruellement éprouvé, il me déclara, sérieux soudain et la gravité du ton contrastant singulièrement avec la jeunesse du regard :

— Voyez-vous, monsieur, nous autres, les jeunes de la guerre, nous ne devons point désarmer. Nous devons rester d'attaque, physiquement et moralement, car, *après comme avant, la partie continue !*

Et, lassé d'être sérieux, il éclata d'un rire jeune et enthousiaste.

Admirable promesse que contiennent ces mots ! Et je pensai aussitôt à l'heureux renouveau dont semblable disposition d'esprit constitue le précieux présage. Grâce à ces revenants prestigieux, trop peu nombreux, hélas ! un sang neuf va peut-être être infusé à tant d'institutions vétustes ou acagnardées dans une routine désuète. Peut-être qu'enfin nos établissements d'enseignement, qu'ils préparent aux carrières de la métropole ou à celles des colonies, vont-ils se préoccuper davantage de faire *des hommes* plutôt que *de savants élèves* ! Je sais que cette tendance commence déjà à être à l'ordre du jour. Il n'y a pas longtemps, ici même (1), Henri Mazel, à propos d'une étude consacrée par M. Guillet à l'*Enseignement technique supérieur*, déclarait que, sur certains points, tout le monde était d'accord : nécessité de reviser les programmes d'enseignement secondaire, d'abandonner les cycles et de revenir au programme unique de baccalauréat latin-sciences-langues, nécessité aussi de donner à l'enseignement des grandes écoles un caractère moins théorique, moins féru de mathématiques et plus préoccupé d'applications pratiques et administratives et d'établir entre ces écoles et les industries un contact plus intime et plus soutenu. M. Guillet propose carrément de supprimer le concours d'entrée à ces écoles et de le remplacer par *une sélection continue au cours du séjour*. Ce système était en vigueur à l'Ecole Coloniale lors de sa création. A mon sens, il était excellent et on ne pourrait que gagner à y revenir.

Pour ne parler ici que de l'Ecole Coloniale, certes, l'enseignement

(1) *Mercure de France* du 1er septembre 1918.

qu'on y donne est encyclopédique. Il tend à faire de ceux qui l'ont consciencieusement suivi et se le sont docilement assimilé des techniciens et des savants qui n'ignorent rien du droit, des coutumes indigènes, de l'histoire, de la géographie, de l'hygiène, de la comptabilité, de la construction pratique, etc., etc. Mais, cet enseignement en fait-il des hommes ? Par là, j'entends : prépare-t-il les élèves aux luttes futures, leur dit-il *ce que c'est que la vie ?* Ah ! je sais : on va me traiter de rêveur et de métaphysicien, — ce qui est la pire injure en ce pays d'idées claires à qui Napoléon a inculqué à tout jamais l'horreur de l'idéologie ! — on se moquera : « La vie, me dira-t-on, ne s'apprend pas. Il n'y a point de science de la vie ! » J'en conviens et pourtant !... Aux colonies, autant qu'il m'en souvienne et, surtout, autant que je m'en rapporte aux nombreuses confidences qui m'ont été faites, la vie, d'une manière générale et si l'on fait abstraction de quelques grands centres urbains privilégiés, *la vie est dure et rude.*

Elle est dure et rude matériellement : le climat est le plus souvent meurtrier, le confort absent, le ravitaillement en vivres précaire, le surmenage physique constant. Peu ou point de médecins dans les parties éloignées. Donc, peu ou point de soins. Elle est pauvre intellectuellement. L'homme est seul, sans compagne, sans enfants. Sa femme, ses enfants, lorsqu'il est marié et père, l'accompagnent-ils ? Bientôt le climat — *Africa fera et ingrata tellus !* disait déjà Salluste — le force à s'en séparer, à les renvoyer en France. Alors, il est seul. Peu ou point d'amis. Les livres ? Les bibliothèques, soit techniques, soit récréatives, sont misérables ou absentes. Reste la méditation après le labeur. Ç'est quelquefois reposant, le plus souvent, débilitant, moralement et physiquement. Compensation : cette vie dure et rude matériellement et pauvre intellectuellement offre à l'Administrateur de riches possibilités d'action, réclame de lui d'admirables qualités d'initiative, de sang-froid, de tact et d'énergie. Mais l'éducation scolaire et familiale, niveleuse, tracassière, a-t-elle développé en lui, en admettant qu'il les possède d'innéité, ces qualités ? Rarement, et, d'une manière générale, l'Européen aux colonies est un individu en perpétuelle lutte intérieure, en perpétuelle réaction extérieure en vue de garder l'équilibre de la santé physique et morale. Il est un organisme séparé du milieu vital habituel et traditionnel, il est un rouage isolé d'une machine très compliquée. Il lutte, il combat et il souffre. Pour le fonctionnaire qui demeure attaché à l'Administration Centrale et qui vit à Paris ou dans un port de la Métropole, la vie est moins rude, moins dure. Un traitement de misère le condamne cependant à la médiocrité, à une médiocrité d'autant plus pénible que l'éducation reçue, la culture acquise, l'avaient incité à concevoir d'autres espérances. Il y a loin des rêves

caressés sur les bancs de l'Ecole aux réalisations de la carrière. Puis pour le colonial comme pour le métropolitain, voici bientôt que s'impose la révélation de la vie, telle qu'elle est : lutte sans merci des égoïsmes opposés les uns aux autres, conflit des ambitions tendues et déchaînées, triomphe des individus les mieux armés, les moins scrupuleux, consécration des âmes les plus ardentes et parfois les moins nobles !

Un jour, après avoir beaucoup lutté, après avoir beaucoup travaillé, on s'aperçoit qu'une recommandation politique intervenant à point nommé est d'un effet plus utile que les bonnes notes données par les chefs, que l'apathie et la pusillanimité dans l'exercice des fonctions, le souci d'éviter les initiatives hardies et l'habileté à esquiver les responsabilités personnelles constituent parfois de meilleurs titres à l'avancement qu'une action consciencieuse et énergique. Pour dépourvu qu'on soit d'esprit critique, des exemples sont là qui s'imposent, des noms qui crient : C'est Un tel nommé Gouverneur qui ignorait l'orthographe, c'est Tel autre nommé... Mais à quoi bon faire des personnalités ? Un tel et Tel autre, en ces temps de favoritisme à outrance — et la guerre n'y changera rien, — sont légion. Alors, c'est la désillusion, la désillusion cruelle ! A tous ces jeunes gens qui, leurs examens terminés et le diplôme conquis, partaient gaîment à la conquête de la vie, on n'avait pas dit cela sur les bancs de l'Ecole. Personne ne leur avait dit que leurs mérites devraient un jour céder le pas à l'intrigue. La désillusion est d'autant plus cruelle que ces jeunes gens appartiennent à une génération à laquelle les éducateurs modernes, ont inculqué *la religon du travail*, pour parler comme Zola. Que M. Viviani ait réussi ou non à éteindre les lumières célestes, il est certain qu'à cette génération des gens autorisés et qualifiés ont dit et répété que le travail, l'effort individuel poursuivi avec ténacité doit toujours donner la victoire. J'entends encore des lambeaux de discours officiels résonner à mon oreille : « le travail moralisateur », « le travail régénérateur », « le travail, la meilleure volupté de l'homme ». A défaut d'autre divinité, celle-ci s'est imposée et nombreux sont ceux qui crurent que, dans la vie, il suffisait de travailler dignement, courageusement, pour emporter un résultat. Or, à l'essai et dans la réalité, nombreux sont les travailleurs qui se sont vu préférer des fainéants bien protégés ou d'habiles arrivistes. De là, une profonde démoralisation, de là, parfois, une rupture d'idéal qui brusquement brise le ressort de toute une vie. J'ai connu ainsi, pour citer un exemple emprunté à un ordre d'idées voisin, j'ai connu ainsi des adolescents qui, choyés par une mère tendre qui écartait de leur chemin toutes les aspérités, tous les obstacles ont éprouvé, une fois abandonnés à eux-mêmes, un tel choc, qu'ils en furent ébranlés et abîmés pour l'existence.

Ce phénomène est commun à toutes les carrières. Il n'est point spécial à la carrière coloniale. Eh bien ! quelles que soient les injustices subies au cours de leur carrière, il ne faut pas que les fonctionnaires coloniaux se laissent atteindre par cette démoralisation. Il convient qu'ils aient un sentiment assez juste de leur valeur, un sentiment assez fort de leur dignité qui leur permettent de braver les vicissitudes du sort. Il convient aussi qu'ils ignorent les basses rancunes, les vaines jalousies, les haines stériles qui salissent un bel esprit. Loin de moi pourtant la pensée de leur conseiller une résignation servile. Non ! L'injustice dont ils souffrent, ils doivent la détester de toutes leurs forces et ils doivent s'organiser et lutter pour la vaincre, mais ils ne doivent pas s'en autoriser pour être amers et découragés, car amertume et découragement ne font tort qu'à celui qui les éprouve. « On se détourne de l'homme qui a pleuré ! » dit Ibsen. Cette force de l'esprit qui réagit contre les mauvais coups du sort, seule une culture philosophique sérieuse peut, sinon la faire naître, du moins favoriser son éclosion chez l'homme. Seule, en effet, cette culture philosophique, au sens large de l'expression, permet à à l'individu de bien comprendre la distinction fondamentale entre le relatif et l'absolu. Seule, encore, elle peut apprendre à des jeunes gens qu'il est puéril et quelquefois dangereux de tirer vanité du premier commandement confié, des premiers galons cousus sur la manche. Aux colonies, il est bon que l'Européen, qui représente l'autorité, possède une nette et forte conscience de cette autorité à lui conférée ou déléguée, mais, s'il doit avoir la mentalité d'un chef, il ne doit pas avoir celle d'un despote, et la conception despotique de l'autorité est toujours ridicule quand celui qui s'en réclame n'est qu'un jeune administrateur récemment promu. Il convient encore que le fonctionnaire colonial place au-dessus de toutes considérations d'ordre privé l'intérêt général du service public et qu'il ne diminue point la dignité de sa charge en s'abaissant à de sottes rivalités de personnes. Ces rivalités personnelles, de tout temps, ont été préjudiciables à la bonne administration de nos colonies. Pour ne citer qu'un exemple, en Indochine, trop souvent, administrateurs des services civils, agents des douanes et magistrats ont négligé cette parfaite entente des divers organes de l'autorité qui est la marque indispensable d'un bon gouvernement. Ces rivalités sont inadmissibles, elles nuisent profondément au prestige des dominateurs. Qui dit cela aux élèves de l'Ecole? Personne, je crois. Et quand j'entrevois la possibilité d'un enseignement philosophique général, je ne prétends point que les élèves de l'Ecole coloniale qui, ne l'oublions pas, doivent être surtout des savants et des techniciens, fassent figure de rêveurs et s'attardent exagérément à l'étude de vaines considérations sur l'égalité ou l'inégalité des races ou sur les fonde-

ments métaphysiques de la colonisation. Il serait bon, cependant, qu'ils connussent aussi ces questions et les divers problèmes, d'ordre éminemment pratique, qui s'y rattachent naturellement. En somme, ce que réclament aujourd'hui nos colonies, — comme la Métropole d'ailleurs, — ce sont des caractères. Il n'est pas indifférent pour la chose publique que les jeunes administrateurs soient, le plus tôt possible, initiés aux difficultés réelles de la vie qui viennent beaucoup plus souvent des hommes que des choses. Ils ne comprendraient pas, dira-t-on ? Erreur ! L'homme, au sortir de l'adolescence, est avant tout, sinon un animal métaphysique, comme disait Leibniz, du moins un *animal moral*, et c'est par cela seul qu'il se distingue des animaux tout court. Il n'est jamais trop tôt pour faire appel à son intuition psychologique, à sa virilité, à son énergie. Les Anglais, pour la formation de leurs fonctionnaires coloniaux, considèrent à bon droit, a remarqué M. Chailley, que l'intelligence et la science ne sont que des qualités secondaires. Ce qui importe à leurs yeux, c'est la valeur morale, la conscience, le « character ». A cette heure où dans nos colonies nous avons tant besoin de fonctionnaires qui soient, avant tout, des hommes, cette haute conception ne devrait jamais être perdue de vue. Un fonctionnaire connaît toujours assez de textes et de formules. Ces textes, ces formules, d'excellents recueils les contiennent. Il suffit qu'une bonne méthode lui permette de les rechercher et de les trouver. Mais, pour bien appliquer, pour bien interpréter ces textes et ces formules d'ordre nécessairement abstrait et théorique, et les appliquer heureusement, les adapter aux hommes, il faut du sang-froid, du jugement, de l'énergie.

Près de ces qualités primordiales, la mémoire, qui ne serait que la mémoire du perroquet, ne jouerait qu'un piètre rôle. A côté donc de l'enseignement objectif et scientifique donné à l'Ecole coloniale, il y aurait place pour un enseignement général d'ordre philosophique, qui fournirait aux élèves l'armature morale correspondant à l'armature physique que leur procurent l'escrime, l'équitation et tous autres exercices de force ou d'adresse. Le jeune et glorieux manchot dont je parlais tout à l'heure est bien convaincu de cette nécessité. Puisse son viril exemple inciter notre Ecole Coloniale à se réformer. Puissent les jeunes *initiés* que nous rendra la guerre la mieux préparer aux grandes tâches de la Paix !

CARL SIGER.

QUESTIONS ÉCONOMIQUES

La démobilisation et la vie économique. — Dans quelques mois, dans quelques semaines peut-être il va falloir démobiliser les énormes masses d'hommes qui sont en ce moment sous les drapeaux. Jusqu'ici l'idée de démobilisation n'est pas de celles

qu'on se soit efforcé de beaucoup préciser; sans doute jugeait-on l'événement trop lointain ou peut-être espérait-on en la force d'adaptation spontanée des réalités sociales aux nécessités de la vie.

Cependant, on commence maintenant à concevoir que la démobilisation s'accomplirait plus aisément si l'on prenait la peine d'en combiner et d'en régler le mécanisme. L'opinion publique exprime son espérance ou son inquiétude dans la presse, tandis que — du moins nous le pensons — les pouvoirs publics réfléchissent et se préparent à leur tâche.

Il faut se représenter que les conditions psychologiques dans lesquelles va se trouver la collectivité lors de la démobilisation seront exactement l'inverse de celles qui se manifestèrent à la veille et au début de la guerre, une fois décrétée la mobilisation générale.

En 1914, on savait ou on croyait savoir quelle sorte et quelle somme d'efforts allaient être réclamées de l'individu et de la nation et, à cet égard, on éprouvait le sentiment d'aller vers du connu : une certaine représentation collective de la guerre donnait de l'unité aux efforts de tous. Actuellement, on s'interroge sur « ce qui va se passer », on hésite et, faute d'un plan comparable à cet ordre de mobilisation qui fixait l'emploi de tout homme mobilisable, on risque de verser dans l'incoordination des efforts.

En 1914, le rôle auquel se préparait la nation paraissait non seulement bien défini, mais simple. Toutes les activités se sentaient convergentes. Avec la démobilisation, au contraire, on rentre dans le complexe et dans le disparate ; les individus tiendront naturellement à revenir dans le cycle de leurs intérêts particuliers et à négliger les tâches communes.

De même que la mobilisation avait déclenché l'esprit de sacrifice et de discipline, de même, la démobilisation peut faire renaître les sentiments l'égoïsme et d'indépendance. Tel qui, au départ, sachant qu'il devait tout risquer, se montrait patient et dévoué, supportera peut-être malaisément, les hostilités finies et le danger national écarté, de se plier aux contraintes extérieures et de consentir encore le sacrifice de ses intérêts.

On pourrait pousser plus à fond ce parallèle, mais nous avons, croyons-nous, suffisamment indiqué quelle sera la susceptibilité de la conscience collective, dès que le retour à la vie normale semblera possible et, par là même, indiqué la nécessité d'éviter les tâtonnements, les heurts pour opérer la démobilisation.

Le problème consiste, en somme, à réintégrer dans leurs occupations normales, à restituer à la vie productive les quelque cinq millions d'hommes qui en sont détournés depuis quatre ans et dont toute l'activité s'exerce pour des fins exceptionnelles, et, au sens étroit du mot, improductives.

D'autre part, il y aura lieu de trouver un emploi pour les ouvriers, les capitaux, l'outillage qui, depuis quatre ans, ont été mis au service de l'armée pour ses approvisionnements de tous genres.

Ainsi la démobilisation ne se présente pas comme un problème purement militaire, mais, au premier chef, comme un problème économique. Le licenciement des armées, l'arrêt des fabrications de guerre, vont libérer une grande quantité de main-d'œuvre, qu'il faudra, dans le plus court délai, occuper à des travaux productifs.

Problème de placemen , mais qui ne peut être considéré isolément et qui nécessite une connaissance approfondie des besoins du pays en travail et des ressources qu'il peut mettre à la disposition des travailleurs.

La tâche de préparation en vue de la démobilisation comprend donc plusieurs études. Tout d'abord, il convient d'évaluer approximativement le nombre des travailleurs qui vont se trouver disponibles. Un vaste recensement s'impose dans les armées qui combattent sur le territoire français, car il ne faut pas négliger ni les contingents exotiques, ni les troupes anglaises et américaines. Ces dernières, par exemple, qui auront mis dix-huit mois (mai 1917 — décembre 1918) à nous arriver, s'en iront beaucoup moins vite : il leur faudra peut-être deux ou trois ans pour cela, car le tonnage, aujourd'hui exclusivement consacré à les transporter — tâche urgente, — va se trouver employé en grande partie à notre réapprovisionnement en vivres et en matières premières.

Que fera-t-on de ces hôtes, venus pour se battre, après la bataille ? On ne pourrait songer à les encaserner et à les laisser oisifs. Il faudra donc les employer dans nos industries, dans nos campagnes, et voilà près de 2 millions de travailleurs qui vont peser sur un marché du travail déjà encombré.

Recensons donc les soldats aptes à une vie professionnelle prochaine : consultons-les sur leurs aptitudes, leur passé d'ouvrier, leurs projets : dans quel métier, dans quelle région pensent-ils se fixer ; accepteraient-ils de faire partie d'équipes mobiles ? etc... Ces renseignements pourraient être centralisés dans les offices régionaux de placement et peut-être aussi dans un Office central de démobilisation.

Recensons aussi les ouvriers et ouvrières des usines de guerre. Ici, la tâche est facile, grâce aux statistiques du Ministère de l'Armement ; mais il conviendrait d'obtenir sur les aptitudes et sur les intentions de chaque travailleur des renseignements complets.

Préparons aussi, soit la fixation en France, soit la restitution à leur pays d'origine des travailleurs étrangers ou coloniaux que nous avons introduits chez nous et qui sont au nombre de plusieurs centaines de mille dans l'agriculture et dans l'industrie de guerre.

Nous connaîtrons ainsi nos ressources en main-d'œuvre ; il s'agira,

ensuite, de connaître nos besoins de travail, dans leur ordre d'urgence, et dans leur importance quantitative. Quels sont les travaux à entreprendre et dans quel ordre les aborder? L'Etat, les départements ont-ils préparé leurs plans de travaux publics de première et de deuxième urgence? Le Ministère des régions libérées a-t-il évalué l'importance des reconstructions à entreprendre dans les pays naguère envahis? Sait-on quelles industries de paix pourront se remettre à fonctionner dès la fin des hostilités?

Supposons la connaissance de ces besoins parfaitement établie; il reste encore à se demander si l'on possède les matières premières et l'outillage indispensable pour les satisfaire et, sinon, par quels moyens on va se les procurer. Ici encore, c'est à un recensement minutieux qu'il convient de procéder : recensement des immeubles industriels, des installations mécaniques, des forces motrices, de l'outillage.

Deux questions connexes à celle-ci demandent qu'on les élucide : 1° Celle de l'utilisation pour des buts économiques du matériel de guerre (camions, wagons et voies ferrées étroites, baraquements, objets et ustensiles de campement, de terrassements, etc...); 2° Celle de la transformation des usines de guerre en établissements produisant pour la paix (1).

Une fois connus les besoins et les ressources en main-d'œuvre, une fois résolu le problème de donner aux travailleurs de la matière à œuvrer ainsi que l'outillage nécessaire, il faudra créer et faire fonctionner les organes propres à distribuer la main-d'œuvre libre dans les régions et dans les industries qui en demanderont.

Faute d'un bon système répartiteur, on risque de voir coexister dans notre pays une crise de chômage avec une crise de main-d'œuvre. Fort heureusement, nous avons su, en pleine guerre, créer des offices départementaux de placement, bien reliés entre eux, dirigés et accordés par un office central et dont l'œuvre a jusqu'ici donné d'excellents résultats. C'est à eux que reviendra la tâche de distribuer la main-d'œuvre nationale et étrangère sur notre sol.

Mais ils n'y parviendraient sans doute pas, si on jetait d'un seul coup sur le marché du travail les cinq millions de mobilisés français et les cinq millions de mobilisés alliés, d'ouvriers et de femmes employés dans les usines de guerre.

Pour ces derniers, si la transformation des usines est bien étudiée, le licenciement sera presque insignifiant. Quant aux mobilisés, ils sont tous destinés à rentrer dans la vie civile. Dans quel ordre seront-ils démobilisés? Tiendra-t-on compte seulement de l'âge et de

(1) Une commission interministérielle, de constitution récente, étudie présentement la question et, depuis que cet article a été écrit, un service des transformations des Usines de guerre s'est constitué au Ministère de l'Armement.

la situation de famille, ou se basera-t-on aussi sur les fonctio professionnelles?

Au cours de la guerre, déjà, certaines catégories de producteu ont été rappelées à l'arrière. Sans doute en sera-t-il encore ainsi, à fin des hostilités : les transports, l'agriculture et le bâtiment seron sans doute, les premiers qui réclameront leurs hommes. Puis cha profession aura besoin, en premier lieu, de ses techniciens et de s chefs d'entreprises.

Ceux qui resteront les derniers aux armées trouveront à s'y occ per utilement et — du moins, ce serait justice — lucrativement : innombrables corvées qu'exigeront le « déménagement » du ma riel de guerre, la remise en état des terres où l'on s'est battu, etc. pourraient fort bien être payées comme les travaux ordinaires manœuvres, ce qui ferait paraître leur condition moins dure à mobilisés de la dernière heure.

Une démobilisation sans à-coups et bien réglée paraît donc s'i poser; elle sera d'autant plus rapide qu'on l'aura mieux préparée.

Il faut prévoir cependant que, malgré l'insuffisance de la pré ration, on se croie obligé, par l'état de l'opinion, par exemple, démobiliser rapidement. En ce cas, il faudrait parer à la néces de secourir un grand nombre de chômeurs et, en ce sens, on a p posé, au Parlement, d'accorder aux soldats libérés des allocatio des primes de rentrée, des pécules, des indemnités diverses. Le ma tien des allocations militaires est prévu, lui aussi.

Un volume serait nécessaire pour étudier tous les problèm que posera la démobilisation. Nous n'avons pu qu'en indiquer qu ques-uns ici. La plupart des belligérants essaient d'en préparer solution, en les rattachant, comme il convient, à tous ceux qu groupe sous la rubrique « reconstruction ». En Angleterre, un m nistère spécial y travaille depuis plus d'un an; en Italie, une va commission extraparlementaire s'en occupe. En Allemagne, u commission du Reichstag, inspirée par les travaux des syndicat de divers partis, a préparé un projet complet. En France, on en encore à la période des enquêtes; les ministères du Commerce et Travail poursuivent la leur; le « Comité d'études relatives à la p vision des chômages industriels » et la « Commission interminis rielle pour l'utilisation des usines de guerre après les hostilité sont au travail. De tout cela, sans doute, sortira-t-il quelque p gramme pratique.

Mais s'il appartient aux pouvoirs publics seuls de régler l'or de la démobilisation proprement dite, il est au pouvoir de tous c qui participent à la vie économique de faciliter la transition en la guerre et la paix. Agriculteurs, industriels, producteurs de tout catégories, doivent dès à présent prendre conscience de leurs beso

nventorier leurs ressources, s'entendre pour élaborer des programnes de production, pour se distribuer les tâches et pour organiser cientifiquement leur travail. Le temps de l'empirisme économique t de la dispersion des efforts est passé; notre pays ne grandira u'au prix d'une activité méthodique et coordonnée.

ROGER PIÇARD.

ÉSOTERISME ET SCIENCES PSYCHIQUES

Dr Gustave Geley : *La physiologie dite supra-normale et les phénomènes d'idéoplastie*, Institut général psychologique, 148, boulevard St-Michel. — Finot (Jean) : *Saints, Initiés et Possédés modernes*, Fasquelle, 3.50. — Adéodat Graffont : *La guerre actuelle, célébrée en vers antiques ou quelques quatrains de Nostradamus*, broch. in-18, Daragon, 2 frs. — Memento.

Dans **La physiologie dite supra-normale et les phénomènes d'idéoplastie**, M. le Dr Gustave Geley décrit avec beaucoup de précision et de netteté les phénomènes de matérialisation qu'il a obtenus avec son médium Eva. Je reproduirais avec plaisir cette description si elle n'était trop longue. Je me contenterai de donner quelques extraits de sa conférence et d'indiquer les conclusions intéressantes et curieuses de l'auteur.

D'après lui, « la physiologie dite normale est encore un pur mystère ». Et il montre l'insuffisance des explications que l'on a jusqu'ici données, telles entre autres celles de Le Dantec et de Claude Bernard. Il en conclut que la physiologie classique est aiguillée dans une fausse voie.

Il faut et il suffit, dit-il, pour tout comprendre, le mystère de la forme spécifique, le développement embryonnaire, la constitution et le maintien de la personnalité, les réparations organiques et tous les autres problèmes généraux de la biologie, d'admettre une notion non pas nouvelle, certes, mais envisagée d'une façon nouvelle, celle d'un dynamisme supérieur à l'organisme et le conditionnant.

Ce dynamisme « directeur et centralisateur » domine « les contingences intrinsèques et extrinsèques, les réactions chimiques du milieu organique comme les influences ambiantes du milieu extérieur ».

Le dynamisme directeur « obéit lui-même à une idée directrice ». Et c'est cette idée « qui modèle la matière, lui procure sa forme et ses attributs ».

En d'autres termes, la matière, la substance unique, se résoud, en dernière analyse, dans un dynamisme supérieur qui la conditionne et ce dynamisme est lui-même sous la dépendance de l'Idée.

Mesdames et Messieurs, *c'est là le renversement total de la physiologie matérialiste.*

L'être vivant ne saurait plus être considéré comme un simple complexus cellulaire. L'être vivant nous apparaît, avant tout, *comme un dynamo-*

psychisme et le complexus cellulaire qui constitue son corps n'appar plus que comme un produit idéoplastique de ce dynamo-psychisme. Ai les formations matérialisées dans les séances médiumniques relèvent même processus biologique que la génération. Elles ne sont ni plus ni mo miraculeuses, ni plus ni moins supra-normales, ou, si l'on veut, elles sont également : c'est le même miracle idéoplastique qui forme, aux dép du corps maternel, les mains, le visage, les viscères, tous les tissus, l' ganisme entier du fœtus ou, aux dépens du corps du médium, les mai le visage ou l'organisme entier d'une matérialisation.

Cette singulière analogie entre la physiologie normale et la physiolo dite supra-normale se retrouve presque dans les détails.

Plus loin, le docteur Gustave Geley se demande si « les notions q nous venons d'acquérir sur la nature et la genèse des matérialis tions » n'apportent pas « une confirmation éclatante à la gran hypothèse métaphysique, d'après laquelle les diverses, les innom brables apparences des choses ne sont que des représentations te poraires d'un principe unique, essentiel et permanent ?

C'est ce que la physiologie dite supra-normale démontre *pour l'in vidu*. Les organes divers n'apparaissent plus que comme des représen tions de sa substance unique; elle-même réprésentation primordiale dynamo-psychisme essentiel de l'être, qui conditionne tout, qui est to Il en est de même *pour l'univers*. Comme l'individu, l'univers se réso en dernière analyse, dans un dynamisme supérieur et ce dynamisme supéri est lui-même conditionné par l'Idée, comme disait Platon, ou, comme dis Schopenhauer, par la Volonté.

Mais ces mots d'Idée, de Volonté ne doivent plus, désormais, é considérés comme désignant des entités métaphysiques. Ils doivent pris dans un sens concret; les notions d'Idée, de Volonté doivent être menées à la notion précise du Dynamo-psychisme universel, dont cha Etre ne représente qu'une parcelle individualisée...

Sans doute, conclut-il, dans la philosophie idéaliste qui sera, je le cr fermement, celle de la science de demain, il y aura encore une large pl pour l'hypothèse ; mais une chose, du moins, sera établie, me semble-t avec une évidence indiscutable : *c'est que la conception dite matérialis de l'univers et de l'individu est fausse.*

Cette conception reposait sur des données de faits incomplètes et fr mentaires et sur une interprétation abusive et erronée de ces faits. Elle inconciliable avec nos connaissances biologiques actuelles.

Tout nous prouve, on peut désormais l'affirmer sans réserves, qu'il y dans l'individu, tout autre chose qu'un complexus de cellules ; comm y a, dans l'univers, tout autre chose qu'un agrégat d'atomes.

La matière ou la substance qu'a fait extérioriser M. le Dr Ge du corps de son médium n'est pas autre chose que ce que spirites et les occultistes appellent le double, le périsprit ou corps astral, qui est intermédiaire entre le corps physique et

tie mentale de l'être. C'est par ce corps fluidique que l'esprit peut
r sur le corps physique.
Ainsi les expériences des chercheurs, comme M. le Dr Geley, vien-
t confirmer les enseignements de l'ésotérisme sur la constitution
l'homme.
Une série de vingt-trois photographies représentent le médium dans
erses attitudes et les *extériorisations* variées de sa substance sui-
t le texte et l'éclairent d'une manière particulièrement heureuse.
Le livre des **Saints Initiés et Possédés modernes**
te en épigraphe ces belles et profondes paroles d'Hermès Trismé-
te : « Ecoutez en vous-même et regardez dans l'Infini de l'Espace
lu Temps. Là retentissent le chant des Astres, la voix des nom-
s, l'harmonie des Sphères... » Et, dans la préface, l'auteur, M.
n Finot, assure que « l'occultisme triomphe. Ses branches dispa-
s et multiples se relèvent de l'oubli et de l'indifférence. Leurs
messes excitent nos pensées intimes. On scrute la valeur du pont
elles ont jeté entre le réel et l'irréel. On a beau voir glisser entre
fissures nos espérances, ou a beau voir les désillusionnés dans un
encore plus alarmant et plus désespéré. Qu'importe ? On sait
nd même gré à l'occultisme de quelques moments de douces illu-
is. Le nombre de ses adeptes s'accroît, car jamais on n'a eu soif
s ardente d'un contact direct avec l'Infranchissable. »
et auteur ne me paraît pas avoir bien approfondi les diverses
nches de l'occultisme, sans quoi il en aurait parlé d'une autre
nière. Ce n'est pas en un jour qu'on les pénètre et les assimile.
'algré cela, l'ouvrage de M. Finot est très intéressant. Il nous
ne de très curieux renseignements sur les nombreuses sectes rus-
des « illuminés organisés », de ceux qui sont « en dehors des
es », et de leurs exploiteurs. La première moitié de son volu-
est consacrée à tous ceux-là.
ans la seconde, l'auteur parle d'abord des religions des États-
s, entre autres des Mormons, des Sionistes et des Scientistes chré-
s. C'est Mme Eddy qui est la fondatrice de *Christian Science*.
se glorifie d'avoir opéré beaucoup de guérisons miraculeuses. Et
nvient d'ajouter qu'elle dut bien diriger son église et sut en
profit, puisqu'à sa mort elle a pu laisser une fortune d'une ving-
e de millions.
. Finot parle ensuite de François Schlatter (né en Alsace en
5), qui aurait été « le plus grand thaumaturge de notre siècle »,
araît que la plupart des malades qui l'ont vu « s'en allaient ras-
s sur l'issue de leur sort, sinon complètement guéris. Les trains
bondés ; les hôtels regorgeaient de visiteurs et, à travers
les États, on n'entendait que des hymnes élogieux et attendris-
s en l'honneur de Schlatter, le saint de Denver ! »

« Les aveugles voyaient, les sourds entendaient et les *culs d*
jatte marchaient. » La plupart de ses guérisons se rapportaien
surtout à des cas de paralysie.

Plus loin, l'auteur nous entretient des théophilanthropes, des fu
sionnistes, des Swedenborgiens, des Irvingiens, des fidèles d'Ann
Lee et des néo-gnostiques.

En ce qui concerne ces derniers, il oublie de nous parler de Jule
Doinel, qui fut le fondateur de la nouvelle église gnostique et so
premier évêque. Doinel était archiviste de profession. Il mourut e
1902 et Fabre des Essarts lui succéda dans ses fonctions épiscopale

M. Finot situe les Albigeois en Provence. Ce sont cependant de
Languedociens. Il termine son ouvrage par des renseignements
des considérations sur la théosophie et les principaux théosophe
tels, entre autres, Mme Blavatsky, fondatrice de la Société théosophiqu
et Mme Annie Besant, sa présidente actuelle.

Nostradamus est toujours en vogue. On l'a beaucoup cité et com
menté pendant cette guerre. Bien que la généralité de ses quatrain
soient plutôt obscurs, on réussit, en se basant sur de plus ou moin
vagues analogies, à les faire correspondre avec les faits présent
C'est ce qu'a tenté, encore une fois, M. Adéodat Graffont, dans **L**
Guerre actuelle célébrée en vers antiques. Ges ver
antiques ne sont autres que les quatrains cités de Nostradamus.

Il y est question de « l'Oiseau de Proie », de « l'Apparition d
monstre », du bombardement de Reims et autres lieux, des victoire
en Champagne, de la guerre en Italie et en Palestine ; puis de l'as
sassinat de l' « Orgueilleux » ou du « Néron » allemand et enfin de
paix qui ne se fera que « quand l'ennemi sera disposé à accept
toutes les conditions du vainqueur ». Voici d'ailleurs le quatra
qui l'annonce :

> Plusieurs viendront et parleront de paix
> Entre monarques et seigneurs bien puissants,
> Mais ne sera accordé de si près
> Que ne se rendent plus qu'autres obéissants.

Il paraît, toujours d'après Nostradamus, que la paix qui suiv
cette guerre durera cinquante-sept ans.

Memento. — Les frères Edmond et George Savigny publient, dans le nu
méro d'octobre de leur revue : *L'Hexagramme*, la vie originale et tr
mouvementée de leur père, qui trouva par lui-même quelques-uns des en
seignements de l'occultisme.

L'éditeur de la Société Théosophique publie une nouvelle revue : *L*
Drapeau bleu. « Son but est de *rallier*, dans tous les pays : ceux et celle
qui, d'une Foi intrépide, malgré le chaos de l'heure présente, *croient* a
progrès de l'Humanité, à l'avènement du Bonheur sur une terre régénéré
à la réalisation de l'Unité (dans la Diversité) par la Fédération des Peupl

la Synarchie des Classes, — ceux et celles qui, pour atteindre ce but, *eulent* se donner à l'œuvre des révolutions nécessaires avec toutes leurs orces, tout leur esprit, tout leur cœur. »

Sa devise est : « *Evoluer vers l'Unité, dans la Hiérarchie, par l'Amour.* »

JACQUES BRIEU.

LES REVUES

L'Opinion : l'action de Probus. Nouveau manifeste. Nécessité de la fusion des asses. Le 4 août de la bourgeoisie. — *La Revue hebdomadaire* : une lettre de . Albert Ballin publiée par M. Joseph Reinach. — Interruption de cet article par s coups de canon qui annoncent la signature de l'armistice imposé aux Allemands ar la France et ses alliés.

L'Opinion poursuit son intelligente campagne pour « l'organiation de la France », après la guerre. Quand paraîtront ces lignes, e fléau aura sans doute été vaincu. L'ère d'organisation sera ouverte our les bonnes volontés. L'action de Probus, « association natioale pour l'organisation de la Démocratie », groupe en formation, dresse le 19 octobre, l'appel que voici :

Français qui restez, élevez vos courages ! C'est l'heure où la France a esoin de vous.

Parmi nous, les uns ont affronté la mort glorieuse, sans être touchés ar elle. D'autres n'ont connu, pendant ces dures années, que les risques rdinaires auxquels est soumise l'humanité. Presque tous ont été atteints ans leurs habitudes, souvent dans leurs affections les plus chères. Comme ous paraissons petits, cependant, auprès de ceux en qui s'est accompli grand sacrifice !

Revoyez ou bien imaginez-vous ces cimetières, répandus dans nos vas-s plaines ou accrochés à nos collines boisées, dans lesquels une simple evée de terre et une pauvre croix indiquent la place où un homme est mbé pour d'autres hommes. La mort ne s'y présentera pas à vous sous n aspect d'horreur, mais vous sentirez s'élever d'elle le grand appel vers vie.

« Nous sommes tombés ici, vous qui restez achevez notre travail ! Nous ommes tombés pour que la terre ne devienne pas une geôle ; nous somnes tombés pour que les hommes ne se battent plus ; nous sommes tomés pour que notre pays continue le cours de son existence ; nous sommes mbés pour qu'il y ait, en France, beaucoup de petits enfants français bien ortants, forts et joyeux.

« Puisque nous sommes tombés et que vous êtes debout, continuez notre ravail, pour que nous ne soyons pas morts en vain. »

Voilà ce qu'ils peuvent vous dire, ceux qui ne sont plus. Et c'est à vous e savoir continuer leur travail. Or, votre raison vous indique d'une façon laire qu'après avoir libéré la France, il faut l'organiser, y balayer les gernes de mort, y faire lever les semences de vie. Et, pour y parvenir, soyez rêts, à votre tour, aux sacrifices nécessaires.

C'était bien l'intérêt des disparus d'aller au combat pour la France, car s auraient participé à la déchéance et à la misère de son peuple, s'ils n'a-

vaient pas pris les armes. Mais ils savaient, en y allant, qu'ils risquaient la mort. Leur vie serait plus belle, ou ils la perdraient, et le sacrifice qu'ils n'auraient pas eu la force de risquer pour eux seuls, le sentiment de la solidarité avec d'autres hommes, qu'on appelle l'amour de l'humanité ou de la patrie, leur donnait la force de le faire. Vous aussi, il est de votre intérêt de venir avec nous. L'œuvre que nous allons accomplir assurera l'ordre à ceux qui veulent conserver, la liberté à ceux qui veulent agir, le développement de leurs entreprises aux industriels, la productivité de leur travail aux ouvriers, la vie large aux paysans ; elle écartera des mères de famille le cauchemar de l'alcoolisme, et des pères l'angoisse de l'avenir pour leurs enfants et pour eux-mêmes. Mais peut-être rencontrerez-vous sur la route un obstacle qui vous obligera au sacrifice. L'air brûlera vos poumons si vous refusez de le faire. Vous mènerez une vie sans but et sans joie, jeunes gens ; vous verrez à l'heure finale, vieillards, se dresser devant vous les morts, non plus comme tout à l'heure, dans la douceur tranquille des paysages de France, mais comme des squelettes sortis de terre et qui vous crieront : « Voici ce que nous avons souffert et vous n'avez pas voulu souffrir la privation d'un peu d'argent dont vous ne faisiez peut-être rien, risquer une situation qui était bien peu de chose, secouer une mollesse qui affaiblissait votre corps et votre esprit, pour venir achever la grande œuvre de résurrection nationale à laquelle nous avons donné tout notre sang. »

Vous n'accepterez pas cette honte. A l'heure où peut-être va se consommer enfin la victoire vers laquelle toutes nos forces sont tendues, vous viendrez travailler directement au grand œuvre de relèvement, et vous ferez, à l'appel des morts, la France vivante.

On ne saurait faire aux morts de cette odieuse et maudite guerre une trop large et haute part dans le souvenir et la piété nationales. Mais il ne faut pas que ce culte empiète sur les nécessités vitales du pays. Ce serait diminuer la tragique leçon de l'innombrable sacrifice humain, que de placer les vivants sous l'oppressive dépendance des morts. La nation, comme l'individu, doit diriger son regard sur l'avenir, à la découverte de ses voies. Prêter la parole aux morts, c'est un artifice de littérature, rien de plus. Shakespeare emploie le spectre du roi parce que le prince Hamlet est un indécis. La France ne doit pas, ne peut plus être indécise. De ces générations saignées par la guerre doit sortir le personnel neuf qui doit restaurer le pays et le conduire. Le véritable idéalisme est foncièrement réaliste. Le point d'appui du levier qui soulèvera les énergies est le peuple. La primauté lui appartient. Les intellectuels joueront le rôle qui leur incombe s'ils veulent être, honnêtement, sans arrière-pensée, les serviteurs des masses. Flatter celles-ci ne rassasiera plus désormais la mesquine ambition : elles se sont trop dévouées pour ne pas exiger en retour tous les dévouements. Attirés dans la guerre par le mensonge des castes au pouvoir, les peuples ont *fait* la guerre, les peuples ont *imposé* la paix. Ce sont eux qui *organiseront* la paix pour en jouir et empêcher qu'elle soit rompue encore. Malheur à qui ten

terait de provoquer un courant d'impérialisme et profanerait la mémoire des victimes de ces quatre années d'épouvante, en excipant des morts, pour couvrir d'une vénérable caution le goût d'aventures opposées au Droit, vainqueur enfin de la Force !

« L'Action de Probus » a adopté le « programme minimum » suivant que publie *l'Opinion* (28 octobre) :

SÉPARATION DES POUVOIRS

Opérer la Séparation des Pouvoirs.

Les *Ministres* pris *en dehors des Chambres* et rendus *responsables devant le Président de la République*, à l'exemple des Etats-Unis; une *Cour suprême* chargée de veiller à ce que les lois soient conformes à la Constitution, et les actes du pouvoir exécutif conformes aux lois.

Les *législateurs*, peu nombreux, nommés par des *circonscriptions étendues*, avec *représentation des minorités*.

Des *représentants* élus des *professions* et des localités obligatoirement *consultés* avant le vote des lois.

RÉFORME ADMINISTRATIVE

Introduire dans l'Administration les méthodes commerciales et industrielles.

Les fonctions inutiles supprimées ; la *liaison des services*, la rapidité du travail et l'organisation des études administratives assurées par un *organe central préparant l'œuvre commune des Ministres.*

Les droits minima des *fonctionnaires* garantis par un *Statut ;* les résultats de leur gestion pris en compte dans leur rémunération pour *rendre effective leur responsabilité* et pour *les inciter à l'initiative.* L'introduction, parmi eux, d'hommes ayant l'*expérience des affaires privées.*

ORGANISATION RÉGIONALE

Instituer en France une quinzaine de divisions régionales.

Des *services publics*, incombant aujourd'hui à l'Etat, *décentralisés.* Des *services publics*, incombant aujourd'hui aux départements, *étendus à la région.*

RECONSTRUCTION ÉCONOMIQUE ET SOCIALE DE LA FRANCE

La collaboration effective du capital, de la direction et du travail assurée par l'institution de *Conseils mixtes* ayant les *organisations syndicales ouvrières et patronales* à la base.

Les *forces productives du Pays utilisées au plus haut point* dans l'intérêt de la nation, en attribuant la plus grande part du produit aux ouvriers et aux pays qui constituent la plus grande masse du peuple, en apportant *de larges solutions immédiates* qui procureront aux uns et aux autres plus de bien-être et plus d'influence économique, et qui assureront le *maximum de production dans le minimum de temps et avec le maximum de salaire.*

L'outillage national constitué par l'application immédiate *de lois générales* assurant l'utilisation des *forces générales hydrauliques* et des *mines*, l'accroissement intensif de la *marine marchande*, des *ports de commerce*

et des *transports à l'intérieur*, la mise en valeur des *colonies*, l'utilisation du *crédit*, l'organisation rationnelle de la *culture des terres*.

PRÉPARATION DE L'AVENIR

L'*alcoolisme enrayé* par des droits prohibitifs ; les larges encouragements donnés à la *natalité ; l'éducation organisée* pour fournir une base commune, générale et pratique à l'enseignement, et pour le spécialiser ensuite, selon les professions et les régions.

La *garantie de la liberté individuelle* donnée par la *constitution* même et le *respect de toutes les croyances et de toutes les opinions* assuré par des lois, par la pratique administrative et par l'indépendance de la justice.

Ce programme émane de théoriciens. Il envisage de vastes problèmes. Il accumule des vœux plus qu'il ne propose des moyens. Ses auteurs gagneraient à proposer leur concours à la Confédération Général du Travail, par exemple, qui connaît les besoins du peuple, les revendications corporatives. Il ne peut y avoir que fusion des classes ou choc entre elles. Celles qui jouissent des privilèges nés depuis un siècle devront y renoncer, en gage de la sincérité de leur alliance avec les travailleurs. La bourgeoisie ne peut plus prétendre à une tutelle dont elle a abusé. Elle doit faire son 4 août. De la sorte, la réorganisation française s'accomplira dans l'ordre, et la France sera pour l'univers, étonné de ce qu'elle fut sous les armes, un nouvel exemple admiré et suivi.

§

Le 26 octobre, dans **La Revue hebdomadaire**, M. Joseph Reinach apportait sa contribution « pour le dossier de l'affaire Hohenzollern ». Nous écrivons ceci, au soir du 10 novembre, quand la Bavière s'est purgée de ses Wittelsbach, la Prusse et l'Empire allemand de Guillaume II et de son ignoble aîné. On dit en fuite ces deux Hohenzollern, précédés d'ailleurs en exil par le prince Henri de Prusse. La contribution de M. Reinach demeure curieuse. Les amateurs de ses commentaires liront la revue. Le document nous suffit. C'est une lettre de M. Ballin (1), le Président de la « Hamburg-Amerika Linie » et l'un des conseillers personnels du kaiser pendant les années de paix, au « conseiller privé » Rathenau. Elle est datée du 4 décembre 1917. Son auteur prévoyait dès lors la possibilité du « désastre complet » pour l'Allemagne, en conséquence de l'intervention armée des Etats-Unis avec l'Entente. Son auteur s'écrie : « O ce saint mot de discipline ! » en souvenir de l'abus fait, en son pays, du mot et de la chose. Il écrit notamment ceci :

Vous et moi savons que les Américains sont probablement les plus grands idéalistes du monde entier. *Nous savons qu'ils ne seraient pas venus dans*

1) Depuis, on a annoncé la mort de M. Ballin et on l'attribue à un suicide causé par la révolution des peuples d'Allemagne. — G.-H. H.

la lice aux côtés de nos ennemis s'ils avaient eu le moindre doute concernant la justice de leur cause.

C'est un non-sens de dire qu'ils ont été influencés par l'Angleterre.

C'est folie de notre part que de refuser de voir où nous sommes entraînés. *En dressant l'Amérique contre nous, nous avons commis un acte désastreux et qui jettera son ombre sur notre vie économique pour toute une génération.*

Mais si je suis inquiet de nos relations avec les Etats-Unis, je le suis bien plus encore vis-à-vis de l'Angleterre. Mieux que jamais je me rends compte que tout accroissement de notre richesse, tout le succès de nos entreprises pendant les années qui ont précédé la guerre, étaient dus à nos relations avec l'Empire britannique. Ses ports, ses Dominions et ses colonies étaient largement ouverts à nos marins et à nos commerçants.

Bien souvent je me suis étonné de cette générosité que je qualifiais même de folie. Peut-on supposer un seul instant retrouver ces vieilles relations ?

M. Ballin accuse « la folie de nos pangermanistes et de notre presse inqualifiable », il accuse : « nos imbéciles de chauvinistes », — il s'agit d'Allemands, naturellement, — d'avoir transformé l'inimitié de l'Angleterre « à notre égard, écrit-il, en une horreur si froide, si féroce, si durable, que parfois elle me fait trembler pour l'avenir de notre existence économique ».

M. Ballin termine ainsi :

Nous n'avons pas une seule station de charbon à nous, pas une seule gale où nous puissions réparer nos navires. Et pourtant, en présence de ce fait — de cette situation mortellement dangereuse — nous accumulons les injures sur les injures !

Il faut que nous battions l'Angleterre, dites-vous, quelles qu'en soient les conséquences. Nous sommes d'accord. Je dis simplement ceci : que nous la battions ou qu'elle nous batte, les conséquences en seront les mêmes : *la ruine de notre commerce d'outre-mer, s'il plaît à l'Angleterre.* Nous pourrions en cas de victoire imposer des conditions nous assurant le traitement de la nation la plus favorisée, l'entrée libre des ports britanniques, l'entrée partout. Pas un seul homme raisonnable ne croit que ces conditions nous avantageront.

Autre point, qui est peut-être tout aussi grave. Vis-à-vis d'un Empire britannique hostile, aigri et énervé par nos succès militaires, furieux des pertes qu'il a subies, que nous nous sommes aliéné sans espoir, comment ferons-nous pour nous procurer les matières premières que lui seul possède ? Vous avez étudié cette question, et je suis certain que vous êtes de mon avis. Vous ne croyez pas à *l'affirmation stupide qu'après la guerre, ces marchés britanniques de matières premières nous seront ouverts.* D'où nous procurerons-nous le jute, sinon des Indes ? Si nous sommes chassés d'Afrique, où chercherons-nous nos quantités habituelles de caoutchouc, de noyaux de palme et de copra ?

Quelle perspective ! A l'intérieur de l'Empire britannique sont produits des articles sans nombre sur lesquels nous avons jusqu'à présent compt

et qui nous seront indispensables à l'avenir, si nous voulons surnager et non pas couler ; la laine de l'Afrique du Sud et d'Australie, le zinc, le wolfram, le nickel, le cobalt et bien d'autres encore. Ce grand Empire se suffit à lui-même, ce qui n'est pas notre cas. *Et toutes les victoires militaires, toutes les fanfaronnades au sujet du « Hambourg-Bagdad » ne nous serviront de rien !*

§

Nous reprenons cet article ce matin, 11 novembre. Les journaux nous apprennent la fuite du roi de Wurtemberg, l'abdication du grand-duc de Hesse. Un Comité de Salut Public siège à Francfort-sur-le-Mein. Les Krupp d'Essen, ces autres souverains, sont en fuite. Leur royaume, couvert du drapeau rouge : celui qu'*ils* n'osaient arborer et qui était vraiment le leur ! — leur enfer est aux mains de la Révolution. Il n'y a plus, qui règne en Allemagne, que le roi de Saxe : question d'heures (1) !

La sirène vient de hurler. Le canon, pour la première fois depuis le 2 août 1914, vient de tonner joyeusement : l'armistice imposé par l'Entente est signé !

Vive la France qui a eu la plus grande, la plus lourde part dans cette victoire ! Vive la marine britannique, dont on ne dira jamais assez l'œuvre de vigie, de patience, la lutte héroïque, nuit et jour, sans relâche, contre les éléments et contre l'ennemi, pour maintenir le blocus, depuis cinquante-et-un mois ! Vivent les Etats-Unis, *the last but not the least*, venus donner l'aide des forces vierges du Droit, au Droit menacé d'épuiser les siennes avant d'avoir vaincu ! Vivent le Royaume-Uni, l'Irlande, les Républiques de l'Empire, les Dominions ! Mais, surtout, ah ! oui, surtout, parce qu'elle a donné plus de sang que tous les alliés : vive la France ! vive la République Française, la vraie République : la République du Peuple !

Nous nous excusons auprès de nos lecteurs, cette fois. Qu'ils veuillent bien nous pardonner cet article tronqué. Les éléments en sont là, préparés, pour documenter cette rubrique. Littéralement, nous ne pouvons plus tenir la plume, à la pensée que c'en est fini de la boucherie, que les jeunes hommes vont pouvoir vivre, projeter, réaliser ! Ah ! vienne maintenant la Paix, qu'elle vive, qu'elle soit enfin au milieu des hommes, aussi permanente que l'air !

CHARLES-HENRY HIRSCH.

ART

Exposition *Jules Zingg* (Galerie Druet). — Exposition de peinture, aquarelles et dessins (galerie Blot). — Les *Cent Dessins* (Galerie Devambez). — Exposition *Tchobanian* (galerie Georges Petit). — Exposition Raymond Quibel (Georges Petit).

L'Exposition de M. Jules **Zingg** offre un ensemble séduisant. Les colorations chantent fortes, pleines, variées, pittoresques. L'ar

(1) Il est parti aussi et la nuée des petits princes régnants !

tiste apparaît doué d'une technique personnelle et forte, d'un dessin vivant et très érudit décelant une étude profonde des primitifs flamands, une compréhension vive de l'art de l'estampe japonaise ; ici il ne s'agit point d'un japonisme de surface, limité à des bonheurs de mise en page, mais d'une habileté à saisir et rendre, par les lignes générales et quelques tons dominants, les caractéristiques principales du paysage ou de la scène à transcrire. Les tableaux, les aquarelles, les gravures sur bois de M. Zingg sont très composés. L'artiste ne dédaigne point de traiter un sujet, mais ce sujet ressort du motif, d'une impression picturale et si l'on nous montre ici un *Christ dans la Tempête* où s'accentue un contraste entre un Christ blanc et des marins de ton très sombre, une barque ballottée entre des vagues écrasantes qui figent dans une menace, c'est une vision de tempête qui aura fourni les éléments principaux de l'œuvre d'art dont le sujet n'est en somme que l'accent. C'est une tentative presque lyrique que d'animer ainsi la vision de nature par une scène suggérée comme plausible, dans la vie ou dans le rêve, par les lignes, le mouvement et les colorations du décor. C'est un procédé littéraire, mais qui devient parfaitement pictural, s'il est utilisé par un bon artiste et quand il aboutit à une réelle harmonie.

M. Zingg d'ailleurs (et c'est un retour à la tradition de quelques maîtres du paysage français, tel Millet) anime le paysage et le concentre sur l'impression de silhouettes humaines qui y vivent, y agissent, y subissent les circonstances de lieu et d'heure. En exemple : ces paysages fortement architecturés qu'il a rapportés d'Auvergne. Les petites figurines qui donnent la dominante d'action au décor sont poussées dans la forme, le geste, sont précises, animent vraiment la crête de collines qui les borne, le ciel bas et triste qui s'écrase sur eux : ainsi cette vieille paysanne trottinant dans la déclivité d'une ruelle neigeuse ; ainsi surtout les pâtres de cette *Rentrée de troupeaux en hiver*. On est enclin à songer, devant ces menus personnages très modernes, aux figurations du vieux Breughel ; leurs allures participent de cette vie détaillée, anecdotique, saisissante que savait créer le vieux peintre flamand.

Des paysages aquarellés de M. Zingg offrent des bouquets variés et captivants d'arborescences touffues, de lignes de maisons dont les tons francs éclatent dans des lignes qui s'harmonisent. Des esquisses d'œuvres décoratives affirment des qualités d'émotion et de construction. Des *bois*, dont l'aspect s'apparente à celui des images populaires, procèdent d'un art sûr et fin d'ingénieuse coloration. Le peintre a indiqué ses points de départ par la présence, auprès de ces œuvres récentes, de deux paysages datant de l'époque où il obtint le *prix du Salon ;* le chemin parcouru vers plus de liberté et vers la découverte d'une expression originale et personnelle est considérable.

§

MM. **Diego Rivera**, **André Lhote**, **André Favory**, **Eugène Corneau**, **Gabriel Fournier**, peintres, avec deux sculpteurs, MM. **Paul Cornet** et **Adam Ffscher**, se réclament de Cézanne. Leurs affinités et leurs sympathies ainsi que leurs techniques encore récentes les amenaient à exposer parmi les cubistes. Ils ont partagé les mêmes cimaises, et les mêmes aménités de la critique. Puis ils ont voulu conclure de la méthode nouvelle et des lignes générales de l'école à leur tempérament propre. Rien de plus légitime. Au moment des furieuses indignations soulevées par le cubisme, il était aisé de voir que rien n'était plus logique que d'avoir patience et d'accorder crédit à des chercheurs. Rien ne sera plus intéressant aux prochains Indépendants ou au Salon d'Automne, ou à une autre exposition particulière, mais œcuménique du cubisme, que de voir ce que les promoteurs et les adeptes les plus remarquables de ce mouvement pensent et formulent actuellement, après un recueillement de plusieurs années, où les uns ont pu travailler en produisant et les autres, occupés de soucis plus immédiats et militaires, ont été abstraits de l'œuvre régulière et vont retrouver des toiles blanches. On ne peut préjuger de cette exposition de quelques artistes tout ce qui se renouvellera dans les idées de l'ancien groupement, mais on peut dire de ceux-ci qu'ils réalisent des œuvres claires, quelques-unes d'un immédiat aspect agréable et, à première vision, esthétique. Plusieurs, je crois, n'accepteraient plus l'étiquette de cubiste. M. Lhote, pour sa part, s'est déclaré *totaliste*, ce qui est une définition et plus encore une ambition et des plus louables. Parmi ces cinq peintres, et c'est aussi un fait à noter, il n'y a pas d'air de famille entre eux, ni de ressemblance accusée avec Cézanne. Doués certainement de tempéraments originaux, ils diffèrent ; ils ont beaucoup regardé et fort intelligemment. Ils ont certainement, au moins M. Rivera et Favory, considéré l'étape d'Henri Matisse comme bien franchie et dans le bon sens ; la sensibilité extrême leur a paru une voie supérieure à celle où la mathématique des proportions guide essentiellement. Ces cinq peintres savent d'ailleurs que la géométrie chez Cézanne ne tient qu'une place restreinte et moindre certainement que Cézanne lui-même ne lui en a donné dans quelques lignes de lettres célèbres. Bien certainement Cézanne savait parfaitement ce qu'il disait, mais peut-être ne disait-il pas tout ce qu'il savait et n'a-t-il pas cherché à formuler d'un coup toutes les vérités qu'il reconnaissait.

Logicien sans aucun doute, il n'a pas laissé d'être très imprégné du paysage ambiant. Certes, il a choisi son terroir, car rien ne le contraignait à vivre où il a vécu ; mais des circonstances l'amenaient vers ce paysage à lumière vive, moins nuancée qu'ailleurs,

à tons plus généraux, à lignes dures, qu'il a préféré et dont il est admissible qu'il ait pris la leçon. L'émotion, néanmoins, apparaîtra comme la qualité la plus haute de son œuvre et il semble n'en point avoir été toujours mécontent et n'avoir point dédaigné de le souligner. Donc M. Lhote a raison lorsqu'il cherche évidemment à donner à un bouquet de fleurs, non seulement une belle architecture (un peu trop architecturée), mais un vif accent, ce à quoi il parvient. Les paysages d'Arcachon de M. Rivera sont d'une belle vie végétale, d'une lumière vive et captivante. Son portrait du sculpteur Cornet (qui lui rend la pareille avec un excellent dessin) est de facture très libre et très intelligente. La physionomie du modèle y est bien affirmée et le caractère y est nettement présenté. M. Favory, dans un portrait violent de couleurs, semble donner de la vérité. Ses natures mortes sont d'un bon éclat et d'une construction artiste. M. Corneau, dont les colorations rappellent trop nettement encore les gammes habituelles des cubistes, fait preuve d'ingéniosité et d'exactitude pittoresque. M. Gabriel Fournier est un beau coloriste. Les sculptures que nous présentent MM. Cornet et Fischer sont très volontaires, trop volontaires encore, mais décelant, malgré leur raideur, des qualités latentes.

§

Chez Devambez, une exposition de **Cent Dessins**, dus à une trentaine d'artistes d'esthétique infiniment diverse. Forain y voisine avec Chahine, Henri Martin avec Fouqueray, Lévy-Dhurmer avec Sem. Dessins de jeunes : quelques silhouettes féminines très prestes de M. J.-G. Domergue, de vieilles maisons normandes de M. Contel, des notations de M. G. Pierre Malherbe, etc...

Chez Georges Petit, une série de marines de M. **Tchobanian**, d'un art laborieux et sans imprévu ; de petites notations, mais très nombreuses, de M. **Raymond Quibel**, également d'une impression connue.

GUSTAVE KAHN.

LETTRES ANGLAISES

John Galsworthy : *Five Tales*, Heinemann, 6 s. — Rebecca West : *The Return of the Soldier*, Nisbet, 5 s. — Laurence Housman : *The Sheepfold*, Duckworth, 6 s. — Stephen Leacock : *Frenzied Fiction*, John Lane, 4 s. — C.-A. Dawson-Scott : *Wastralls*, Heinemann, 6 s. — Memento.

Quand on est tombé sous le charme des **Five Tales** (et qui peut y échapper ?), analyser le talent de John Galsworthy semble une tâche difficile. Pourquoi a-t-on été saisi malgré soi, forcé d'entrer dans les vues de l'auteur, de suivre sans protestations les méandres de ses réflexions, de souffrir avec des êtres qu'on sait n'avoir jamais existé et ne pouvoir exister ? Est-ce le style de ses contes ? Quand on

le dissèque phrase par phrase, on ne voit point qu'en lui-même, malgré son excellence, il explique la sujétion mentale qu'on subit. Est-ce la passion ? On n'en trouve point. Est-ce une philosophie hardie qui surprend la raison ou une compréhension subtile du cœur humain ? Ce n'est rien de tout cela. Ce qui attire et retient, c'est le réalisme des détails et surtout l'émotion personnelle et sincère que Galsworthy prête à ses personnages, qu'il répand sur tout ce qui les entoure. Si différents que ses héros paraissent, leur variété n'est que le résultat d'un dosage savant de leur sentiment de la beauté et de leur crainte de l'opinion ; leur âme est un champ de bataille où luttent ces deux forces. Suivant que l'une ou l'autre domine, leurs actes sont à louer ou à blâmer. Le reste de leurs qualités et de leurs défauts n'a plus qu'un rôle secondaire. Tous sont sensuels et sentimentaux. Leur activité est surtout intérieure, le drame se passe dans leur esprit et l'acte physique s'efface, devient insignifiant en comparaison de la pensée qui lentement le prévoit, le discute, le prépare et en décide l'accomplissement. Leur idéal commun, c'est cette beauté qu'ils sont incapables soit d'approcher, soit de retenir, mais qui sous des formes diverses les hante toujours.

C'est l'amour et la bonté qui illuminent l'existence de Laurence Darrant, prodigue, ivrogne, meurtrier, et lui font goûter des moments de bonheur qu'envie son frère Keith, l'avocat correct et prospère. Laurence se tue avec l'amante, cause involontaire de son crime, et, pour sauver le malheureux condamné à sa place, laisse une confession. Keith qui, depuis l'assassinat, tremble pour son honneur et sa réputation menacés, survient, jette froidement au feu le papier accusateur et laisse pendre l'innocent.

The Stoic, le second conte du recueil, est un portrait remarquable de vieillard qui, au milieu de difficultés financières sans cesse renaissantes, courbe sous sa volonté, qui ne fléchit jamais, conseils d'administration et créanciers. Il chérit le souvenir d'une femme qu'il a aimée autrefois et, pour assurer l'avenir de ses petits enfants illégitimes, se fait donner une commission irrégulière sur l'achat de bateaux. Acculé au déshonneur, il ne s'avoue ni coupable, ni vaincu, jouit jusqu'à la dernière minute des bonnes choses qu'il peut encore goûter : le vin, les mets délicats, et meurt en épicurien. Son dernier dîner est raconté avec une puissance de suggestion incomparable.

Plus calme, plus heureuse, mais non moins poignante est la fin de Jolyon Forsyte, personnage que les lecteurs de *A Man of Property* retrouvent avec plaisir. Ses après-midi paisibles dans la douceur d'un jardin anglais, ses jouissances contemplatives, ses désirs impérieux et sa mort, le sourire aux lèvres, en attendant sa nièce Irène, qui lui représente le mystère et la beauté, tout est senti, vécu.

The Apple-Tree a la saveur d'une matinée d'été alors que la vé-

gétation recouvre de sa parure fleurie les traces de l'hiver. Dans cette nature opulente dont l'effort et le luxe tendent vers un but unique, l'étudiant indécis, sujet aux hallucinations sentimentales, paraît une ombre falote dans un éblouissement. Au contraire, Megan, la paysanne amoureuse, s'harmonise avec le milieu.

The Juryman, récit plein d'humour subtil et amer, est un vieux thème, traité avec distinction.

§

Certaines œuvres laissent une impression d'irréalité, de phénomènes vus au travers de miroirs qui n'en reflètent qu'une partie. C'est le cas de **The Return of the Soldier**, de Rebecca West. Un officier blessé oublie les quinze dernières années de sa vie qui n'ont été qu'une longue victoire des événements sur ses rêves de vingt ans. Il est riche, marié à une jolie femme, possesseur d'une maison somptueuse, mais, à l'insu de ceux qui l'entourent, il hait l'esclavage auquel il doit s'astreindre pour conserver son luxe. Son cœur languit pour l'âme-sœur : Margaret, fille d'un aubergiste des bords de la Tamise, qu'il n'a plus revue depuis son entrée dans les affaires. Frappé d'amnésie, il ne se souvient que de sa jeunesse heureuse et de son premier amour. Tout ce qu'il a accepté par devoir n'existe plus. Il retourne au foyer, vit à côté de sa femme en étranger et ne reconnaît que les compagnes de son enfance : sa cousine Jenny, qui l'aime, et Margaret, mariée, vieillie et pauvre, mais toujours son idéal. La situation offre un beau sujet dramatique; malheureusement, en le faisant raconter à la jeune fille, l'auteur lui ôte beaucoup de sa force. Les caractères ne sont pas assez nettement dessinés et tout manque un peu de couleur. Quant à Chris, c'est un fantôme sorti d'une imagination féminine. L'ouvrage est écrit avec vivacité et sans longueurs, deux points qu'on n'apprécie jamais trop.

§

Mr Stephen Leacock, l'humoriste canadien, a la réputation d'avoir une verve et une drôlerie inépuisables, aussi les critiques et le public ont été fort désappointés par son dernier ouvrage : **Frenzied Fiction**. En le lisant, on n'a pas envie de rire. La bêtise humaine y est trop bien décrite et sentie ; on éprouve au contraire une tristesse accablante, semblable à celle qu'on ressent parfois devant les grimaces d'un clown. Stephen Leacock a d'ailleurs lui-même la conscience aiguë du vide des existences qu'il dépeint, de la sottise « colossale », de la vanité et de l'inutilité des efforts de l'homme pour échapper à la routine, qu'il perd le courage de s'en moquer et certaines de ses pages n'ont même plus la prétention d'être gaies. Il pourrait écrire, j'en suis sûr, un excellent roman dans le genre mélancolique, des maximes ou une œuvre de philosophie, et l'on se demande quel sera son prochain livre ?

§

Depuis Zola et Thomas Hardy, les romans de mœurs campagnardes sont devenus à la mode en Angleterre. Tous les ans, il en paraît plusieurs douzaines et dans chacun se déroule un jeu de passions violentes et muettes qui débutent par un assassinat ou y aboutissent. Les auteurs d'aujourd'hui ne croient plus aux idylles champêtres, à la nature qui purifie, à l'homme essentiellement bon rêvé par Rousseau. Pour eux, les habitants des villages sont des gens rusés, semi-conscients ou même déments. Trois forces les dominent : la terre, l'instinct sexuel et l'opinion du voisin. Cette peinture est sans doute plus proche de la vérité que les bergers de l'âge d'or. Dans les fermes, le bonheur est aussi rare que dans les cités industrielles, et la neurasthénie y est, paraît-il, plus fréquente; mais est-il besoin d'exagérer le côté brutal du tableau et de persuader au bourgeois que le paysan ne songe qu'au rapt et au meurtre? Laurence Housman ne tombe pas dans cette erreur. L'héroïne de **The Sheepfold**, Jane, après avoir tué involontairement le père naturel de son enfant et mené ensuite une existence aventureuse, mais honnête, fonde une religion sans dogmes et de sentiments franciscains. Elle prêche la joie, la certitude de la folie humaine, le travail, la foi, la communauté des biens et réussit à faire vivre autour d'elle pendant quelque temps une centaine de disciples hommes et femmes. Quoique les données théologiques et morales de cette « Réformeresse » (comme on disait au XVIe siècle) ne soient guère neuves, elles sont exprimées avec originalité et ferveur. Housman est aussi convaincu de leur importance que son héroïne. Son roman est l'un des meilleurs qui aient paru dernièrement; il offre à la fois une grande unité de plan, un développement logique des caractères et une distinction de style qui se maintiennent jusqu'à la fin de l'œuvre. La folie religieuse de Jane est, comme beaucoup de folies, pleine de bon sens et ne manque point d'inspirer de la sympathie.

§

Wastrallis nous ramène au type de paysan que la haine mûrie sourdement conduit au crime. Après une longue lutte pour la direction de la ferme, Byron est vaincu par l'énergie de sa femme. Sabine ne cède jamais : elle est propriétaire et en gardera les prérogatives même lorsqu'elle perd les deux jambes dans un accident. Condamné à l'inactivité, Byron s'éprend de sa nièce, que sa famille lui arrache en la mariant. Le duel entre Sabine, froide, calculatrice et imperieuse, et Byron, incertain, vindicatif et passionné, ne manque pas de grandeur et la conclusion en est inattendue.

Memento. — Sir Arthur Conan Doyle est devenu un adepte convaincu du spiritualisme. Dans *The New Revelation* (Hodder et Stoughton, 3 s. 6 d.), il expose brièvement ses croyances sur l'autre monde. Il apporte peu de

preuves, et on regrette qu'il n'explique point en détail les expériences personnelles qui sont venues confirmer ses lectures. Conan Doyle écrit avec franchise sans chercher à escamoter les difficultés, mais sans non plus les discuter à fond. Avant, cependant, de rejeter avec dédain ses conclusions, il faut se rappeler que c'est au milieu des moqueries et des critiques que Myers a fini par démontrer l'existence de la télépathie entre vivants. Sans affirmer que les théories de Conan Doyle, d'Oliver Lodge, de Wallace et de Lombroso sur l'autre monde sont justes, on peut espérer que leurs recherches passées et présentes aboutiront à quelque résultat scientifique.

That wich hath wings, par Richard Dehan (Heinemann, 7 s.), est un feuilleton moral et patriotique. On y trouve l'histoire d'un espion allemand, de deux mondaines londoniennes, d'un inventeur anglais et d'un scout dont les aventures merveilleuses font écarquiller les yeux des plus crédules. Le tout est mis à une sauce d'un catholicisme fort sentimental.

Dans *Women and Soldiers* (John Lane 2 s. 6 d.), Mrs Alec-Tweedie loue avec raison le travail accompli par les Anglaises durant la guerre et elle essaie, en même temps, de persuader au public que si le gouvernement de la Grande-Bretagne avait été confié à des femmes, tout aurait marché sans anicroches et que la guerre serait gagnée! Mrs Alec-Tweedie, qui a perdu un de ses fils en France, s'est occupée des cantines et des bibliothèques du soldat. Son petit livre donne une excellente idée des préoccupations et des opinions d'une Londonienne mondaine d'aujourd'hui.

HENRY-D. DAVRAY.

OUVRAGES SUR LA GUERRE ACTUELLE

Georges Guy-Grand : *Les Sophismes de paix*, Bernard Grasset, 0 fr. 75. — A. Albert-Petit : *La France de la guerre, tome II*, Bossard, 9 fr. — Pierre Loti : *L'Horreur allemande*, Calmann-Lévy, 3.50. — André Maurel : *Les Ecrivains de la Guerre*, la Renaissance du Livre, 3.50. — Gaston Vidal : *Figures et anecdotes de la grande Guerre*, ib. 3.50. — Jean-Jules Dufour : *Dans les Camps de représailles*, Hachette, 3.50.

Livre d'actualité, s'il en fut jamais, que **les Sophismes de paix** de M. Guy-Grand. Cet auteur a mis à les discuter l'attention pénétrante avec laquelle, avant la guerre, il analysait la *Philosophie nationaliste* et la *Philosophie syndicaliste* ; pour le sérieux et le bon sens, il rappelle l'excellent Emile Faguet, auteur lui aussi d'un livre sur le *Pacifisme* et qui n'aurait pas mieux disséqué que lui les sophismes dont il s'agit.

Quels sont-ils ? Il y a d'abord le sophisme d'objectivité. Le Hollandais Troelstra l'a très habilement développé : « L'objectivité, tout est là. Grâce à elle, on en arrive à pouvoir mettre sur le même plan des actes et des événements à qui le vulgaire, par manque justement d'objectivité, est tenté d'attribuer une valeur différente. » Sans doute ! on en arrive à mettre sur le même pied l'assaillant et l'assailli, l'assassin et la victime, et à dire, comme fait Troelstra justement, que les pires atrocités allemandes sont *compensées* par la politique

d'affamement de l'Angleterre. Que répondre à ceci ? et Socrate a-t-il jamais converti Gorgias et Protagoras ?

Il y a ensuite le sophisme du parallélisme, dont M. Longuet et ses amis usent si volontiers : « Oui, les annexionistes allemands sont blâmables, mais n'avons-nous pas nous aussi nos annexionistes? » Il y a tout de même entre les uns et les autres cette différence que les impérialistes français n'ont eu et n'ont aucune part au pouvoir, tandis que leurs confrères allemands ont préparé, décidé et conduit les événements jusqu'ici. L'argument de l'apache à sa victime : « A ma place, tu m'en aurais fait autant », est d'une valeur insuffisante.

Il y a encore le sophisme de confusion de plans : « Les Allemands se conduisent vis-à-vis des Belges et Français exactement comme les Belges et Français vis-à-vis des indigènes de leurs Congos. » Ceci d'abord est faux, et ensuite est déformé. Les Herreros auraient bien voulu seulement que les Allemands se conduisissent avec eux comme nous avec nos Pahouins.

Aussi le sophisme de confusion des rôles : « Puisque nous n'avions pas défendu la Pologne ou la Finlande contre la Russie, et l'Irlande ou le Transvaal contre l'Angleterre, nous sommes mal venus à nous poser en défenseurs du droit. » La conclusion est faussée encore ; même si nous avons eu tort jadis, devons-nous continuer à avoir tort maintenant ? Et puis, tout de même, que de différences entre ces torts !

Enfin le sophisme de la moindre résistance : « Toute violence est mauvaise ; plutôt que de résister à la force par la force, mieux vaut jeter ses armes, et n'importe quelle paix vaut mieux que n'importe quelle guerre. » On reconnaît là Tolstoï. Mais heureusement notre instinct d'Occidentaux nous permet de réagir contre ces prédications d'Asiates. Si toute vie est sacrée, allons jusqu'à nous laisser dévorer par la vermine, comme le fakir.

En réalité, ainsi que le dit M. Guy-Grand, il y a bien des choses qui sont au-dessus de la paix, à commencer par la justice et la liberté. Et celui qui demande : Qu'est-ce que la justice ? est sur le chemin au bout duquel il trouvera Ponce Pilate : *Quid est veritas* ? comme celui qui se résigne au joug pour ne pas recevoir ou faire recevoir des coups est sur la route qui mène à la pure lâcheté. Ce mot un peu gros a des nuances, il n'a pas la même sonorité suivant qu'on pense à celui qui tremble pour sa peau ou qui frémit pour celle des êtres qui lui sont chers, et il ne provoque pas aux mêmes réflexions suivant que celui qui le mérite est un penseur désintéressé qu'émeut seule l'idée d'êtres humains s'entr'égorgeant sans pitié ou un politicien très intéressé flattant les sentiments les plus vils de ses électeurs en vue de sa réélection. Ce dernier type est parfaitement ignoble, et n'est malheureusement pas imaginaire ; nous en avons connu pas mal, de ces politiciens qui spéculaient avant la guerre sur le peu

de goût des gens pour la caserne et pour les taxes militaires, et qui depuis la guerre cultivent les germes de lassitude et même de couardise qui peuvent se trouver au fond de toute âme humaine.

On peut même se demander si, chez certains défaitistes, au motif lâcheté ne se joint pas le motif trahison. Le mot est encore bien gros, mais lui aussi a ses nuances, et toutes les trahisons ne sont pas payées en chèques. Le juge qui, sous prétexte de balance égale, met sur le même pied l'innocent et le coupable trahit la justice, et le citoyen qui, sous prétexte d'humanité ou d'impartialité, livre sa cité sans défense aux attaques de l'ennemi la trahit aussi. Certes on peut aimer la littérature allemande et l'architecture allemande, et même le caractère allemand, et l'on peut avoir confiance dans la façon dont l'avenir guérira les Allemands de leurs défauts (encore que le passé ne commande pas trop ce crédit), mais quand ces Allemands nous attaquent, nous devons nous défendre et les abattre. Personne n'a plus aimé et admiré l'Allemagne que Victor Hugo, et n'a, plus que lui, souhaité cette amitié des deux pays qui lui a fait écrire ses trois volumes du *Rhin* : *Vivat Gallia regina! Vivat Germania mater!* Mais personne aussi n'a plus passionnément défendu la France contre l'Allemagne et n'a cloué au pilori les Barbares couronnés ou casqués de 1870 d'une main plus vengeresse.

En somme, on ne saurait assez louer M. Guy-Grand d'avoir défendu contre les sophismes de paix les devoirs de la justice et de l'honneur. Plutôt la paix que la guerre la plus glorieuse, oui, certes, mais aussi plutôt la guerre que la paix qui sacrifierait le droit ou la liberté.

Le second volume du grand ouvrage de M. Albert-Petit, **La France de la Guerre**, va de mars 1916 à septembre 1917. Ces dix-huit mois ont été une période de grands espoirs. Les dix-huit mois précédents n'avaient pas tenu, en somme, les splendides promesses de la bataille de la Marne et de celle de l'Yser ; la lutte s'était prolongée, opiniâtrée et assombrie ; le gros recul des Russes, le double échec des Anglais aux Dardanelles et en Mésopotamie, la prise d'armes des Bulgares et l'écrasement des Serbes, tout cela finissant par la furieuse offensive des Allemands à Verdun qui emportait « le fort cuirassé » de Douaumont, à la fin de février 1916, laissait au commencement de mars la situation assez préoccupante. Les dix-huit mois suivants eurent de meilleurs moments : longue résistance victorieuse de Verdun, offensive des Russes en Gallicie, entrée en ligne des Roumains et des Italiens, évolution des Etats-Unis vers la guerre, même révolution russe qui, au début, fut considérée comme un sursaut du patriotisme slave contre les Sturmer et autres tsaristes. Néanmoins, il y eut des heures bien pénibles pendant cette période : écrasement des Roumains, trahison sournoise et bien près de réussir du roi Constantin, piétinement confus des Rus-

ses après la révolution, et encore on ne prévoyait pas à ce moment les folies et les traîtrises des bolcheviks !

Mais ce n'est pas de ces questions générales que s'occupe M. Albert-Petit. Son livre est le recueil de ses articles parus au *Journal des Débats* et, dans ce quotidien, c'est des affaires intérieures qu'il s'occupe, M. Gauvain tenant le rayon diplomatique et M. Bidou le militaire. En ce qui concerne le rayon intérieur, cette période de dix-huit mois a été marquée par les âpres efforts des socialistes pour prendre le pouvoir et conclure la paix presque à tout prix. Ce pouvoir était tenu depuis septembre 1915 par M. Briand, qui remania et concentra son cabinet en novembre 1916 et céda la place, en mars 1917, à M. Ribot, lequel fut à son tour remplacé en septembre par M. Painlevé. La chute de M. Ribot fut, alors, amenée par la démission forcée de M. Malvy, après la révélation des scandales Almereyda. Les socialistes, pour revenir à eux, avaient fait une opposition têtue à M. Briand, en dépit de la présence à ses côtés de MM. Sembat, Thomas et autres de leurs amis. On se souvient des interminables palabres que provoqua la question des passeports pour le voyage à Stockholm ! Il semblait vraiment que les deux tiers de l'humanité ne s'entr'égorgeaient que parce qu'il n'était pas permis à nos bons unifiés d'échanger avec les excellents social-démokrates quelques gargarismes oratoires bien glougloutants. L'ahurissant, ce n'est pas tant que certains aient donné dans ce panneau et se soient empressés vers Kienthal et Zimmerwald, c'est qu'ils aient persisté, même après Brest-Litovsk, dans leur naïveté. Mais à ce propos, n'est-il pas étrange que la cause du kaisérisme ait partout trouvé ses alliés ou ses complaisants dans les deux partis extrêmes, les hérauts du trône et de l'autel et les champions de l'hypersocialisme marxiste ? Nulle observation n'est plus intéressante pour le psycho-sociologue. Je crois qu'on ne peut expliquer, pour ne parler que de l'extrême gauche, cet accouplement pervers des révolutionnaires et des autocratismes que par l'idée des premiers qu'il leur est facile de renverser un pouvoir absolu, ce en quoi ils se trompent peut-être, car un pouvoir absolu, tant qu'il n'est pas rompu par la défaite militaire, ne se laisse pas balayer si facilement, et sans l'œuvre de nos républiques démocratiques toute l'Europe centrale et orientale serait sous le joug. Il faut tenir compte aussi de la lâcheté humaine (au fond de tout défaitisme il y en a) de la bassesse d'âme politicienne (les prôneurs de la paix à tout prix comptaient sur la reconnaissance électorale de tous les trouillards) de mille sentiments plus ou moins vilains (peur de l'Allemagne, haine de la « patrie bourgeoise », soif frénétique du pouvoir, jouissances, gabegies, terrorisme, toute la lyre bolchévique !) Voilà pourquoi, en gros, nos marxistes de tout acabit ont marché pour le Kaiser. Quant aux simples radicaux-so-

cialistes de la nuance Malvy-Caillaux, leur cas est à peu près le même ; la soif du pouvoir n'est pas moindre chez un Caillaux que chez un Lenine ; tout ce qu'on peut dire de mieux en leur faveur, c'est que, croyant à la victoire inévitable du Kaiser, ils espéraient, en jetant les armes dès le début, obtenir de meilleures conditions qu'après les catastrophes, politique de Gribouilles tout comme celle des révolutionnaires, et politique de poltrons, car désespérer du salut de la France est pure lâcheté. L'histoire sera très sévère pour tous ces misérables, non seulement parce qu'ils ont douté de la patrie, mais parce qu'ils ont failli perdre la patrie : que serait-il arrivé si Caillaux était resté au pouvoir en juillet 1914 avec Malvy pour lieutenant ? Encore une fois, c'est l'assassinat de Calmette par la femme de Caillaux qui, en le faisant tomber du pouvoir, a sauvé la France.

HENRI MAZEL.

§

Le dernier livre de Pierre Loti, l'**Horreur Allemande**, est un recueil d'articles, impressions et notes rapides sur les à-côtés de la guerre, parfois les aspects du champ de bataille, la physionomie des villes bombardées. Naturellement il s'élève contre la sauvagerie de l'adversaire, comme dans le chapitre intitulé : *Un lâcher de gorilles*, où il montre le caractère effroyable de ses dévastations et l'outrecuidance de la race qui osait déclarer : « Nous sommes moralement et intellectuellement supérieurs à tout le monde ; nous ferons cette fois table rase. » Ils s'y efforcèrent tout au moins ; ils dévastèrent par ordre et avec la conscience d'accomplir un devoir, empoisonnant les puits (1), coupant les arbres fruitiers à un mètre du sol, détruisant, incendiant, faisant sauter les villes, — l'une que Pierre Loti visite et dont il décrit les aspects lamentables : « Il n'y reste plus un monument, en effet, plus une maison, rien qui n'ait été rasé près de terre ; l'ensemble n'est qu'un immense et informe tumulus de briques rouges, par-dessus lequel les arbres fruitiers, les arbustes au tronc scié, gisent et se dessèchent. » C'est Montdidier, Ham ou Péronne. Plus loin il a donné des pages véhémentes sur le personnage de Guillaume II ; des paysages et tableaux du front quand revient l'hiver, — le quatrième hiver du conflit ! — au lendemain de la bataille le terrain bouleversé, les *creutes* ou cavernes de la région effondrées par l'artillerie. C'est enfin l'« hommage à leurs intellectuels », où il déplore que l'Allemagne ait fait si longtemps illusion : « L'Allemagne est la conscience morale du monde » ! Mais ce n'est pas seulement de nos jours, car dès le XVI^e^ siècle et sans doute beaucoup plus tôt, on

(1) On a trouvé sur des prisonniers ou des morts des ordres de contaminer les puits en y jetant « en quantité suffisante de poison, de la créosote ou, à défaut, de la pourriture » (p. 17).

parlait couramment de l'honnêteté allemande, de la conscience allemande, que nul n'aurait osé mettre en doute. Il faut ajouter à ces dissertations des pages sur les horreurs de Serbie, les incendies de Reims. Mais, la partie surtout remarquable du volume, celle où nous pourrons retrouver le Pierre Loti d'autrefois, c'est la suite de ses *Impressions d'Italie*, l'Italie en guerre, l'escalade du Carso dont il décrit la position stratégique à la frontière autrichienne, et l'absence même de routes qui était une mesure de défense contre nos voisins de la péninsule, tant qu'il a fallu en établir hâtivement pour les besoins stratégiques. Le terrain est d'ailleurs le plus souvent dénudé, criblé de trous, égratigné par la mitraille, et les combats furent terribles dans cette région hérissée d'obstacles. En route il visite cependant Aquileia, un hameau passé la frontière, et où se trouve une vieille basilique qui fut autrefois la cathédrale d'une ville de 500.000 âmes. Le pavage de l'église est la plus vaste mosaïque jusqu'ici connue, mais l'édifice fut plusieurs fois reconstruit, à l'époque romane d'abord, puis durant la période ogivale. — Après le récit d'une exploration du littoral, où la censure a coupé quelques indications, il arrive dans la région des Dolomites, dont les villages sont encore de langue italienne, puis entre dans le Tyrol autrichien. Les montagnes, de ce côté, constituent un décor « extravagant et formidable », ont des aspects fantastiques de cauchemar. Il raconte cependant l'organisation de la guerre italienne ; donne quelques portraits : le Roi Victor-Emmanuel, la Duse, et arrive enfin à Venise, « Venise en tenue de guerre » où déjà se fait l'invasion du modernisme, — « le progrès, la vitesse, l'affolement, la laideur ». On élève partout des tuyaux d'usines, des tours Eiffel de planches pour poser du fil de fer. Le palais des Doges est enseveli dans des murs de briques cimentées ; ses fenêtres sont masquées avec des jeux de poutres. Saint-Marc est « emballé » de même, couvert de matelas, protégé par des caisses de briques, des remparts de bois. Mais on n'a pu dissimuler les mosaïques des voûtes et jusqu'au dernier jour du conflit on pourra craindre pour elles. « Les Autrichiens n'ont bombardé que les églises et les hôpitaux », dit-on couramment en Italie. A Venise, en effet, ils ont endommagé surtout l'église des Carmes Déchaussés, où les fresques de Tiepolo ont été détruites avec la voûte, et de même l'église Santa Maria Formosa. Dans le palais des Doges, on a cependant enlevé des peintures de leurs cadres, et par les salles sont disposés des tas de cendres où l'on a planté une pelle, et qui restent là en prévision des incendies. De Saint-Marc, beaucoup de vitraux ont été retirés et remplacés par des panneaux de bois. Les statues, les orfévreries, les colonnes de marbre améthyste ou de vert antique sont protégées par d'épais matelas ; on a même collé des toiles grises sur les mosaïques. Le soleil tombe cependant sur le décor précieux de la ville. Chaque

soir elle s'enferme, s'éteint, parce que c'est la guerre et qu'il faut se méfier des avions de l'Autriche, — des sauvages inventions de la science moderne.

A l'heure présente on peut dire que tout le monde plus ou moins écrit sur la lutte et les personnages qui y jouent un rôle. C'est le grand et presque unique sujet d'entretien. M. André Maurel, après divers récits de voyage, a consacré un volume à quelques figures marquantes du moment en France,—aux « Grands premiers rôles », si l'on peut dire, — mais il a soin d'indiquer en commençant, et je suis heureux de m'être rencontré avec lui à ce propos, qu'il est encore prématuré d'écrire sur la guerre elle-même. Nos petits-neveux sans doute pourvoiront à cette tâche. — Mais il a voulu présenter les personnalités surtout marquantes de la période actuelle, ceux qui ont pris à tâche d'éclairer ou conduire la masse, plutôt heureuse de trouver dans son journal une opinion toute faite et de lui accorder la préférence. De là, **les Ecrivains de la Guerre**, galerie de personnages dont les tendances peuvent être diverses, — politiciens, romanciers, historiens ou même polémistes, mais qui ont justement l'intérêt de leur diversité d'avis. C'est Clemenceau, Maurice Barrès, Joseph Reinach, Gustave Hervé, Charles Maurras, défunt Albert de Mun, Hanotaux, Léon Daudet, Romain Rolland, Paul Bourget, groupe assez mélangé en somme et dont certaines figures, comme Romain Rolland, n'ont pas toujours eu une bonne presse. — Mais l'étude d'une physionomie comme celle de M. Clemenceau intéresse d'autant plus volontiers que le personnage a pris la tête du pays dans un des moments les plus critiques de la période actuelle. Il s'est trouvé l'homme énergique qu'il fallait. « Savez-vous, disait-il naguère, à quoi on reconnaît un article de Jaurès? Tous les verbes sont au futur. » C'est un de ces mots à l'emporte-pièce qui lui sont familiers. Jaurès était au futur, dans les nuages, — pour en parler poliment, — et il nous fallait combattre la réalité de l'invasion allemande. Clemenceau se méfie des spéculateurs, affirme son biographe, « comme du danger le plus grand auquel un homme politique chargé d'intérêts précis et quotidiens puisse s'exposer ». Et il cherche à démêler la psychologie du personnage, réaliste et individualiste, qui veut toujours avoir le droit de dire ce qu'il pense ; impétueux avec cela, et considérant la parole comme un instrument imparfait, il use de la plume. C'est qu'il est toujours un homme d'action. Les plus grandes difficultés qu'il ait rencontrées dans sa vie politique sont venues à l'occasion de son sentiment sur les destinées du pays, — en contradiction avec la majorité du Parlement. Lorsqu'il s'est élevé contre des expéditions coloniales comme celles du Tonkin et du Maroc, c'est qu'il pensait qu'en dispersant notre effort nous risquions de nous affaiblir pour la grande partie toujours en pers-

pective à jouer avec l'Allemagne. De même, à tous risques, il s'est dressé contre l'Allemagne encore lors de l'affaire des déserteurs de Casablanca ; lors de la cession d'une partie du Congo. C'est que « la dignité d'une nation est une chose concrète, tout à fait contingente, matérielle, peut-on dire, parce que toute nation qui se laisse piétiner déchoit de son rang, n'est plus une nation. Et lorsque la guerre devient imminente, il ne dit pas un mot susceptible de faire croire qu'il pouvait supposer aux événements de la dernière quinzaine de juillet une autre issue possible. » — Il a surtout compris depuis lors qu'il fallait non seulement parler mais agir, ce que notre époque oublie trop souvent. Toutefois c'est surtout le Clemenceau censeur de la guerre que M. André Maurel a montré, car l'homme d'action ne s'est réveillé qu'ensuite. Mais avec raison sans doute il peut dire que c'est un homme de bonne foi, réaliste et individualiste toujours dans sa doctrine, « conscient des responsabilités revendiquées pour les autres comme pour lui-même, de grand zèle patriotique et qui rue lorsque ses compagnons de char se relâchent de tirer. Il réveille durement l'attelage alors, ne pensant qu'à le faire avancer, indifférent s'il le mécontente en le secouant trop fort, encore plus indifférent à ce qui peut lui arriver à lui-même. » — M. André Maurel n'a pas fait une apologie du sujet en somme, mais une étude à la fois bienveillante et perspicace. Clemenceau fut l'homme à poigne qui se trouvait nécessaire et avec lui le pays eut confiance. La chance le favorisa heureusement et il s'est trouvé associé ainsi au grand mouvement de libération du territoire envahi, qui prépare la fin de la guerre.

A « la Renaissance du Livre », M. Gaston Vidal publie encore un volume d'historiettes, de souvenirs et portraits : **Figures et Anecdotes de la Grande Guerre**, — des épisodes parfois humouristiques, le plus souvent dramatiques ou même tragiques. Ce sont des matériaux pour la grande Histoire, et surtout nombre de détails qui serviront à présenter le personnage du soldat actuel, condamné si longtemps à souffrir souvent de la faim, de la soif, parmi la boue, les assauts, la mitraille, les fatigues de la campagne, — et, dit-il très bien, « il a fallu toute la bêtise de l'Allemand pour croire à la déchéance d'un pays où même les gosses de dix-huit ans se conduisent comme Léonidas aux Thermopyles ». Les récits de M. Vidal, — sur les combats de l'Yser et de Carency ; en Alsace, à l'Hartmannweiler et au Linge, — la charge du sergent aux clairons Blanchelande, l'histoire shakespearienne du cimetière bombardé, — viennent s'opposer à certains détails répugnants qui sont parfois donnés sur l'ennemi, comme l'histoire du château du Nouveau Monde, occupé par le prince de Wied, ex-monarque d'Albanie et son État-major, et qu'il quitte « après l'avoir empuanti d'excréments

qu'on trouvait même sur la table et dans les armoires à linge ». — Il y a beaucoup de pages intéressantes dans ce livre qui se lit avec plaisir et peut être indiqué comme une des bonnes publications de la période actuelle.

Pour terminer, j'ai à présenter encore une des relations les plus poignantes de la captivité des nôtres en Allemagne : **Dans les camps de représailles**, par Jean-Jules Dufour. L'auteur ne sait pas écrire, ne fait pas de style, de littérature ; il conte simplement les choses éprouvées, souffertes. Son livre a la valeur d'un témoignage et l'on peut dire qu'il est édifiant. — D'abord il indique ce qu'il a vu des combats de la frontière, aux premiers jours du conflit, — où l'on reçoit des balles sans rien découvrir des agresseurs. C'est bientôt la retraite et le narrateur, après avoir fait le coup de feu, se trouve entraîner un camarade qui a été atteint. On entend les coups de revolver dont on achève les blessés. Les deux garçons espèrent rejoindre, mais sont bientôt cueillis par des uhlans. Un officier les interroge et Jules Dufour est emmené par un interprète qui lui raconte les pires horreurs dont il accuse les nôtres. On le conduit dans la cour d'une ferme pour le fusiller, puis on se ravise et il rejoint d'autres prisonniers que les troupes dirigent sur l'arrière. Avec eux doivent partir des habitants et des feux de salve tout proches indiquant qu'on en passe par les armes. Le voyage est lamentable ; la colonne encadrée par des sentinelles traverse un pays dévasté, incendié, dont la population a été quasiment détruite. On entre en Belgique et c'est le même tableau désolant ; partout des cadavres, des équipements abandonnés, le pays mis à sac. Les Allemands victorieux défilent cependant, se dirigeant vers la France ; puis c'est du matériel d'artillerie dont les conducteurs ricanent. Enfin on arrive à une gare et les prisonniers sont enfournés dans des wagons à bestiaux. On atteint ainsi Luxembourg où quelques voix françaises se font entendre et où l'on distribue de vagues provisions. Puis le train repart pour Trèves, pour Coblentz et s'enfonce en Allemagne. Les prisonniers ont faim, mais on les laisse jeûner. On les débarque enfin à Ohrdruf où ils sont enfermés dans un vaste camp d'instruction pour les troupes. D'autres prisonniers encombrent déjà le camp et l'on se communique les nouvelles, ou plutôt les racontars qui en tiennent lieu. Mais la plus grande torture du lieu, c'est la faim, car la nourriture est dérisoire malgré les expédients et trucs des prisonniers, qui sont encore harcelés de défenses odieuses et soumis aux brutalités des sentinelles. Il raconte bien d'autres misères encore des captifs, mais qui pouvaient encore croire, — d'après d'éminents économistes ! — que la guerre ne durerait pas plus de trois mois. En attendant ils avaient la vie dure, se trouvaient maltraités le plus souvent et de plus chargés de corvées. « Toujours la

même vie de travail et de famine, note l'auteur au mois d'octobre. On en est réduit à chercher comme les chiens de quoi manger dans le boîte à ordures. Trois des Belges arrivés avant nous ont été assommés à coups de briques. Les Russes surtout sont maltraités. Dans une écurie, on a enfermé trois cents civils belges et ils ne reçoivent que du pain et de l'eau. Les Anglais ont la spécialité des besognes les plus répugnantes, — les ordures et les latrines. La vie que nous menons est celle des bêtes de somme, — casser des cailloux, pousser des wagonnets, transporter de la terre. Tous nous sommes rongés par les poux. » — On leur fait faire bientôt l'exercice à l'allemande, — exercice qu'ils répètent avec tant de mauvaise volonté que les instructeurs furieux leur crient qu'ils sont de « tristes soldats » et « une mauvaise armée ». Pour les moribonds, il y a un aumônier, militarisé comme le reste et qui expédie ses prières avec la désinvolture qu'on imagine. Enfin les prisonniers sont envoyés dans un « camp de représailles » et se trouvent d'abord heureux de partir. Ils sont transportés à Soldau dans le Hanovre, une région de marais où ils endurent des souffrances terribles, sont soumis à une discipline de bagne, parmi la puanteur de la vase et les moustiques. Autour d'eux, à perte de vue, ce n'est que de la vase, un sol élastique, spongieux, où poussent seulement des bruyères. Ils doivent travailler onze heures par jour; la nourriture est devenue répugnante; les mauvais traitements sont quotidiens. Quelques-uns essayent de s'évader, mais sont repris et soumis à de véritables tortures. On ramène enfin la colonne à Ohrdruf, mais il y a d'autres corvées, toujours le travail forcé, des dénonciations anonymes et les coups de matraque des gardiens. Quelques inventions, parfois saugrenues, parviennent cependant à duper les Boches. Puis ce sont des convois de prisonniers civils, amenés du nord de la France et qui meurent littéralement de faim. L'auteur raconte aussi l'inquiétude du camp, tandis que se donnait la bataille de Verdun. « Verdoune Capout », ricanaient les Allemands. Puis ce fut un nouveau départ pour le front russe, toujours en représailles. Les prisonniers, que les officiers traitent de « cochonneries » et de « maudites crapules », débarquent en Lithuanie après 96 heures de voyage et doivent marcher encore longuement pour arriver à une bicoque où l'on entasse cinq cents hommes. Les gardiens, féroces, les soumettent à une discipline de tortionnaires, des raffinements barbares qui « font lever un dégoût et une haine atroces ». Ce sont les pages qu'il faut surtout retenir dans ce livre. Le récit des camps de représailles est un monde de brutalités odieuses. C'est l'enfer et le bagne; — le travail sous les coups, les privations, les persécutions même. Pour nourriture les hommes ont de la viande pourrie, la grosseur d'une noisette, du pain presque toujours moisi et des épluchures de pommes de terre.

Les provisions qui parviennent de France sont gâtées, immangeables. Après la Lithuanie, c'est une autre période sur le front de Courlande où les prisonniers sont affectés à la culture. Parfois de ce côté on entend le canon russe. Les représailles enfin se trouvent soi-disant terminées ; on embarque le troupeau qui passe par Berlin, se trouve conduit aux environs de Merseburg et affecté à des exploitations agricoles. Mais la persécution recommence quand on les envoie travailler dans des mines de charbon, et pendant deux mois ils endurent un traitement odieux avant d'être ramenés à Merseburg, puis de là au camp de Langensalza où ils ont à passer leur troisième hiver de captivité. Le jeune Dufour est tombé malade mais parvient à se remettre. C'est le moment de la révolution russe, bientôt de l'offensive anglaise dans la Somme, et des scènes odieuses sont encore décrites au débarquement des prisonniers russes et roumains, de véritables cadavres qui ont été évacués de Saint-Quentin, de Douai, — de la ligne de feu. De même il faut lire le récit de l'arrivée des blessés anglais et les scènes qui suivirent, ainsi que des prisonniers civils maintenus intentionnellement dans la zone de feu. Le livre de M. Jean-Jules Dufour mérite en somme d'être lu en entier. C'est plus qu'un témoignage, c'est un acte d'accusation. L'ennemi s'y montre avec une âme de tortionnaire et ses procédés ne peuvent être qualifiés que d'un mot : la méchanceté. Il y avait presque trois ans que l'auteur était captif, lorsqu'il fut échangé et put revenir par la Suisse. Pour celui-là aussi c'était la fin du cauchemar.

CHARLES MERKI.

A L'ÉTRANGER

Allemagne.

L'EFFONDREMENT. — Réjouissons-nous de la fin des hostilités, mais n'oublions pas qu'il reste aux Alliés une tâche considérable à accomplir. L'Allemagne réduite à capituler, parce qu'elle était militairement battue, s'est résignée à accepter nos conditions. Il ne faut pas oublier cependant que ses plénipotentiaires, en signant l'armistice, ont formulé des protestations et que le peuple allemand, lorsqu'il en a connu les clauses, s'est mis à crier à l'injustice. Nulle part nous n'avons vu manifester de regrets et il n'y eut chez les promoteurs de la guerre rien qui puisse ressembler à un remords. Les Scheidemann et les Haase qui, le 4 août 1914, approuvèrent avec enthousiasme les déclaration du gouvernement impérial n'ont pas encore trouvé une parole pour faire comprendre autour d'eux qu'après une guerre d'iniquité une « paix de justice » devait nécessairement comporter de justes réparations. Et le maréchal de Hindenburg, naguère encore grand meneur de la conquête universelle, aujourd'hui chef des trou-

pes de la République allemande, en exhortant ses soldats à conserver la discipline pendant l'évacuation, trouve bon d'exalter encore leur orgueil en leur disant : « Nous sortons de cette guerre droits et fiers. » S'ils restent *droits et fiers*, s'ils ne consentent pas à s'avouer coupables, comment saurions-nous prendre au sérieux leur changement de régime ?

L'empereur chassé de l'empire, la révolution maîtresse de Berlin, la république proclamée dans la plupart des Etats confédérés, voilà, dans l'espace de peu de jours, des événements qui semblent préparer l'élaboration d'une Allemagne nouvelle. Gardons-nous cependant d'en tirer, à la légère, des conclusions favorables à la cause de l'Europe et de la civilisation. L'anarchie et le désordre seraient de nature à nous créer autant d'embarras qu'un replâtrage rapide qui, tout en substituant à l'aigle des Hohenzollern le bonnet phrygien des démocrates, laisserait intacte la façade impériale. On a trop tôt fait de comparer l'Allemagne à la Russie. La défaite et la famine engendrent le bolchévisme. Mais ici le bolchévisme est un état passager. Voyez les révoltes de Kiel et de Hambourg ! Les masses allemandes, où la discipline est incrustée dans l'être, après quelques jours d'effervescence sauvage, rentrent dans le rang, quand on leur promet qu'elles vont manger. La colère contre les dirigeants n'a pas suffi pour balayer les hommes de l'ancien régime. M. Solf, pangermaniste colonial, est toujours ministre ; son prédécesseur M. Dernburg se prépare à rentrer dans les affaires. Au ministère de la guerre, le général Scheuch, le parvenu de Herlisheim, contresigne les ordres du « commissaire du peuple » Fritz Ebert. Si ceux qui sont responsables de la défaite ont été atteints, on se préoccupe peu de rechercher ceux qui sont responsables de la guerre.

Continuons donc à accorder la plus grande attention à ce qui se passe en Allemagne. Dans l'évolution rapide de ces dernières semaines, il convient de retenir quelques faits qui nous serviront de points d'appui. Jusqu'au dernier moment l'opinion publique allemande avait été maintenue dans l'opinion que la situation militaire pourrait encore être sauvée et que les Alliés reculeraient devant une campagne d'hiver qui, dans quelques mois seulement, les conduiraient jusqu'au Rhin. Un appel du maréchal de Hindenburg, daté du 1er novembre, lançait cette affirmation : « Nous sommes invincibles si nous sommes unis », et la presse de toutes nuances déclarait hautement que les conditions d'armistice, si elles étaient trop dures, seraient certainement repoussées. La *Gazette de Francfort*, par la plume de son correspondant de Genève, écrivait en date du 31 octobre :

Si demain l'Entente exige, comme condition d'armistice, l'ocupation de l'Alsace-Lorraine et si l'Allemagne ne veut consentir qu'à l'évacuation, pour

ne pas préjuger de la fixation définitive des conditions de paix, la guerre sera poursuivie et le gouvernement français en porte toute la responsabilité.

Dans un article sur l'effondrement de l'Autriche-Hongrie, la *Gazette de Cologne* du 4 novembre s'indignait des dures conditions imposées par l'Entente, laquelle était accusée de vouloir satisfaire « un brutal instinct de puissance ».

Pour notre front, ajoutait la *Koelnische*, le document sera un aiguillon qui procurera à nos troupes de nouvelles forces et un nouvel esprit de résistance, car il leur permet de se rendre compte de ce que deviendrait l'Allemagne, de ce que deviendraient leur patrie, leur famille et elles-mêmes, si elles s'effondraient, en donnant à l'ennemi la possibilité de briser l'empire allemand comme il a mis en pièces l'empire jadis si fier des Habsbourg.

Le lendemain 5 novembre, la même feuille répétait encore :

Si les négociations devaient se terminer par des conditions qui saperaient les racines de l'existence nationale de l'Allemagne, la concentration de toute notre activité, communément dénommée « défense nationale », sur une action défensive nous servirait de règle de conduite. Plus que jamais tout devrait alors se mettre au service de la guerre, au mépris de tous les sacrifices qui seraient exigés...

Mais ce furent surtout les conservateurs qui, jusqu'à la veille de l'armistice, défendirent avec acharnement le principe de la guerre à outrance. Le 30 octobre, leur groupe parlementaire adressa un Mémoire au chancelier lui demandant de rompre les négociations de paix et d'ordonner la reprise de la guerre sous-marine. En même temps ils multipliaient les manifestations publiques à Berlin et dans les provinces ; discours incendiaires devant les statues de Bismarck et de Hindenburg ; cortèges patriotiques dans les rues. A Brunswick, un pasteur, M. Brakebusch, appelait aux armes. Sa prose vaut d'être traduite :

Exigez que l'on ne recule plus d'un pas, que Hindenburg pousse en avant, que l'on saisisse l'ennemi avec toute la force et toute la fureur. Et qu'on fasse taire celui qui bouge, qu'on lui ferme sa gueule impertinente. (*Braunschweiger Anzeiger*, 26 octobre.)

« Bolchévisme réactionnaire », répondait ironiquement le *Berliner Tageblatt*, et la *Münchener Post* traitait tous ces braillards de « joueurs décavés qui n'ont plus rien à perdre ». Les conservateurs ayant mis la défense nationale dans leur programme, il était naturel que les partis de la majorité s'y opposassent de toute leur force. La continuation de la guerre devenait ainsi une question de politique intérieure allemande. Si la droite réussissait dans ses desseins, c'en serait fait des réformes démocratiques et la clique militaire triompherait de nouveau en Allemagne. On se trouvait donc placé devant ce

dilemme : soit la consolidation du régime impérial et la poursuite de la guerre à outrance, soit la paix immédiate avec des réformes radicales. Dès le 5 novembre, M. Fritz Ebert, président du groupe socialiste majoritaire, qui le 9 novembre devait recueillir la succession du prince Max de Bade, informait le gouvernement impérial que son parti exigeait la fin de la guerre à n'importe quelles conditions.

L'Allemagne, disait-il, est aujourd'hui bloquée par ses ennemis et menacée de toutes les horreurs de la guerre chez elle. C'est seulement en abandonnant toute illusion de défense nationale qu'il est possible de sauver quelque chose de la patrie allemande.

Le lendemain les socialistes, par un ultimatum, exigeaient l'abdication de l'empereur. C'était la fin.

Aussi quand, le 7 novembre, les plénipotentiaires allemands partirent pour les lignes françaises pour signer l'armistice, les moins clairvoyants durent-ils bien se rendre compte qu'il n'y avait plus d'illusion à se faire. La *Gazette de Francfort* écrivit mélancoliquement :

La démarche allemande est douloureuse et infiniment triste. La fin est arrivée comme l'ennemi la voulait. Les généraux allemands, qui apposeront, si leurs pouvoirs et le caractère des conditions le permettent, leur signature au bas du document qui terminera la terrible tuerie, scelleront en même temps un épisode tragique de l'histoire allemande et la fin de l'âge militaire.

Et le *Berliner Tageblatt* :

Nous avons perdu la guerre et nous devons en supporter courageusement les conséquences. Il faut rassembler les forces qui nous restent pour l'œuvre de reconstruction et non pour entreprendre une guerre civile qui ruinerait le peuple allemand.

L'acceptation de la défaite rendait impérieuse la solution de la question dynastique. Pendant une quinzaine on avait ergoté sur la démission possible de l'empereur. Il s'agissait alors, ne l'oublions pas, d'achever l'évolution vers la « démocratie », de façon à pouvoir se présenter vis-à-vis des Alliés, conformément aux idées du président Wilson, comme une nation libre, décidée à régler elle-même son sort. En changeant de figure, l'Allemagne espérait obtenir, par un habile subterfuge, de meilleures conditions de paix. Elle s'imaginait naïvement qu'en éloignant le principal coupable la question des responsabilités ne se poserait plus. Bien entendu, si l'on parcourt les nombreux articles consacrés par la presse à la *Kaiserfrage*, on ne trouvera rien de semblable. Pour les Allemands, le départ de Guillaume II est une question intérieure, un simple chapitre dans l'histoire de l'évolution du pays. Ils se gardent bien d'avouer qu'ils se

livrent à une habile manœuvre destinée à duper les Alliés. Le 29 octobre, les *Dernières Nouvelles de Munich*, organe des libéraux bavarois, écrivaient déjà :

Est-il imaginable que Guillaume II approuve, avec toute son intime conviction, d'un jour à l'autre, la rupture avec ce qui pendant trente ans a imprimé une direction à sa politique ? Qui donc oserait répondre affirmativement à cette question ? Nous avons indiqué récemment déjà que l'opposition entre les conceptions de l'empereur et les exigences des temps modernes sont irréductibles. Il y a une amertume infinie dans le fait que de pareilles considérations soient aujourd'hui nécessaires.

Jusque-là les socialistes s'étaient tu, mais quand le 3 novembre, le *Vorwaerts* posa cyniquement la question : « Que fera l'empereur » ? c'en fut fait des discussions académiques. En vain le piétiste *Reichsbote* annonça-t-il pompeusement qu'il voulait organiser « une phalange de fer, autour du trône », la chute de la dynastie était consommée. Guillaume de Hohenzollern, se rendant compte que sa capitale lui échappait, n'avait plus qu'à s'enfuir un grand quartier général. Comment y passa-t-il les terribles jours qui précédèrent l'acceptation de l'ultimatum du maréchal Foch ? Un autre se serait mis à la tête de ses troupes pour périr avec honneur dans une lutte désespérée. Le comédien qui depuis un quart de siècle a stupéfait l'Europe par ses avatars a préféré s'en aller en Hollande, pour mener l'existence cossue et monotone du gentilhomme campagnard. Mais attendons la fin...

Par suite d'un phénomène assez curieux que les historiens futurs devront retenir, tandis que la révolte grondait dans les ports de la mer du Nord et de la Baltique, alors qu'à Berlin les cadres étaient prets pour la formation d'un gouvernement socialiste, c'est à Munich qu'éclata la première révolution. En une seule journée, sans effusion de sang, Kurt Eisner est parvenu à y établir la « République bavaroise ». Cet agitateur, que le chancelier Hertling avait fait emprisonner au commencement de l'année, avait su, dès sa sortie de prison, il y a un mois, s'assurer les faveurs populaires. Grâce à lui, socialistes majoritaires et minoritaires ont su faire cause commune et s'assurer le concours aussi bien des soldats de la garnison que des représentants de la petite propriété rurale. Kurt Eisner, que nous avons vu passer du nietzschéisme, à travers le radicalisme, aux opinions révolutionnaires les plus extrêmes, s'intitule « premier président du conseil des ouvriers, soldats et paysans ». Mais il ne faut voir là qu'une étiquette.

Pour nous, cet habile tacticien incarne avant tout l'opposition irréductible à tous ceux qui, de près ou de loin, ont été complices de la guerre. A la fin du mois de janvier dernier, dans une réunion tenue

à Munich, il avait fait la déclaration suivante, rapportée par la *Münchener Post* :

Les socialistes allemands sont discrédités dans le monde entier. Le parti socialiste voit depuis trois ans et demi que le Gouvernement allemand se propose des buts de guerre annexionnistes. *Le 4 août 1914, le Chancelier a fait connaître aux chefs de partis les plans de conquêtes du gouvernement. Je me porte garant de ce que j'affirme.* Si les chefs socialistes protestent maintenant contre les annexions, c'est là *pure hypocrisie.*

On se rappelle en outre la polémique de Kurt Eisner avec le majoritaire Ernest Heilmann, au mois de novembre 1916, dans la *Chemnitzer Volksstimme*, au cours de laquelle il affirma, preuves en main, que la mobilisation allemande avait été décrétée le 28 juillet 1914. Une opposition irréductible le sépare de M. Philippe Scheidemann qu'il n'a cessé de poursuivre de ses sarcasmes depuis le commencement de la guerre. Actuellement il ne semble pas exister de relations entre le gouvernement de Munich et celui de Berlin. Mais les choses peuvent changer, bien qu'il paraisse assez difficile qu'un accord puisse s'établir parmi cette accumulation de divergences. En tous les cas, les Alliés ne devront pas négliger ce point faible dans la constitution définitive de la République unitaire allemande.

Quoi qu'il en soit, le problème de l'ordre allemand est, pour le moment, avant tout une question de ravitaillement. Dans toutes ses proclamations le chancelier Ebert, maintenant « commissaire du peuple », s'est efforcé de faire comprendre à ses administrés la nécessité de cesser les désordres. Le prince Max de Bade, en s'en allant, le 9 novembre, a supplié le peuple de ne pas se laisser aller à l'anarchie. La première préoccupation de son successeur a été le maintien de l'ordre. Toutes les informations qui nous sont parvenues ces jours derniers permettent de penser qu'il a réussi dans sa tâche. L'empereur a disparu dans l'ombre, quelques ministres attachés à l'ancien régime ont donné leur démission. Mais la bureaucratie prussienne est demeurée à son poste et accorde sa collaboration au gouvernement des compagnons socialistes de toutes nuances. Y a-t-il quelque chose de changé en Allemagne? Le régime des *officiers* a disparu dans le cataclysme, mais une nation de *sous-officiers* disciplinée, bien que battue, croit encore à sa « mission » dans le monde. Chez elle, c'est toujours la même morgue. Elle est seulement plus vulgaire.

HENRI ALBERT.

§

Autriche-Hongrie.

EFFONDREMENT. — Le 2 octobre dernier, le député tchèque Tusar déclarait au nom de sa nation : « Nous faisons ouvertement savoir

au Président du Conseil que nous ne nous contenterons plus de promesses. Nous ne lui demandons pas de belles paroles, car toute notre nation revendique un Etat tchéco-slovaque indépendant. Nous constituerons nous-mêmes cet Etat par nos propres forces, et peu nous importe que nous l'ayons un jour plus tôt ou un jour plus tard. Ce qu'il y a de certain, c'est que nous le reconstruirons, parce que nous devons l'avoir et que l'intérêt de l'Europe entière l'exige. » Quelques jours auparavant, le Comité National Tchéco-Slovaque, autorité suprême de la nation, avait lancé une proclamation, d'ailleurs interdite par la censure jusqu'au 5 octobre, où il disait la même chose en d'autres termes. Répondant aux avances de Charles qui, pour sauver sa couronne, se disait prêt aux plus belles promesses, aux réformes les plus radicales, cette proclamation disait :

Ce que nous demandons, les gouvernements de Vienne ne nous l'accorderons jamais et ne sauraient même nous l'accorder. Notre nation ne peut espérer sa libération des milieux qui, pendant tout le cours de la guerre, n'ont vu en elle que l'objet d'une honteuse exploitation et qui, au dernier moment encore, ne reculent devant aucun moyen pour humilier notre nation, l'affamer et, par des actes arbitraires de la plus brutale oppression, la blesser dans ses sentiments les plus sacrés.

Trois jours après le député Tusar, le député yougoslave Rybar prenait à son tour la parole à la Chambre autrichienne pour repousser les avances du monarque et de ses ministres. « Le moment est venu de liquider la vieille Autriche, disait-il, et peut-être quelque chose de plus... Il a fallu les derniers événements militaires pour obliger le gouvernement à venir à nous avec je ne sais quelles promesses d'autonomie et quand, sur les fronts, la situation s'est aggravée davantage, on est venu nous apporter l'offre d'un Etat libre dans le cadre de la Monarchie... Nous n'avons aucune confiance en vous, car ce que vous nous promettez quand vos affaires vont mal, vous le reprenez lorsque la situation change sur le front. » .

C'étaient les derniers discours des députés tchèques et yougoslaves que le Reichstag devait entendre. L'Union Tchèque et le Club Yougoslave, en effet, décidaient bientôt de ne plus siéger à la Chambre autrichienne. C'est alors que, pour essayer de sauver la Monarchie menacée non seulement par les défaites militaires, mais plus encore par la révolution que, depuis des mois, Tchèques et Yougoslaves préparaient avec le plus grand soin, l'empereur fit renouveler par le président du Conseil Hussarek les offres de paix que signa le comte Burian. On sait ce qu'il advint. Le président Wilson refusa de traiter avec l'Autriche-Hongrie en lui faisant attendre sa réponse indéfiniment. Pendant ce silence, l'Autriche se désagrégeait de plus en plus. Pour tenter de conserver au moins la Hongrie, Charles I-IV remplaça Burian par Andrassy. L'un des premiers actes de celui-ci fut d'adres-

ser une nouvelle demande au président Wilson. Ce fut le signal attendu par les nationalités jusque-là opprimées. Celles-ci profitèrent de ce que la note d'Andrassy acceptait les vues du président Wilson quant aux « droits des peuples d'Autriche-Hongrie, spécialement ceux des Tchéco-slovaques et des Yougoslaves ».

Les Tchèques, qui avaient déjà leur gouvernement à l'étranger, à Paris, se séparèrent nettement de l'Autricho pour constituer un Etat tchécoslovaque. « La liquidation de l'Autriche a commencé, écrivait dès le 17 octobre le journal magyar *Vilag*, et il n'existe nulle part, dans toute la Monarchie, une force capable de mettre de l'ordre dans ce chaos. Il n'y a pas non plus en Hongrie une volonté honnête et pure qui puisse essayer d'arrêter aux frontières de la Hongrie les progrès du démembrement. » Comme on le voit, la crainte de voir la « Hongrie millénaire » se morceler à son tour, tenaillait les Magyars. Dans l'espoir d'éviter la catastrophe, Budapest déclara donc la Hongrie indépendante de l'Autriche.

Le contre-coup ne tarda pas à se produire, désastreux pour les Magyars. La Croatie-Slavonie, liée à la Hongrie par un accord (*Nagoda*) semblable au compromis austro-hongrois de 1867, se déclara à son tour indépendante de la Hongrie et le puissant mouvement yougoslave s'en trouva renforcé. Le parti dominant en Croatie, la coalition croato-serbe, bien que possédant un programme conforme à celui des autres partis yougoslaves, n'avait pas jusqu'alors jugé opportun de se rallier ouvertement au mouvement séparatiste. Détenant le pouvoir, la coalition craignait tout acte dont le radicalisme aurait pu fournir aux Magyrrs un prétexte pour établir en Croatie un régime de terreur. Dès qu'il se sentit les mains libres, ce puissant parti non seulement entra dans les rangs des Yougoslaves les plus radicaux, mais encore prit la tête du mouvement en constituant à Zagreb (Agram) un Conseil National dont le Comité exécutif, présidé par le député slovène Korosec assisté du vice-président de la coalition croato-serbe, devint le véritable gouvernement provisoire de l'Etat indépendant des Serbes, Croates et Slovènes.

Les Yougoslaves ainsi constitués en Etat indépendant, possédant non seulement leur gouvernement propre, mais encore leur armée, car la Croatie-Slavonie possédait une armée autonome, le *Domobranstvo* analogue au *honved* magyar, se sont emparés des chemins de fer, ont repris aux Magyars le port de Fiume et ont capturé la flotte austro-hongroise dont les équipages sont presque exclusivement slaves. Maîtres de la marine, ils l'ont aussitôt mise à la disposition des Alliés dans un message adressé au président Wilson dès le 1er novembre.

Ce fut un rude coup, car, comme l'écrivait le 30 octobre l'*Arbeiter Zeitung*, ceux que l'on considérait comme « les plus fidèles des fidè-

les, les Croates, étaient les premiers à proclamer dans les formes légales, par une décision de leur diète, leur séparation d'avec la Monarchie. » Il n'y a que quelques semaines, ajoutait l'organe socialiste de Vienne, que « les Magyars discutaient le plan honteux de séparer la Slavonie de la Croatie pour la magyariser plus aisément; il n'y a que quelques semaines que l'Autriche et la Hongrie se disputaient la Bosnie et la Dalmatie, comme si la nation yougoslave était une propriété qu'ils pouvaient morceler à leur gré et employer comme monnaie d'échange. Et voici que tout cela s'est évanoui. Les Yougoslaves sont libres. La Hongrie a jeté le trouble dans le monde entier dans le seul but de priver les Serbes d'un accès à la mer. C'est à présent la Hongrie qui perd son débouché sur la mer, car avec la Croatie, elle a également perdu Fiume. La Hongrie et l'Autriche avaient commencé la guerre pour assurer à la Monarchie la possession de la Bosnie; toutes les deux perdront à présent beaucoup plus que ce que valait la Bosnie. » Autriche et Hongrie, en effet, s'en allaient en lambeaux, dépecées par leurs peuples.

C'est pressée par cette décomposition que l'Autriche-Hongrie, déjà inexistante, fut obligée d'accepter la capitulation. Aujourd'hui le drapeau italien, auquel se mêleront sans doute bientôt tous les drapeaux des États associés, flotte sur une foule de points du littoral adriatique qu'occupent les soldats italiens que, nous n'en doutons pas, rejoindront sous peu des soldats français, anglais et américains. La Monarchie des Habsbourgs attend aujourd'hui du congrès de la paix la consécration de son démembrement.

Par quoi sera-t-elle remplacée ?

On a vu circuler autour d'une table de café, écrivait tristement le *Pester Lloyd* de 26 octobre, une carte géographique fort bien dressée, qui représente, au point de vue géographique, le futur état de choses, très peu favorable à la monarchie. Voici un détail du tableau statistique qui s'y rapportait :

Etat tchécoslovaque : superficie 118.500 kilom.carrés, avec 8.300.000 habitants.

Yougoslavie : 228.000 kilom. carrés, avec 12.200.000 habitants.

Hongrie : 102.600 kilom. carrés, avec 8.000.000 d'habitants.

Le journal de Budapest donnait là des chiffres volontairement incomplets et inexacts. Nous aimerions les compléter pour aider à la compréhension de la paix prochaine. Nous empruntons les chiffres à la statistique austro-hongroise, fort sujette à caution parce qu'elle ne recherche ni la nationalité, ni même la langue maternelle des habitants et parce qu'elle favorise toujours les deux nationalités privilégiées : les Allemands et les Magyars. Telle quelle cependant, cette statistique permettra de se faire une idée approximative de

l'Europe centrale future où, si nos diplomates savent agir prudemment, la France trouvera de nombreux amis.

POLOGNE. — La Galicie et la Silésie fourniront à la Pologne 4.907.000 Polonais.

UKRAINE. — La Galicie et la Bukovine enverront 3.513.000 Ukrainiens à l'Ukraine.

(564.000 Allemands se trouvent enclavés dans les territoires slaves de la Galicie, de la Silésie et de la Bukovine.)

ROUMANIE. — La Roumanie se verra renforcée par la Bukovine, la Transylvanie et une partie du Banat de : 3.173.000 Roumains.

ÉTAT TCHÉCOSLOVAQUE. — Formé de la Bohême, de la Moravie, de la Slovaquie et d'une partie de la Silésie, il comptera 11.575.000 habitants, dont au moins 8.500.000 Tchécoslovaques.

ÉTAT YOUGOSLAVE. — Constitué de territoires où les Serbes, Croatès et Slovènes forment groupe compact, c'est-à-dire de la Bosnie-Herzégovine, du Banat de la Batchka, de la Croatie-Slavonie, de la Dalmatie, d'une partie : de l'Istrie, de la Styrie, de la Carinthie, de la Carniole, du comté de Goritz-Gradisca, il ajoutera 6.785.000 Yougoslaves à la Serbie et au Monténégro.

ITALIE. — Le royaume d'Italie, s'il s'en tient aux seuls territoires où les Italiens font masse sans solution de continuité, se complétera par l'adjonction du Trentin, d'une partie du comté de Goritz-Gradisca et de l'Istrie (1).

Il restera donc à l'Autriche le noyau formé par la Haute et la Basse Autriche, le Vorarlberg, Salzbourg, une partie du Tyrol, de la Styrie et de la Carinthie, groupe allemand assez compact comptant environ 6.500.000 Germains.

La Hongrie sera réduite à l'élément magyar, c'est-à-dire, comme le reconnaît le *Pester Llyod*, à environ 8.000.000 d'âmes.

Il reste à espérer que, lors de la discussion des conditions de paix, toutes les nationalités intéressées, y compris les Yougoslaves, qui sont nos alliés en fait, auront voix au chapitre. C'est le seul moyen d'éviter des conflits que certaines ambitions ne manqueront pas de produire et de ménager les intérêts de la France et de l'Angleterre que certaines velléités de domination sur les mers méridionales risqueraient de léser. Les conférences de la paix doivent donc avoir pour préliminaires la reconnaissance par l'Entente du Conseil National Yougoslave de Zagreb et un accord définitif entre l'Italie et les Yougoslaves. L'avenir de l'Europe est à ce prix.

JULES CHOPIN.

(1) Pour les chiffres, je renvoie à l'excellent volume de M. Arthur Chervin : *L'Autriche et la Hongrie de Demain* (Berger-Levrault, Paris 1915), qui ne risque pas d'avoir des démêlés avec la censure, pp. 105 et suiv.

§

Belgique.

LA TACHE DE DEMAIN. — Un jeune officier de mes proches, qui a pris part à la marche victorieuse dans les Flandres, m'écrit que les Flamands délivrés du joug teuton sont comme ivres de joie. Ces taciturnes débordent maintenant en paroles et en gestes d'allégresse, ces parcimonieux dénichent au fond des cachettes d'humbles provisions qu'ils sont heureux d'apporter aux soldats. « Ils se jettent à votre cou, vous baisent les joues, les mains, rient et pleurent à la fois, vous obligent à accepter les pauvres petites victuailles qu'ils ont pu soustraire à la rapacité boche... Comme je regrette de ne pas mieux connaître le flamand pour communier pleinement avec eux. Et dire que, dans mes préjugés de Wallon, je les croyais froids, insensibles et durs! »

Mais à l'heure où paraîtront ces lignes, le jeune officier belge sera certainement en Wallonie, son pays natal, il comprendra mieux, s'unira plus intimement à l'immense alleluia; cependant ce qu'il aura vu dans les Flandres restera pour lui un souvenir inoubliable et comme la démonstration vivante de l'unité de la Nation belge.

Boches et activistes — traîtres flamands et traîtres wallons amis du herr Reichmann — s'était ingéniés, de conserve, à faire germer la haine contre les Belges du dehors et principalement contre le gouvernement du Havre; ces jours derniers encore, une petite feuille scélérate publiée à Paris, et inspirée de Suisse et de Hollande, continuait les manœuvres de division.

Mais la rentrée triomphale du Roi et de la Reine à Ostende, puis à Bruges et à Anvers, quelle réponse éclatante à leurs menées venimeuses!

Quand paraîtront ces lignes, la famille royale et les membres du gouvernement auront réintégré Bruxelles: ce sera, à n'en point douter, la répétition plus élargie de l'apothéose brugeoise.

On me communique à l'instant la liste des membres du nouveau Cabinet de Restauration nationale; je la commenterai dans ma prochaine chronique.

L'idéal serait que tous les Belges réfugiés en France et en Angleterre puissent rentrer en Belgique en même temps que leurs gouvernants. Il faudra malheureusement compter avec les difficultés engendrées par la guerre. Globalement, 500.000 Belges se sont réfugiés en France et 150.000 en Angleterre. L'immense majorité est animée par le désir ardent du retour; malgré la bonne hospitalité française et britannique, il n'est de doux et bon foyer, pour les Wallons comme pour les Flamands, qu'au sein de la patrie belge.

Notre gouvernement s'empresse de faciliter ce retour tant sou-

haité. Dès que Bruges fut délivrée, il y installa ses services administratifs.

Mais il faut que les impatients tiennent compte de ce fait que si les Belges du dehors ont souffert moralement, des tortures matérielles se sont ajoutées aux tortures morales pour les Belges restés dans le pays occupé.

A part certains activistes qui ont fait ici une besogne ignoble et sont allés jusqu'à répudier leur mère patrie en criant sur le ton du gâtisme : « maman » à la France (ce qui a répugné profondément aux Français et n'a réussi à leur ouvrir que les portes des journaux défaitistes), à part ces évadés des bas fonds du journalisme marron, nous avons tous hâte de voir nos parents, nos amis, nos villes, nos villages. Nous ne voulons toutefois pas leur être à charge ; attendons l'organisation du ravitaillement ; ne nous pressons pas trop ; songeons que nous avons vécu, Belges réfugiés en France ou en Angleterre, dans des pays où la vie était relativement aisée ; n'allons pas quémander la pitance autour de tables démunies où nos faces de personnes convenablement nourries contrasteraient avec des faces émaciées, telles les cinémas populaires nous ont fait apercevoir les pauvres figures de nos frères de Lille et de Bruges reconquis. Sachons attendre ; ne soyons pas plus pressés que les Français du Nord qui ont un peu du même sang que nous dans les veines...

Je pense sincèrement que le ravitaillement de la Belgique reconquise se fera aussi consciencieusement et méthodiquement par le gouvernement belge que celui de l'Alsace-Lorraine, du Nord et de l'Est, évacués des punaises allemandes.

Et je suis bien sûr de ne froisser aucun de nos bons amis français en prédisant qu'il se fera peut-être mieux qu'en France, parce que, pays de libre échange, nous sommes mieux préparés aux solutions pratiques, mieux adaptés.

Mais — je suis bien placé, pour le dire en tout désintéressement — notre honnête gouvernement, autour duquel je me suis instinctivement groupé avec d'autres Belges de toutes les opinions mus également par un sentiment national, parait en cette question du ravitaillement ne pas se rendre compte suffisamment de l'immense concours que pourrait lui apporter l'initiative privée.

Issu de la politique, notre gouvernement compte trop sur les politiciens. A la tête de la commission du gouvernement, il place un politicien et l'entoure de fonctionnaires. Ah ! s'il avait vu à l'œuvre, comme je les y ai vus, nos hommes d'affaires, les grands comme les petits, la manière intelligente et débrouillarde dont ils ont acheté et vendu, ici, pour gagner leur vie d'exil, c'est à eux qu'il aurait fait appel.

Quand nous serons en Belgique, complètement, intégralement, le

gouvernement se trouvera en présence de Belges dont il n'avait peut-être jamais entendu parler et qui, eux aussi, citoyens de toutes les opinions et de toutes les confessions, ont dû tenir et se ravitailler.

Ces Belges du dedans auront à juger le gouvernement du dehors. Ils le feront équitablement.

Et que, surtout, M. Wilson et le gouvernement des Etats-Unis veuillent bien continuer à nous ravitailler. Nous sommes ses associés, non pas ses alliés, pour rester dans les termes de son protocole. Mais nous avons été surtout ses obligés. Les Allemands vont, paraît-il, le devenir. Comme il a raison d'être humain ! Mais que cet homme de haute culture et de haute conscience n'oublie pas la pensée fameuse de Pascal : « Qui veut faire l'ange..... »

GUSTAVE FUSS-AMORÉ.

§

Italie.

L'ENTENTE INTELLECTUELLE. — Complétant, dans un second article, les quelques notes réunies sous ce titre dans le *Mercure* du 16 septembre dernier, nous voudrions, à l'aide uniquement de documents italiens, montrer que le délicat problème d'une entente intellectuelle est en partie conditionné par celui de l'enseignement, à tous ses degrés, et que, malheureusement, la nature *actuelle* de cet enseignement, dans la péninsule, permet d'entretenir des craintes sérieuses pour l'avenir de la dite entente.

Dans un fort judicieux article dans la *Revue des Nations Latines* du 16 octobre dernier (1), M. Armando Tartarini s'est demandé d'où venait que les peuples latins, et plus spécialement les Italiens, eussent perdu « toute communication avec les régions spirituelles de nos vieux ancêtres, qui nous transmirent en héritage les formes essentielles de notre esprit et de notre langue. » Sa réponse est la suivante : « Ce processus d'amnésie historique qui peu, à peu s'est, manifesté parmi nous, est certainement un effet partiel des méthodes germaniques introduites dans nos études et nos écoles, et qui ont entraîné la haine pour les grecs et les latins, en desséchant les jardins de notre latinité humaniste... » Selon ce garant informé, il n'est besoin, pour reprendre les contacts interrompus, que « de rétablir les communications coupées par le pédantesque « scientisme » philologique allemand » ; de se réconcilier, en un mot, avec les grands

(1) *Per un nuovo umanismo*, p. 183 *seq.* L'auteur s'élève, dans cet article, contre la déviation de méthodes qui s'est produite, depuis 1916, au sein du groupement *Attene e Roma*, lequel se propose de promouvoir la renaissance des études classiques en Italie. Voir à ce sujet la brochure du professeur Ettore Romagnoli : *L'aurora classica boreale*, parue l'an dernier à Bologne chez Zanichelli. Voir aussi notre article : *Corpus Scriptorum Latinorum*, dans la *Revue de l'Enseignement des Langues Vivantes*, de mars 1917, p. 110 *seq.*, et notre écho ici même (*Mercure* du 16 juin 1917, p. 765).

classiques de l'antiquité, étudiés, non plus à la façon purement formelle et « critique de textes » des éditeurs de Teubner et de leurs épigones, mais aussi et surtout du point de vue de la « substantifique moelle », à peu près complètement négligé par l'école des glossateurs de l'école philologique teutonne. Ici encore, il convient de citer notre autorité :

Les philologues — écrit M. Armando Tartarini — de chez nous, par la mesquine phobie de paraître rhéteurs et de déplaire aux « maîtres » tudesques, se sont réduits à la fonction de simples ouvriers manuels, qui réparent çà et là quelques briques de l'édifice, mais auraient honte, et se gardent bien, de risquer un seul mot sur la valeur et le sens de la construction. *Verboten !...* Cela n'est pas de bon ton parmi les philologues comme il faut...

L'on concevrait, à la rigueur, que la discipline philologique des Universités, jusqu'alors conduites à l'allemande, n'abdiquât pas soudain et continuât un certain temps encore de professer les rites ésotériques où s'égarait le prétendu pragmatisme de plus d'un illustre maître, élevé à l'école de la *Germania Filologica*, telle que la codifiait, dans son volume de 1909, si âprement censuré par le grand-prêtre Arturo Farinelli, M. Guido Monacorda, de l'Université de Catane, puis de Naples. Mais infuser dans l'âme des jeunesses primaires le venin pernicieux des doctrines notoirement et ouvertement germanophiles, et ce à la 5e année de la Guerre Libératrice, la « *nostra guerra ?* » Cependant, à la fin d'août 1918, le ministériel *Giornale d'Italia* publiait le texte de l'interrogation suivante, émanant du député Medici et dirigée au ministre de l'Instruction Publique :

On voudrait savoir si, avant la réouverture des classes, le Ministre a l'intention de prendre des mesures pour que soient éliminés les livres qui répugnent au sentiment national et que soient précisées les responsabilités afférentes. On demande une réponse écrite.

A cette question faisait suite un article, où on lisait ceci :

Le mal que peuvent causer les impressions des premières années, n'a, en fait, pas besoin d'être commenté. Or, à l'ombre de l'approbation supérieure, circulent dans les écoles des ouvrages qui opposent la barbarie italienne à la civilisation tudesque, en semant la haine et la zizanie entre Italiens du Nord et Italiens du Midi. Un *Testo Atlante di Geografia*, par Assunto Mori, écrit à la lettre que, entre les divers groupements européens, « *le plus civilisé est celui des peuples germaniques* » (*il più civile è quello dei popoli germanici*), qui dominent en matière politique et commerciale, ainsi que par leur « *activité progressive* » (*attività progressiva.*) « *Le groupe gréco-latin est resté en arrière, et certaines peuplades d'Italie et d'Espagne peuvent être considérées comme semi-barbares. Moins civilisées en moyenne sont encore les peuplades slaves. Dans la Péninsule Balkanique et en Russie vivent des gens que l'on peut considérer comme barbares.* » (Vol. I, p. 100.)

De cet intéressant exposé, un adolescent ne peut tirer d'autre conclusion que celle-ci : *Les seuls peuples rigoureusement civilisés et progressifs l'Europe sont les peuples germaniques et tous les autres, qui, avec l'Italie, se sont élevés contre eux au nom de la civilisation, sont au contraire ou des barbares, ou des demi-barbores; tout au plus, des arriérés.* »

Tout cela s'enseigne à la jeunesse italienne en l'an de grâce 1918. Mais il y a pire. Quelques auteurs de *Manuels*, comme Giovanni Graziani, dans *Terra e Nazioni*, vol. II, p. 193, développent les mêmes idées, en les ornant de variations à eux, parlant, par exemple, de contrastes entre le Nord et le Sud, de décadence latine, dans des phrases dans le genre de celle-ci : « *Qu'importe, si, en Italie, le Nord progresse et devient chaque jour plus prospère, puisque le Sud est toujours parmi les pays les moins civilisés l'Europe et offre encore le phénomène d'un vif contraste entre les classes sociales, nourrissant une plèbe rurale concentrée dans un petit nombre de bourgades d'où la vertu campagnarde est absente ?* »

De façon générale, donc, les Italiens seraient arriérés, tandis que ceux du Midi resteraient demi-barbares dans toute la force du terme et corrompus, s'opposant aux progrès du Septentrion ! Telles sont les maximes qu'au nom de la science l'école italienne inocule aux enfants.

Il y a pire encore. Certains journaux ayant signalé cette énormité, ses divulgateurs se sont dressés pour nous apprendre que des affirmations aussi délétères constituent le dernier mot de la science et de la nouvelle pédagogie. « *Vainement* » — s'écrie sur un ton de triomphateur le professeur Mori, — « *vainement vous exaltez la civilisation latine, car, en réalité, notre Société est barbare, ou semi-barbare. C'est des Allemands que nous devons apprendre la civilisation !* »

Et, ce disant, il nous a ressassé de belles statistiques, pour nous apprendre combien chaque teuton gagne au commerce, de combien de kilomètres il est maître, combien de tonnes il transporte. Il a essayé de nous faire croire qu'aujourd'hui les Anglais sont dans le même sac que les Germains et, pour confondre la prétendue civilisation italienne, il nous a bravement rappelé les faits de Verbicaro et d'Orgotsolo.

Il est déjà surprenant d'entendre un pareil langage sur les lèvres d'un éducateur de la jeunesse et au nom de la science et que l'on ose faire passer toute cette contrebande sous l'étiquette éducative. Mais où l'on ne peut ne point se déclarer stupéfait, c'est lorsque l'on constate que tant d'inspecteurs et de fonctionnaires sont payés pour surveiller la marche des écoles et... tolèrent, quand ils n'approuvent pas une telle drogue. Exalter la civilisation de la triste engeance contre laquelle s'est insurgée l'Europe ! Lui opposer la « barbarie » des régions qui nous ont donné les brigades Sassari et Catanzaro ! Exploiter grossièrement les douloureux incidents d'un pauvre monde et oublier le brigandage raffiné du *Lusitania* et des bateaux-hôpitaux ! Confondre le bandit boche avec le type supérieur de l'Anglo-saxon !

Mais nous ne nous en tiendrons qu'à ce qui est écrit dans ces livres : que ce soit science, ignorance ou pédagogie. Une chose est sûre : quand on écrit de cette façon, que l'on juge sur de tels critères, l'on est incapable manifestement de produire des œuvres d'éducation, dignes d'être proposées pour l'enseignement de notre jeunesse. Et comme il importe de se prémunir

de suite contre les bacilles infectieux, des mesures doivent être prises avant la réouverture des classes. Il n'est pas, en l'espèce, d'entraves (*pastoie*) bureaucratiques qui tiennent, pas de règlements prohibitifs à opposer, à moins que l'on ne veuille rendre l'école complice d'un vrai délit. Il n'est pas d'injustice plus patente que celle qui consiste à reprocher à nos soldats leur semi-barbarie pour exalter la *Kultur* boche ; pas de système plus délétère et plus funeste à l'éducation nationale que celui qui se fonde sur un principe de dépression et de dénigrement de notre civilisation, en semant la zizanie et le soupçon entre les différentes provinces. Et nous ne toucherons pas le côté éducatif, car ne serait-ce pas grotesque de supposer que des livres écrits par des gens qui jugent de la valeur de civilisation d'un peuple par le nombre de kilogrammes et de tonnes qu'il a à son actif puissent avoir autre chose qu'un effet funeste sur l'âme juvénile, alors qu'on y fait argument des accès de colère de paysans illettrés et que l'on y passe sous silence la sauvagerie raffinée des héros de Hindenburg, des mutilateurs des enfants belges ?

Il ne s'agit point, ici, de quelques simples phrases. Il s'agit de l'indice de la pire des anarchies, du désaveu le plus solennel de notre guerre (*della nostra guerra*), plus encore : de la négation absolue de toute notre histoire, en même temps que de la civilisation mondiale.

Divers grands journaux italiens adoptèrent aussitôt, en en reproduisant l'article, la thèse du *Giornale d'Italia*. C'est ainsi que le plus sérieux organe de Gènes : *Il Sècolo XIX*, dans son n° 237 20 août 1918, disait :

Le *Sècolo XIX* s'associe à ces justes considérations. Devant la question de l'honorable Medici, les responsables ne peuvent plus, désormais compter sur le mutisme. Mais devons-nous continuer de payer des inspecteurs qui tolèrent un tel état de choses? Jusqu'à présent aucun, parmi les nombreux personnages qui ont adopté ces ouvrages, n'a osé les défendre...

Peu à près cette note, un professeur génois adressait au journal une lettre, que celui-ci publia dans son n° 244, 4 septembre 1918 et qui, trop longue pour être traduite ici intégralement, contenait les passages suivants :

..... L'école a besoin de réformes minutieuses. Il faut qu'elle soit soustraite à une bureaucratie ignorante, qui ignore tout de l'éducation, qui se soulage en multipliant les contrôles et les correspondances et qui considère excellente l'école où les règles s'enseignent au détriment de la pratique. Quant à l'inspection scolaire, ç'a été une institution malheureuse. Que fait-elle ? Quelle action exerce-t-elle sur l'école ? Aucune. Elle fait ce dont elle est incapable. Elle examine, elle modifie, elle impose des horaires à des écoles qu'elle ignore, dans des villes dont elle ne connaît pas les coutumes ni les habitudes..... et des occupations aussi urgentes ne permettent pas aux Inspecteurs d'examiner les livres anti-patriotiques en usage dans ces écoles. Mais, en définitive, ces Messieurs ne sont pas les seuls coupables. Ils sont victimes d'une fausse organisation bureaucratique qui les

contraint à ne pas s'occuper de l'école pour ne pas empiéter sur un domaine que la haute bureaucratie entend dominer et gouverner à elle seule. Et avec quels résultats ? Aucun des fonctionnaires ministériels, comme bien vous le pensez, n'a jamais mis les pieds dans une école depuis qu'il en est sorti, à la fin de ses études. Ils en ignorent les besoins, les défauts, la façon d'y remédier. Les Directeurs, chefs de bureaux et de divisions sont des avocats, des comptables, des ingénieurs. Le petit nombre de ceux d'entre eux qui sont passés par l'enseignement sont entrés au Ministère afin d'échapper à l'école, pour laquelle ils ne se sentaient ni vocation ni amour et ce sont ces gens-là qui dirigent l'éducation nationale !

Un autre membre de l'enseignement génois écrivait, dans le même n° du *Sècolo XIX* :

Les textes de géographie de Mori et de Graziani, qui exaltent si fort la civilisation allemande par comparaison avec la semi-barbarie italienne ont, semble-t-il, une grande diffusion à Gênes. Il est certain, en tout cas, qu'ils sont adoptés aux Ecoles normales et complémentaires Lambruschini, aux Ecoles techniques Vivaldi et dans les lycées. Il me semble qu'il serait temps de demander au recteur et aux directeurs en vertu de quels secrets mérites une telle denrée doit d'être mise en circulation dans nos écoles. C'est là une belle nourriture intellectuelle pour les jeunes filles des Ecoles normales, qui, plus tard, enseigneront aux petits gars campagnards la « civilisation » et les « progrès » des Allemands, mais la « semi-babarie », ou la « babarie » pure et simple des Italiens et des autres peuples de l'Entente ! Ne vous semble-t-il pas que l'heure des responsabilités a sonné et que ceux qui ont imposé à la jeunesse ces denrées-là doivent en founir la justification ? D'après ce qu'on a lu dans les journaux en ces temps de guerre, exalter les choses allemandes et déprimer les qualités des Alliés, cela équivaudrait à un pangermanisme authentique. Nos écoles doivent donc être ouvertes au pangermanisme ?

Nous sommes contraint de nous borner et d'arrêter nos citations. Nous ne clorons pas, cependant, cette seconde *note* sans rapporter un fait dont nous sommes redevable au *Commendatore* Professeur Edoardo Begey. Le *Convitto Nazionale* milanais employait une édition de la *Divine Comédie* dont la *Dédicace*, imprimée en gros caractères, disait :

AL PROFESSORE — CARLO WITTE — CHE PER GLI STUDI SPESI O PROMOSSI — FECE DANTE CITTADINO DI GERMANIA — E SE STESSO D'ITALIA — EUGENIO CAMERINI — INTITOLA QUESTO VOLUME — COME AD AUSPICE ILLUSTRE ED ACCLAMATO MAESTRO.

Ce Dante « citoyen de l'Allemagne » par la vertu de Karl Witte nous rappelle que, dans l'une des anciennes éditions de la *Storia della Letteratura italiana* de la « *professoressa* » Emma Boghen Conegliani, éditée par la Société R. Remporad et Fils à Florence et extrêmement répandue dans les Ecoles Normales, on peut lire, au t. I, p. 80, que la famille des Alighieri — « dont le patronymique (*casato*) est d'ori-

gine germanique et dérive probablement d'un Aldiger ou Aliger (1)», — était ancienne ! Et ce texte, toujours selon M. Begey, était encore en usage, en 1918, dans une *Scuola Regia Normale Femminile* de Gênes, comme on pourra le lire dans le *Sècolo XIX* du 6 septembre, avec une rectification — qui ne change rien à la question — de l'éditeur Enrico Bemporad au n° du 13 septembre 1918...

CAMILLE PITOLLET.

§

Russie.

UN GRAND-DUC OUBLIÉ. — Au milieu du fracas du canon qui accompagne l'agonie du monde ancien et la naissance d'un monde nouveau, au milieu de tous ces événements formidables, la mort à Tachkend du grand-duc Nicolas Constantinovitch, oncle de Nicolas II, est passée tout à fait inaperçue. Pas un télégramme n'a annoncé cet événement, et, cependant, le défunt était certainement l'un des plus intéressants et des plus remarquables parmi les Romanov.

Nicolas Constantinovitch vivait à Tachkend non par amour de ce pays lointain, mais parce qu'il y avait été exilé il y a environ trente-cinq ans. Jusqu'à présent on ignore la vraie raison de cet exil. On disait que le grand-duc avait été exilé à la suite d'un vol : il aurait dérobé les diamants d'une icône appartenant à sa mère.

Une aventurière allemande, Fanny Lear, a publié récemment, en Amérique, des souvenirs sur le grand-duc dont elle se flatte d'avoir été la maîtresse. Fanny Lear raconte que le grand-duc était kleptomane et, souvent, commettait des larcins. Mais un jour, il prit une icône précieuse appartenant à sa mère et donna l'ordre à son aide de camp de l'engager dans un lombard. Ce gage n'ayant pas été accepté, le grand-duc retira de l'icône les pierres précieuses que son aide de camp engagea alors pour trente mille roubles.

Quand le vol fut découvert, Alexandre II, très irrité, voulut dégrader le grand-duc Nicolas Constantinovitch et l'envoyer au Caucase, comme simple soldat. L'impératrice intercéda pour le coupable, et Alexandre II, cédant à ses instances, dit alors : « Faites de lui ce que vous voudrez, mais que je ne le voie plus et que je n'entende

(1) On sait peut-être qu'on employait indifféremment en Italie les formes : *Adigeri, Aldighieri, Adhegerii, Aldegerio, Adecherio* et autres analogues, ce qui induisit l'excellent Baillet, en 1686, dans ses *Jugements des Savants*, à commettre cette phrase amusante : « *Dante Alighieri, ou Alghieri, Florentin, que nos auteurs appellent quelquefois d'Audiguier...* » Mais, à l'époque de Baillet, on se permettait couramment de franciser les patronymiques, sans nulle arrière-pensée de tendancieux chauvinisme, et la phrase ci-dessus n'entend pas affilier Dante à la lignée de Vital d'Audiguier, dont Michel de Marolles cite un beau sonnet, dans la manière de Maynard, au t. I, p. 70-71, de ses *Mémoires*, sonnet sur la mort de Mme de Nevers (1618), et qui est connu, d'ailleurs, comme traducteur des *Nouvelles* de Cervantes et d'Espinel.

jamais parler de lui. » Un conseil de famille décida d'exiler le grand-duc à Tachkend.

Il existe aussi une autre version. On donne comme raison de cet exil une querelle violente entre Alexandre III, alors héritier du trône, et le grand-duc. A noter que durant toute sa vie à Tachkend, Nicolas Constantinovitch manifesta toujours une vive opposition envers toute la cour.

A Tachkend, le grand-duc, fort bel homme, à l'aspect imposant, se montrait assidu aux fêtes de la jeunesse et, entre autres, aux bals du lycée, où il dansait et s'amusait avec les lycéens, parmi lesquels on citait comme le plus brillant danseur le fils du directeur du lycée, Alexandre Kerensky.

Le grand-duc Nicolas Constantinovitch, dès le premier jour de sa déportation, fut soumis à une étroite surveillance policière. Toute sa correspondance était ouverte, et, dans les différents manifestes amnistiant certaines catégories de criminels politiques, jamais il ne fut mentionné. D'ailleurs, il disait lui-même à quelques rares amis : « Tous peuvent être graciés, par un manifeste ou un autre, moi, jamais. » On cherchait dans ces paroles le mystère de son exil.

Nicolas Constantinovitch était un admirateur fervent de Hertzen ; il avait donné le nom d'Iscander (1) à sa résidence de Tachkend, et ses enfants nés, de son mariage avec la fille du chef de police d'Orembourg, portent aussi le nom d'Iscander. Le grand-duc ne cachait pas ses opinions révolutionnaires et montrait une dilection spéciale pour la couleur rouge : les pavillons entourant son palais étaient peints en rouges ; sa voiture, attelée d'une superbe troïka, était d'un rouge éclatant, et son costume, celui des Tatars de Sarov, était rouge vif.

A Tachkend, Nicolas Constantinovitch jouissait d'une grande popularité. Tous les habitants le connaissaient et l'aimaient. Il était d'ailleurs très accessible à tous, généreux, et il n'était pas rare qu'un paysan vînt le trouver pour lui demander de quoi acheter une vache ou du grain pour les semailles, sûr que sa demande serait toujours accueillie. Tachkend et toute la région environnante, qui sont dans un état très florissant, doivent cette prospérité en grande partie au grand-duc Nicolas Constantinovitch. Les immenses plaines du Turkestan attiraient depuis longtemps les paysans russes qui manquaient de terre chez eux, mais le pays étant presque complètement privé d'eau, les paysans qui s'installaient là-bas, encouragés par l'administration russe, tombaient dans un véritable désert ; la déception était grande pour les malheureux paysans et il en résultait parfois des désordres. Le grand-duc entreprit de résoudre cette question de l'eau. A ses frais, il fit venir des ingénieurs, loua des milliers d'ou-

(1) Pseudonyme littéraire de Hertzen.

vriers et, au bout d'un an d'un travail formidable, un petit canal commença à rouler ses eaux à travers la plaine; le Ministère de l'Agriculture se décida alors à intervenir et, en 1907, la question de l'irrigation rationnelle de tout le pays était enfin résolue.

Ces travaux d'irrigation terminés, le grand-duc Nicolas Constantinovitch se passionna pour le cinématographe. Il fit construire des salles de cinématographe dans toute la région, et se procura, pour celui qu'il avait fait installer dans son palais, une collection remarquable de films. C'est aussi au grand-duc que Tachkend doit son magnifique théâtre, qui peut rivaliser avec ceux de n'importe quelle capitale d'Europe, et son installation électrique pour l'éclairage de la ville.

Le grand-duc s'était composé une bibliothèque considérée comme une des plus riches en Russie, dont il a fait présent à la ville de Tachkend. Quant aux œuvres d'art réunies dans son palais elles ont été saccagées et pillées, après la révolution, quand le bolchévisme se répandit jusqu'au Turkestan.

Les gouverneurs qui se succédèrent à Tachkend, depuis que Nicolas Constantinovitch y résidait, étaient tous très impressionnés par les sorties libérales du grand duc ; son refus de prêter serment à Nicolas II causa surtout un grand émoi dans les hautes sphères. On voulut alors le faire passer pour fou, mais les spécialistes envoyés pour examiner le grand-duc n'eurent pas la lâcheté de se prêter à cette combinaison et déclarèrent que Nicolas Constantinovitch était parfaitement sain d'esprit.

C'est le 15 juillet qu'a été inhumé dans la Cathédrale du Saint-Sauveur, de Tachkend, le mieux doué des Romanov et le seul peut-être qui ait laissé un bon souvenir dans le pays qu'il habita.

J.-W. BIENSTOCK

§

A travers la Presse.

LA PRESSE ALLIÉE. — Le « Bulletin polonais », de Berne, publie quelques passages de l'appel lancé aux intellectuels, dans *Przeglad Poranny*, par le célèbre patriote Wáclan Sieroszewski :

Le mot d'ordre de l'indépendance nationale, au nom de laquelle nous avons commencé et mené jusqu'à ce jour le combat, ne perd guère de son importance du fait de la réunion de tous nos territoires et de la naissance de l'Etat polonais.

Au contraire le soin de conserver l'indépendance politique, économique, intellectuelle, le développement des forces morales et matérielles de toute la nation, la réunion au moyen de liens indissolubles en une unité harmonieuse des parties de la Patrie depuis si longtemps séparées ouvre à cette idée des horizons inattendus et lui donne de nouveaux et puissants leviers.

Nous sommes partisans de larges réformes fondamentales, nous reconnaissons le droit égal de chaque individu au travail, à l'instruction et au bien-être, un droit égal au bonheur dans la vie et à la tranquillité dans la vieillesse.

Nous estimons que la base de la puissance nationale est le partage égal des devoirs et des avantages découlant de la vie commune. La condition de cette puissance est l'expulsion du sein de la nation de tout ce qui divise, tyrannise et empêche le citoyen d'aimer son compatriote, de voir en lui un frère et non pas un ennemi. Nous estimons qu'il faut tendre vers ce but par la voie des changements législatifs, basés sur la volonté de toute la nation représentée dans une Diète démocratique, de même que par la création d'organes autonomes issus du sein du peuple et puisant leur force de lui.

Le développement raisonnable et énergique de toutes les forces économiques de la nation, le développement général de la conscience patriotique, l'anoblissement de toutes les âmes humaines peuvent seuls nous mener à ce but.

Dans l'aube commençant à paraître au-dessus des nuages noirs de l'orage international, nous voyons notre peuple digne et heureux, avançant avec les autres nations vers le lointain lumineux de la justice universelle.

Mais la lutte n'est pas terminée : on ne nous a pas encore restitué tout ce qui nous revient ; nous sentons encore sur nous des chaînes étrangères ; les frontières de notre Patrie ne sont pas encore tracées et des garnisons de la nation armée n'occupent pas ses confins.

A l'Occident, la lutte continue au milieu des incendies et du cliquetis des armes.

Les gémissements de luttes fratricides arrivent encore de l'Orient ; on entend retentir le cri sauvage de la haine et de la passion indomptée : « Mort aux lettrés ! »

Dans les prisons périssent les hommes qui ont vieilli dans la lutte pour le droit des peuples. Les mains criminelles de la populace bolchéviste assassinent par centaines : médecins, professeurs, ingénieurs et même les élèves innocents des écoles, comme à Goluchow où l'on extermina tout un gymnase.

Les ennemis internes et externes de la civilisation polonaise, les conquérants et parasites étrangers veulent transporter chez nous le flambeau d'une semblable lutte, rendre impossibles les réformes, affaiblir la classe intellectuelle polonaise et devenir pour longtemps, pour des dizaines, peut-être des centaines d'années les maîtres du Peuple Polonais.

Ne permettons pas que les choses en arrivent à ce point !

L'intérêt des intellectuels radicaux est intimément lié au bien-être de toute la nation, à l'état démocratique de sa constitution, au développement et à la défense de sa civilisation.

Pour atteindre leur but, les intellectuels polonais devraient s'organiser en une force se tenant au-dessus des différentes classes et couches sociales, pour appuyer les justes revendications de chacune d'elles, émanant soit des milieux paysans, soit des ouvriers de fabriques, soit des artisans, des marchands ou des intellectuels professionnels.

Pour tout cela, il faut avoir une organisation propre. Les intellectuels

radic aux russes ne possédaient pas de telle organisation ; ils étaient dispersés dans une quantité d'organisations de parti, de classe. Voilà pourquoi ils sombrèrent sans opposition et sans trace dans le chaos sanglant qu'ils furent étouffés par les convulsions de foules ignorantes et infortunées, foules excitées par les souffrances de la guerre et par les souvenirs de torts passés.

Même les pionniers de la liberté du peuple, perpétuellement persécutés par le tzarisme, les prophètes des tendances ouvrières et paysannes, devenus gris dans les prisons, y périssent en martyrs de ces mêmes mains chéries qu'ils ont libérées...

Il faut libérer, mais il ne s'agit pas d'ouvrir aux criminels l'accès auprès d'esprits rendus fous de douleur.

LA PRESSE ENNEMIE.—Il y a eu, dans les jours qui précédèrent l'armistice, lutte dans l'Allemagne du Sud entre l'esprit particulariste et l'esprit unitaire. Il semble, maintenant que les socialistes détiennent le pouvoir, que c'est l'esprit unitaire qui va l'emporter, et, sur ce terrain, les socialistes marchent de concert avec les pangermanistes. Voici, formulée par M. Fritz Endres dans l'*Augsburger Abendzeitung*, l'opinion d'un pangermaniste bavarois, que tout socialiste de Munich pourrait faire sienne.

Quiconque avant la guerre eût parlé d'un antagonisme réel existant entre deux grands Etats, ou plutôt entre deux grandes races de l'Allemagne, celui-là aurait été tout de suite réduit au silence, *avec quelques mots bien sentis*. Au cours de plus de quarante années de vie commune, on a pu voir par quels liens politiques, militaires, économiques et intellectuels la Bavière et la Prusse étaient unies ; tout en ne s'aimant pas positivement, on n'avait jamais songé à une séparation, à une nouvelle ligue du Mein, et le gouvernement ne cessait de proclamer à toute occasion l'union de toutes les parties de l'Empire.

La guerre a porté une grave atteinte à ces relations de *bon voisinage*. Au début, en présence de l'attaque du monde entier, les petits différends entre le Nord et le Sud avaient semblé disparaître : on voulait n'être qu'un peuple de frères. Mais à mesure que la guerre se prolongeait, lentement d'abord, plus rapidement ensuite, le particularisme bavarois, renaissant, regagnait des forces, se mettait en état de légitime défense contre le particularisme prussien.

Que des permissionnaires prussiens et bavarois se soient mutuellement injuriés, cela n'aurait pas grande importance ; mais, ce qui est plus sérieux, c'est qu'on a commencé à se heurter violemment aussi sur le terrain *économique*. On s'est plaint d'abord que la Bavière laissait les Prussiens mourir de faim ; ici, maintenant on proteste en déclarant que tous les vivres s'en allaient en Prusse et que des touristes prussiens mettaient presque au pillage les Etats du Sud.

En même temps s'accroissait la préoccupation de voir les efforts de centralisation faits par la Prusse.

Enfin, des fautes politiques et militaires portaient une atteinte sérieuse à

l'estime que l'on éprouvait pour ce pays. De semaine en semaine, les critiques se succédèrent : lorsqu'il fallut perdre, en septembre et octobre derniers, *tout espoir dans une victoire militaire*, une partie du peuple bavarois, au paroxysme de la colère, chercha un bouc émissaire : il le trouva : c'est la Prusse.

Incontestablement, dans de nombreux milieux, l'hostilité est profonde aujourd'hui contre la Prusse ; elle est si grande même qu'elle peut faire croire à nos ennemis que la séparation de la Bavière et de la Prusse est en vue.

Il est nécessaire de dire aussi clairement que possible qu'il n'est pas question, qu'il ne doit pas être question d'efforts tendant à une séparation. Ce qu'on veut, c'est une égalité de traitement totale; au sud du Mein, on se sent digne d'être traité sur le pied d'égalité absolue, militaire, économique, culturelle, politique.

Entre cette conviction et l'intention séparatiste, on conçoit qu'il existe une forte différence. Certes, le mécontentement est grand en Bavière, mais ce n'est là qu'un *état d'âme*, rien de plus. Tout homme raisonnable ne veut plus de la politique de la Confédération du Rhin qui, lorsque nous étions français, ne nous a valu que des guerres, 1806, 1809, 1812, 1813. La Bavière n'est une véritable puissance que par son *union à l'Empire*. Notre renaissance après la guerre, le développement ultérieur de notre industrie et de notre commerce, seraient impossibles sans l'acier, ni le charbon prussiens. Au point de vue culturel, aucun Etat, pas même l'Autriche allemande, ne pourrait remplacer ce qu'il perdrait en se séparant du Nord. Nous serions obligés de recommencer, en la réduisant, l'œuvre de nos pères que la guerre a bouleversée, mais non détruite.

Certes, les temps sont durs, l'avenir incertain. Mais ils ne seront pas améliorés lorsque nous aurons ajouté un nouveau problème à tous ceux qui existent déjà. Ce serait tomber de Charybde en Scylla que d'appeler au secours l'étroit particularisme qui nous a été si funeste dans le passé. Nous, Bavarois, nous étions des Allemands avant que l'Empire n'existât et c'est parce que nous étions des Allemands que nous avons valeureusement combattu pour créer et protéger l'unité des races allemandes. Si nous coupions les ponts qui conduisent vers le Nord, nous trahirions notre passé.

LA PRESSE NEUTRE. — Un américain M. George D. Herron, élucide dans la *Semaine littéraire* de Genève ce qu'il peut y avoir pour nous d'obscur dans la pensée de Wilson. Certes, ceux qui comptaient sur le Président des Etats-Unis pour brimer l'Allemagne seront déçus, car le but poursuivi par lui est noble et intégralement humain. Ecoutons M. Georges D. Herron :

L'objectif du Président n'a jamais cessé d'être, non seulement une victoire militaire, mais la conquête morale de l'Allemagne. A son point de vue, la défaite militaire de l'Allemagne n'est que le prélude ou le moyen de son salut moral et politique. C'est parce que ce salut moral et politique est le but de sa diplomatie, le but placé devant nos Alliés, qu'à une sévérité et une intégrité de langage inégalées, Wilson a joint, comme en sourdine,

une note d'invitation et de bonté à l'adresse du peuple allemand. A une absolue rectitude de parole et d'action en ce qui concerne la juste rétribution que mérite l'Allemagne; — à l'exigence d'une capitulation complète et inconditionnelle de sa part; — à l'insistance à exiger une révolution réelle et fondamentale impliquant la liquidation des Hohenzollern et du pouvoir militaire prussien, il mêle, il unit inséparablement un appel subtil et sympathique au peuple allemand à tranformer sa mentalité, à adopter par lui-même un esprit nouveau et des méthodes différentes à l'égard du reste du monde. Le Président ne désire pas seulement punir l'Allemagne pour le tort qu'elle a infligé aux nations; il ne désire pas seulement l'astreindre à réparer ce tort autant que cela est possible : il désire que cette punition rétributive soit rédemptrice. Il souhaite une victoire spirituelle assez complète pour que le peuple allemand comprenne son châtiment, finisse même par trouver bon le jugement qui est tombé sur lui, et fasse de plein gré tout ce qu'il pourra pour réparer le mal qu'il a fait au monde. Wilson ne se borne pas à vouloir sauver le monde de l'Allemagne ; il espère sauver l'Allemagne du Germanisme.

A vrai dire, à moins que l'Allemagne elle-même ne soit sauvée du Germanisme, le reste du monde n'en sera pas sauvé. Si nous n'obtenions pas que l'Allemagne voie et confesse ses torts, la victoire militaire la plus complète resterait stérile. Nous aurions alors à continuer à tenir ce pays sous une surveillance internationale. Nous ne pourrions alors admettre l'Allemagne dans une Société des Nations; le monde continuerait à croupir parmi ces monstres moraux et ces marécages primitifs, toujours en proie à la brutalité d'un niveau moral inférieur, conditionné par la nécessité de consacrer au massacre des vies humaines.

Qu'il me soit permis de le répéter — et je l'écrirais à travers les cieux si je le pouvais : Pour que le monde puisse être délivré de la menace allemande, il faut, en dernière analyse, que l'Allemagne elle-même soit intérieurement sauvée. Et ceci aussi est également vrai : La valeur réelle de notre victoire militaire, la preuve, si je puis dire, que nous sommes dignes de cette victoire, sera dans la victoire rédemptrice du peuple allemand sur lui-même. La victoire des armées alliées, toute splendide et complète qu'elle soit, ne sera pas une victoire, si, en définitive, elle n'est pas rendue telle qu'elle puisse gagner l'approbation du peuple allemand. Elle doit porter en elle cette qualité spirituelle, elle doit s'inspirer d'un esprit si haut que le peuple allemand en saisisse le sens divin, et coopère lui-même au jugement et aux sanctions que ce sens comporte.

Maintenant l'accomplissement de cette rédemption de l'Allemagne, sur lequel repose la rédemption politique du monde, explique l'attitude du Président vis-à-vis de ce pays, motive toute sa politique et lui donne son expression. Si le but des Alliés devait être simplement de punir l'Allemagne et d'aboutir à son impuissance politique et économique, ou de la soumettre à une contrainte internationale temporaire, alors notre triomphe militaire, alors toute la crise présente de l'humanité se révéleraient futiles, triviales même, en regard du dénouement divin et prodigieux auquel elle devait atteindre. C'est comme si Dieu avait, dans l'agonie, préparé la naissance d'un âge nouveau, et que, à la fin de cette agonie, on constatât que l'âge nouveau était mort-né.

Voici donc ce qu'il ne faut pas perdre de vue : nos motifs et notre attitude vis-à-vis de l'Allemagne doivent s'inspirer de pitié et de compréhension, sans que pour cela nous cessions de la juger et de la condamner ; c'est là le but qu'il faudra poursuivre, et lorsque la guerre aura pris fin, et maintenant déjà. Si nous acceptons et pratiquons la politique du Président — si, en élevant nos yeux plus haut encore, nous acceptons et pratiquons la politique mondiale de Celui qui étendit tout grands ses bras sur la Croix, donnant par son propre triomphe sur le péché et sur la mort une preuve de cette politique, — alors c'est à nous qu'il incombe d'aider les peuples de l'Allemagne à trouver et à aimer leur véritable âme nationale, et à la distinguer de cette fausse âme nationale qui les a tant trompés et qui a couvert le monde de telles ruines.

C'est aujourd'hui seulement que pour les peuples de l'Allemagne les premières lueurs apparaissent qui éclairent l'abîme de mensonges dans lequel ils ont été jetés ; c'est aujourd'hui seulement qu'ils commencent à se rendre compte de quelle façon le monde qui les regarde les voit, et qu'ils pressentent combien hermétiquement close et scellée fut sur eux la porte qui s'ouvre vers la vérité. Or, c'est à nous à briser le sceau fatal, le sceau dont leur âme a été scellée, non pas seulement par leurs maîtres d'aujourd'hui, mais par tous les siècles de leur histoire. Il faut que nous fassions de notre victoire sur eux une porte largement ouverte pour eux vers une nouvelle mentalité, vers une nouvelle conception de la vie, de la société, du pouvoir, de l'histoire.

Réussir à transformer leur volonté, leur force, leur « efficacité », pour que ces dons soient mis au service d'une nouvelle humanité, qui travaillera à la réalisation d'une monde libre et fédéré, voilà ce qui décidera si notre victoire pourra inspirer confiance ou si elle n'aura été que fausseté. Si donc nous ne sommes pas capables d'accomplir cette régénération de l'Allemagne, c'est qu'alors, nous aussi, nous avons besoin d'être convertis, nous avons à nous débarrasser de cette chose mauvaise que nous nommons le Germanisme.

PAUL MORISSE.

LA FRANCE JUGÉE A L'ÉTRANGER

La « décadence française » aux yeux d'un Anglais. — Il est indéniable que la France s'est acquis depuis quatre ans un prestige incomparable. Dans quelque pays qu'on voyage, ou quels que soient les étrangers qu'on rencontre, on constate que l'opinion est unanime à ce sujet. Chacun s'excuse d'avoir pu admettre les préjugés jadis courants sur les Français et on en impute aux Boches la responsabilité. C'est d'eux, qu'est venu tout le mal, assure-t-on, et on se réjouit du fait qu'en calomniant leurs voisins, ils sont arrivés à croire eux-mêmes à leurs calomnies. Quiconque cuide engeigner autrui, peut souvent s'engeigner soi-même.

Nous avons traduit ci-dessous un article récemment paru dans la

Daily Chronicle de Londres. L'auteur est un journaliste et un auteur qui a servi en France depuis le début de la guerre ; blessé en mai dernier, il a subi l'amputation de la jambe droite. Son article exprime exactement une impression qu'ont recueillie la plupart des officiers et soldats anglais qui ont été en contact avec nos populations françaises. Mr St John Ervine rappelle les généralisations boches sur les diverses nations européennes qu'ils espéraient facilement asservir, et il remarque que la réputation d'observateurs et de penseurs profonds accordée aux Allemands était usurpée. Abordant les erreurs sur la France, l'auteur écrit :

Que quiconque, même dénué de toute perspicacité, ait pu croire que le peuple français était une race décadente, voilà qui dépasse l'imagination. On pardonne à un touriste qui s'arrête vingt-quatre heures à Paris et deux à Marseille, de penser que le Français passe son temps dans les cafés à siroter des liqueurs ou à se noyer l'intelligence dans l'absinthe, lorsqu'il ne mène pas « la vie licencieuse du Continent », selon l'expression consacrée, n'est-ce pas ? Mais qu'un homme qui réfléchit et qui possède une connaissance suffisante de la France soutienne pareille opinion, c'est l'une des surprises de ce monde surprenant. Cependant, telle était la conviction souvent exprimée de presque tous les pédagogues allemands. L'autre jour encore, un journal junker, s'imaginant peut-être que nous étions revenus en 1914, vociférait contre « la décadence des Français ».

Il se trouve que j'ai passé la majeure partie de mon temps de service en France, non pas à Paris, mais en province ; or, la capitale est, de toutes les villes d'un pays, la moins typique ; Paris, Londres, Berlin n'offrent que d'imparfaits exemples de la force nationale. Comme la plupart des soldats anglais, ma connaissance du peuple français se borne à celle des paysans et des petits commerçants. J'ai peu fréquenté les classes supérieures et moyennes et je ne sais rien d'elles. Mais, justement, les paysans et les petits commerçants forment le gros de la population, surtout en France. Quiconque, après avoir passé quelque temps dans un village français, répète que la France est habitée par un peuple décadent, est un âne bâté (sic).

En général, le labeur et l'énergie du paysan français ont été une révélation pour nos soldats. Je me rappelle les paroles d'un sergent irlandais : « Tout le monde travaille en France, même les chiens. » Les paysans, hommes, femmes, enfants, semblent toujours aux champs ; ces champs si bien tenus qu'ils ont l'air aussi propres et ordonnés que la maison de la matrone la plus soigneuse ; à quelque heure du jour que nous passions, à l'aube ou à la nuit tombante, nous les voyions à l'ouvrage. Nos soldats sont persuadés que les campagnards français ne se permettent ni distractions ni vacances. « Ils font un bout de causette le soir, et c'est à peu près tout », constate mon sergent irlandais, qui est convaincu aussi que les Français font plus de besogne que bien des hommes de son pays.

Le paysan français travaille dur et intelligemment. Les soldats paysans de mon régiment étaient pleins d'admiration pour la culture française. « Rien ne se perd ici. » Telle était la remarque ordinaire des troupiers et

je suis sûr que beaucoup d'entre eux, qui observaient en connaisseurs, essaieront à leur retour de refréner les habitudes du gaspillage de l'agriculture anglaise.

Laborieux et intelligent, le paysan français est aussi imperturbable à un degré extraordinaire. Il se cramponne à sa terre. Tous nos soldats l'ont vu labourer son champ dans des régions bombardées. Tous savent que dès qu'un territoire est évacué par l'ennemi et que les autorités militaires le permettent, les habitants reviennent en foule à leurs fermes et remettent les terres en état. Lors de la retraite de mars dernier, le plus triste spectacle peut-être fut la procession des réfugiés fuyant devant l'envahisseur, abandonnant, avec leur mobilier et leurs bestiaux, les fermes qu'ils avaient réoccupées. Il est difficile de décider un fermier français à se séparer de ses champs même sous un bombardement. Je me souviens qu'un matin, en allant de Hazebrouck à la ferme de Nieppe, j'ai vu un fermier qui, avec sa fille, une gamine de dix-sept ans environ, et un fils d'une quinzaine d'années, plantaient des pommes de terre. Un obus s'abattit dans le champ où ils travaillaient. L'explosion leur fit lever la tête, puis, ils se remirent à l'ouvrage.

Dans la chaumière où j'étais cantonné, la famille s'obstinait à rester en dépit des obus asphyxiants qui tombaient dans leur petit jardin. Ils n'étaient même pas munis de masques. A Hazebrouck, j'ai vu de vieilles femmes sortir sur le pas de leur porte pour regarder tomber les obus dans la rue. Elles se rendaient compte du dommage qu'ils causaient aux maisons, puis rentraient vaquer aux soins du ménage. On trouve même des enfants dans les régions bombardées.

Quelle que soit la raison de cette impassibilité : manque d'imagination, inepties, attachement à la propriété ou tout ce qu'on voudra, ce n'est certes pas de la décadence. On peut dire qu'un homme qui plante des pommes de terre dans un champ où il risque à chaque instant d'être réduit en miettes est un niais, mais on ne peut l'accuser de décadence.

On peut dire que la vieille femme qui, lorsque les obus pleuvent autour d'elle, s'obstine à rester dans sa maison, au lieu de s'abriter dans un endroit sûr où l'on veillera à ses besoins, agit d'une façon peu sage, mais on ne peut conclure qu'elle est décadente, ni qu'il est probable que les enfants auxquels elle a donné le jour le soient.

Quand on voit des prêtres continuer à officier dans des églises entourées de ruines et ne s'en aller que lorsqu'il ne reste plus un seul de leurs paroissiens, on peut prétendre que ce sont des fanatiques religieux, mais on ne peut les traiter de décadents. Quand on voit des familles de paysans revenir pour la troisième fois au foyer dévasté et recommencer à le remettre debout, on ne peut les accuser de décadence.

Quand on aura multiplié par un million ou deux les exemples de cette constance indomptable, la conviction s'impose que la France n'est pas en décadence, qu'elle est forte, inflexible et invincible, et l'on comprendra pourquoi Verdun n'est jamais tombé.

LUCILE DUBOIS.

VARIÉTÉS

Guillaume Apollinaire à la Caserne. — Je ne connaissais de Guillaume Apollinaire que ce qu'en rapportait une renommée déjà légendaire lorsque je le rencontrai à Nîmes, au dépôt du 38e d'artillerie, où nous fîmes partie, pendant cinq mois, du même peloton d'élèves-officiers. Singulier peloton. Un capitaine ami des classifications y avait groupé tous les insolites, tous les « apax », toutes les curiosités du régiment. Il y avait là, sous les ordres d'un maréchal des logis neveu d'archevêque (je suis la hiérarchie de notre trois-galons), un gentilhomme, « homme du monde » et rédacteur d'une revue de la Riviera, un second gentilhomme, vivarais et marchand d'eaux minérales, un troisième gentilhomme, planteur de la Réunion, un quatrième gentilhomme, polonais et poète, un cinquième gentilhomme, provençal et professeur de philosophie, — puis un banquier, — puis, très au-dessous, un étudiant en sciences et un gratteur de palimpsestes. Milieu assez drôle où l'un parlait de forêts tropicales, l'autre de banque mexicaine, celui-ci de mondanités, celui-là de la guerre des Albigeois. Vraiment, nous devions amuser Apollinaire, et ses souvenirs, sinon ses notes, devaient receler bien des traits cocasses (comme de cet un qui m'avait prié de prendre son tour de patrouille, pour consacrer sa soirée à sa bi-hebdomadaire débauche, et que nous vîmes revenir fort penaud, les pudiques hôteliers de Nîmes ne voulant lui louer une chambre qu'une fois délesté de sa compagne).

Apollinaire logeait avec nous, au moins pendant les derniers mois, dans une chambre de sous-officiers, qui nous avait été affectée, au grand scandale des adjudants. Avec nous, il se levait à l'aube, non sans quelques soupirs, courait à l'écurie, allait au manège et pendant deux heures s'y adonnait aux joies du cheval. Je ne dirai pas qu'il fût à ce moment un superbe cavalier, mais j'en connais qui, comme lui, préféraient le pas au trot sans étrier et le contact de la terre nourricière à cet hybride assemblage inventé par l'homme, en caricature des Centaures. Aujourd'hui encore, malgré ma tristesse, je ne saurais m'empêcher de sourire au souvenir de ce cri d'Apollinaire, lorsque pour la première fois son cheval se mit au galop ; « Aprrêtez-moi ! mon cheval boite ! »

Avec nous, notre poète suivait les cours d'artillerie. Il parlait dérive, corrections, dispersion. Il fit, un jour deux vers résumant tout le métier, et qui doivent être inédits :

> L'artillerie est l'art de calculer les angles,
> Et l'équitation, de bien serrer les sangles.

(Ce dernier alexandrin est d'ailleurs un des meilleurs conseils

qu'on puisse donner aux apprentis, et devrait, à ce titre, être gravé en lettres d'or dans les manèges.)

A dix heures, nous nous évadions, et Guillaume Apollinaire rentrait dans son véritable milieu, la cour et la cantine.

La cour du quartier, semblable à toutes les cours de quartier, mais, grâce au pays, avec beaucoup de bleu par-dessus et beaucoup de soleil dans son gravier. Apollinaire y passait, en treillis, fort, ondulant, bon enfant, populaire à cause de sa jovialité, de sa générosité, de ses histoires et de la superbe capacité qu'on lui savait à l'égard d'un certain vin blanc que vendaient les petites sœurs grises, près du parc à fourrage. Aussitôt dans la cantine, il rayonnait, car c'était là l'endroit de prédilection qu'il avait choisi. Il prétendait trouver délicieuse la singulière cuisine que l'on y mangeait, parmi les ronchonnements des territoriaux rappelés et les galanteries que les petits engagés volontaires adressaient à nos Madelons. Il écoutait, questionnant les blessés, se faisant dire la guerre, ou les paysans, qui lui racontaient leur village et leur vie. Puis, la salle vide, tandis qu'une bonne achevait d'arroser le parquet, il écrivait longtemps. Alors naissaient ces beaux vers, harmonieux et libres, où il ramassait les visions de la guerre et les tableaux des champs. Il écrivait, jusqu'à ce que parût un adjudant, et l'on sait que cette sorte de gens est, pour l'ordinaire, fort ennemie des Muses.

L'après-midi, le service en campagne entraînait Apollinaire avec nous dans la garrigue nîmoise. Il montait de préférence une jument blanche, que l'on pourrait nommer romantiquement une haquenée, car je crois bien qu'elle allait à l'amble. Ces courses, longues et fatigantes, lui révélèrent la grise, sèche, pure et odorante beauté de ce pays si beau que toujours les sots le trouveront laid. Nous trottions à travers les pins, dans les olivettes, en nous courbant sous les branches basses. Nous aspirions toute l'antiquité et toute la jeunesse de la campagne nîmoise. Parfois, les joues rougies par un temps de galop, nous nous laissions aller à exprimer nos rêves. Alors Apollinaire parlait de l'Art. Il en parlait avec foi et amour, repoussant ardemment les objections que nous opposions à ses techniques hardies, faisant preuve d'une science, d'une érudition profondes. J'aimais l'écouter, car il y avait quelque chose de socratique dans ses entretiens au milieu d'un paysage platonicien. Nous revenions ainsi, par les routes poudreuses, dont la rigueur et l'éclat semblaient aussi un enseignement. Au détour d'une colline se dressait « ta fleur rose, ô Tour Magne », comme il a dit. Alors il se taisait, car devant la Beauté les mots sont un bruit vain.

Le soir venu, après l'extinction des feux, il nous lisait des poèmes. Tout « *Alcools* » y passa, puis « *L'Enchanteur Pourrissant* », puis ces pièces qu'il devait réunir plus tard et dont nous eûmes la primeur

Un soir, au lieu de lire, il ficela ses livres et fit son paquetage. Il avait demandé à partir au front. Il nous quitta, à la fois triste et joyeux, et nous eûmes du regret à voir s'éloigner ce fort garçon, exubérant et délicat, que nous n'avions pas toujours compris.

Hier, apprenant la mort de Guillaume Apollinaire, j'ai rouvert le paquet d'épreuves du « *Poète Assassiné* » qu'il m'avait donné. J'y ai relu cet étonnant tour du monde des sons, des bruits, des chants et des cris, et j'ai longuement pensé à cet homme que je ne connus qu'au moment le plus insignifiant de sa vie, et dont je ne fus pas l'ami, mais seulement un camarade de quelques mois, au temps où nous portions tous deux la vareuse bleue, à boutons d'or où s'entrecroisent des canons.

JEAN RENÉ-MAUREL.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Ethnographie

Jovan Cvijic : *La Péninsule balkanique.* Avec de nomb. cartes ; Colin. 17 »

Histoire

Ernest Daudet : *La mission du Comte de Saint-Vallier, décembre 1877-décembre 1881 ;* Plon. » »

Jean Larmeroux : *La politique extérieure de l'Autriche-Hongrie, 1875-1914.* Tome II : *La politique d'asservissement* ; Plon. 10 »

Paul Pilant : *Essai sur le sentiment français en Alsace* ; Bossard. 3 »

W. Warde Fowler : *La vie sociale à Rome au temps de Cicéron.* Trad. par A. Biaudet ; Payot. 7 50

Littérature

Louis Richard-Mounet : *Paul Claudel ;* Figuière. 3 50

Musique

Julien Tiersot : *Un demi-siècle de musique française ;* Alcan. 3 50

Ouvrages sur la guerre actuelle

A. Albert-Petit : *La France de la guerre.* Tome II : *Mars 1916-septembre 1917 ;* Bossard. 9 » 3 50

Fernand Passelecq : *La magistrature belge contre le despotisme allemand;* Berger-Levrault. 2 50

Albert Pingaud : *La guerre vue par les combattants allemands ;* Perrin.

Henry Ruffin : *La ruée ou l'histoire d'une déception.* Préface de Henry Bidou ; La Sirène. 4 50

G. A. Schreiner : *La détresse allemande.* Trad. de l'anglais. Préface d'E. Lavisse ; Hachette. 3 50

Philosophie

Gonzague Truc : *La grâce ;* Alcan. 2 50

H.-G. Wells : *Dieu, l'invisible roi ;* Payot. 5 »

Poésie

Emilia Cuchet-Albaret : *Le Collier d'étoiles* ; Payot. 4 »

Henry Jacques : *Nous... de la guerre.* Préface de M. Gaston Vidal ; Fasquelle. 3 50

René de Mérive : *Les premiers pas ;* 1re édition. » »

Questions maritimes

Amiral Degouy : *Pour en finir avec les sous-marins ;* Payot. 4 50

Roman

André Billy : *Scènes de la vie littéraire à Paris ;* Renaissance du livre. 3 50

Maurice Boigey : *Les confidences d'un tréponème pâle ;* Payot. 4 50

Marcel Boulenger : *La Cour ;* Renaissance du livre. 3 50

Capitaine Canudo : *Mon âme pourpre ;* Renaissance du livre. 3 50

Cyril-Berger : *Pendant qu'il se bat.* Préface de M. Henri Barbusse. Flammarion. 3 50

Maurice Darin : *L'affaire Salvator ;* Flammarion. 3 50

Daniel de Foe : *Moll Flanders.* Trad. de Marcel Schwob ; Crès. 3 50

Gilbert de Voisins : *Le mirage ;* Albin Michel. 4 50

Jean Giraudoux : *Simon le pathétique ;* Grasset. 3 50

Jehanne d'Orliac : *Vers lui ;* Flammarion. 3 50

Sociologie

Maurice Berger et Frédéric Besson : *Le problème monétaire et fiduciaire.* Avant-propos de M. Paul Ghiqo ; Rivière. 5 »

Louis Férasson : *L'industrie du fer ;* Payot. 4 50

François Roger : *Les impôts sur le capital ;* Marchal et Godde. 7 50

Voyages

Jean Hermanovitz : *Vers l'Egypte pendant la guerre ;* Soc. franc. Imp. et librairie. 3 50

MERCVRE.

ÉCHOS

Une définition berbère de la femme. — Conducteurs de tanks. — Une lettre de M. Louis Dumur. — Confirmation du fatidique 666. — Le nouveau Président de la Colombie. — La Lettre de Luther et les télescopes chinois. — A Florence. — La Bière. — Une peinture d'Erasme. — La Fleur de toute cuisine. — Les Allemands et la linguistique nègre. — Evolution par hybridation. — A propos des « offres médiatrices » du Pape Benoît. — Au château de la Malmaison. — Jacob Burckhardt. — « Omar Khayyam ». — Le dernier des Beethoven. — La carte de viande. — Pauvres bourgeois. — Des cochons dans Paris. — Ersatz. — Frantz Simon et les « Trois Hteses ». — Shakespeare et les Classiques. — Théâtre du Vieux-Colombier. — La rançon de la gloire. — *La Nouvelle Revue Wallonne.* — Publications du *Mercure de France.*

Une définition berbère de la femme.

En Serbie reconquise. — 17 octobre 1918.

Monsieur le Directeur,

Je m'excuse avant tout de vous écrire sur ce papier bulgare, je n'en ai pas d'autre sous la main.

Me permettez-vous une remarque à propos du commentaire de votre collaborateur Ch.-H. Hirsch, d'une définition berbère de la Femme (*Mercure de France,* n° 485, 1er septembre 1918) :

« Etre sacré, ou *ce qui revient au même,* être impur », dit la sagesse berbère.

Le jugement spirituel autant qu'ironique de M. Ch.-H. Hirsch me paraît un peu hâtif cependant et appelle une rectification. Peut-être dépouillera-t-elle cette définition de son caractère sibyllin et « féminin ».

Les religions antiques — le judaïsme en particulier — possèdent une conception spéciale des catégories du sacré et de l'impur. Ces deux notions constituent comme les deux pôles d'un même état.

Un exemple suffira, je pense, pour étayer mon affirmation. Les vêtements du grand-prêtre des Hébreux matérialisaient le concept « sacré » dans son acception la plus absolue. Or un profane, au contact des vêtements sacerdotaux, était souillé et devenait IMPUR. Les rites de sa purification sont nettement et longuement détaillés.

Fort probablement donc, la religion berbère a dû emprunter cette théorie au judaïsme.

Entendre ainsi la définition de l'amour: « Etre sacré, ou, CE QUI REVIENT AU MÊME, être impur », devient aussi claire que celles de Chamfort et Rivarol.

Agréez, Monsieur, mes salutations distinguées.

HENRI ADELMAN.

§

Conducteurs de tanks.

Marseille, le 6 novembre 1918.

Monsieur le Directeur,

Par l'intermédiaire de votre excellente Revue, dont je suis fidèle lecteur, M. L. Thomas fait demander dans le N° du 1er octobre dernier sous quel nom il conviendrait de désigner les soldats ou conducteurs des chars d'assaut, dits tankeurs.

Ce vocable, d'importation anglaise, ne satisfaisant pas absolument M. L. Thomas, celui-ci, fidèle aux traditions de la Culture helléno-latine, voudrait qu'on puisât à cette source le terme consacré.

Ce terme, l'antiquité nous l'offre effectivement, c'est l'hamaxaire, le conducteur des chars, en particulier des chars de combat.

Mais ce nom à allure par trop savante, trop long au surplus pour le langage expéditif des camps, traînant comme il le fait cette chaîne lourde de la dernière syllabe débutant par un X — ce nom me paraît absolument impropre à réacquérir fortune.

Laissant également de côté le vieil aurige, qui rappelle davantage le monde des bookmakers des cirques d'antan que les héros des vagues d'assaut, l'esprit évoque volontiers l'allure d'enceinte fermée des tanks, — fermée, trop fermée, — dont pâtissent ceux qui y font leur séjour normal.

Ecoliers ou employés, tous savent ce qu'est la boîte ; les prisonniers, notamment les militaires, ne l'ignorent pas non plus. D'où l'idée de puiser au vocable *capsa*, la boîte, et voilà..., surgissant comme les diables à ressort de leur cellule obscure : les Capsaires.

Ce nom ne manque pas, me semble-t-il (est-ce indulgence de père ?), d'un certain pittoresque. Il paraît cocardier et rime avec corsaire.

Au surplus, pour raccourcir encore, les amateurs d'apocope pourraient aussi bien dire simplement les capses, voir les caps. Et cela aurait une vague assonance avec les as, si en valeur, et rappellerait également les raps, ces bruits inexpliqués des maisons hantées. On frappe fort dans ces grosses boîtes, au dedans et au dehors.

La terminaison pourrait même être encore plus rajeunie en préférant capseur, qui rime à chasseur et assonne avec sapeur.

Enfin la finale à aspect le plus militaire serait celle en ot : capsot, qui s'affilierait à la grande famille des tringlots, moblots, laptots, caistots, etc.
Eh donc ! capsot !
Recevez, etc.

JULIEN SKEY.

§

Une lettre de M. Louis Dumur.

A M. Alfred Vallette, directeur du *Mercure de France*.

Mon cher ami,

Je trouve dans un lot de coupures quelques extraits de la presse d'extrême-gauche, dont l'un signé Henri Barbusse, prétendant que je cesse ma collaboration au *Mercure de France* et se félicitant de ce que je ne puisse plus « diffamer de bons Français ».

Je ne cesse pas ma collaboration au *Mercure de France*. J'ai seulement suspendu, pour des raisons que j'ai indiquées, la chronique de Suisse que j'ai rédigée pendant la guerre, prêt du reste à la reprendre, au cas, que je ne souhaite pas, où des événements très importants viendraient de nouveau obliger un simple littérateur à se transformer, par civisme, en écrivain politique.

Quant aux « bons Français » que j'aurais « diffamés », je n'ai jamais, que je sache, diffamé que Guilbeaux, qui d'ailleurs est devenu Russe.

Cordialement à vous,

LOUIS DUMUR.

§

Confirmation du fatidique 666.

Menton, 14 novembre 1918.

Monsieur le Directeur,

Vous avez bien voulu publier, dans le numéro du 1er mai dernier du « Mercure de France » mon article « le Nombre mystérieux 666 ». Il obtint, j'ai été très heureux de le constater, un grand succès dans la presse française et étrangère. Une centaine de journaux le reproduisirent ou en donnèrent un compte rendu.

Tous les événements qui se sont déroulés ont absolument donné raison à mon interprétation du nombre 666.

Ce nombre, en effet, nous a donné :

1859 année de la naissance de Guillaume.

1914 année où la guerre a éclaté.

1918 année où la guerre a pris fin, alors que personne ne croyait à la cessation des hostilités pour 1918.

D'un autre côté, les événements se sont réalisés aux époques révélées part le nombre 666.

1° Guillaume a commencé à manifester sa puissance néfaste *en juillet 1914, à l'âge de 55 ans et 5 mois*, en décidant la guerre dans l'entrevue de Potsdam et en signant la mobilisation de ses armées ;

2° En septembre 1918 (Guillaume ayant *alors 59 ans et 7 mois*), tout le monde a pu constater, par la marche victorieuse de nos armées et la

capitulation de la Bulgarie, le commencement de l'effondrement irrévocable de sa puissance.

Quant à la mort de Guillaume, fixer une date précise est certainement téméraire. C'est, je le reconnais maintenant, demander plus aux prophètes et aux chiffres qu'ils n'ont voulu dire. Retenons seulement que l'Apocalypse dit que « la Bête sera mise à mort » et n'oublions pas que l'année 1918 n'est pas terminée.

Agréez, je vous prie, Monsieur le Directeur, l'assurance de mes sentiments distingués.

A. MESSAGER.

Le Nouveau Président de la Colombie. — Le trouble de l'heure a fait qu'on a laissé passer, en France, sans mention spéciale, la nomination du nouveau président de la République de Colombie. Cette nomination, ne fût-ce qu'en tant qu'elle représente la dixième accession d'un journaliste à la suprême magistrature d'une république sud-américaine, méritait cependant quelques lignes.

C'est le 7 août dernier que D. Marco Fidel Suárez a pris possession, pour jusqu'en 1922, de son nouveau poste. Né dans le département d'Antaguico il s'est révélé, fort jeune encore, à l'occasion du centenaire de Bello l'illustre écrivain et philologue colombien, dont on trouvera un résumé de l'activité, dû à la plume de M. L. Amunátegui, en tête du tome I de ses *Obras completas*, au tome 86 (Madrid, 1890) de la *Coleccion de Escritores Castellanos*. L'Académie colombienne ayant institué un concours pour récompenser le meilleur travail philologique composé à cette occasion, ce fut M. Suárez qui fut couronné.

Ministre *de Estado* sous la présidence de Caro, puis de l'Instruction publique dans l'*Administracion Sanclemente*, cet écrivain brillant n'a pas cessé de collaborer aux principaux journaux et revues de Bogota, tout en composant de sérieuses études grammaticales, qui lui ont valu les titres de Membre de l'Académie Colombienne et de correspondant de l'Académie espagnole, dite *de la Lengua* (voir surtout : *El castellano en mi tierra*, et : *El participio*).

Lorsqu'il était ministre des Affaires Etrangères, il signa les traités de délimitation de frontières avec l'Equateur et le Vénézuela. Cela se passait sous la présidence de Concha. Ces traités mettaient fin à des litiges séculaires entre les trois républiques. En avril 1914, M. Suárez intervenait aussi très activement dans le réglement des conflits alors existants entre la Colombie et les Etats-Unis au sujet du canal interocéanique. On sait que ces négociations sont toujours pendantes et que, si le Sénat américain les approuve, la Colombie, outre d'autres avantages matériels, touchera la gentille indemnité de 25.000.000 de dollars, moyennant quoi elle renoncera au Panama.

L'amitié qui lie M. Suárez au Président Wilson nous est le plus sûr garant de la fidélité alliophile du nouvel homme d'Etat colombien, que l'on s'accorde universellement à regarder comme l'un des plus sérieux et des plus compétents que compte l'Amérique Latine présentement. — C. P.

§

La Lettre de Luther et les télescopes chinois. — C'était il y a quelques années. M. Morgan, le richissime Américain, pour une somme de 375.000 francs, fit l'acquisition d'une lettre autographe de Martin Luther. Le Kaiser fut scandalisé :

— Comment ! cet Américain conserverait une lettre que son manque d'éducation l'empêche d'apprécier à sa juste valeur et que ses dollars seuls lui ont procurée ! La place de ce document allemand est au musée Martin Luther à Wittemberg. Nous allons aviser.

Peu de temps après, M. Morgan était invité par Guillaume II aux régates de Kiel. Comblé de prévenances, décoré de l'Aigle noir, roulé dans du sucre, si l'on peut dire, le riche Américain ne tarda pas à lâcher son fromage, en l'espèce le précieux autographe, dont l'empereur se saisit avec joie.

Mais si le Kaiser éprouvait une indignation non pareille à voir un trésor allemand en tout autre pays que l'Allemagne, d'où vient que sa satisfaction fût toujours aussi vive lorsqu'il contemplait les merveilleux instruments chinois d'astronomie, plus vieux que le Yang-tsé-Kiang, et que les Allemands dérobèrent sur les murs de Pékin pendant le soulèvement des Boxers ? Les remarquables appareils sont toujours installés à « l'Orangerie », derrière le palais de Sans-Souci, et l'empereur ne manquait pas une occasion de s'en réjouir les yeux.

Sans doute pourrait-il arguer que son éducation le mettait à même de comprendre l'astronomie chinoise mieux qu'un Américain ne saurait goûter la théologie allemande du seizième siècle ?

§

A Florence. — Un grand événement est survenu au Musée National de Florence, où se trouve la plus belle collection de sculptures italiennes du monde. Mais jusqu'à maintenant on n'y avait admis aucune œuvre du XIXe siècle. La barrière vient de tomber et le *Pêcheur* de Vicenzo Gemito qui le sculpta en 1872 vient d'entrer au musée de Florence. Cette sculpture fut admirée à Paris en 1873. Sans médire de l'œuvre de Vizenzo Gemito, on peut s'étonner que les Italiens n'aient pas ouvert le Musée de Florence à la plus grande gloire de la sculpture contemporaine, à l'Italien Medardo Rosso, qui vit à Paris depuis 27 à 28 ans et se tient à l'écart de tout et de tous. Medardo Rosso a aujourd'hui plus de soixante ans. Il a cette verdeur qui paraît l'apanage des hommes de sa génération. Il y a de ses œuvres au Luxembourg. Elles eussent également honoré le Musée de Florence.

§

La Bière. — Nos amis américains n'en boivent plus. On sait que d'un trait de plume le président Wilson vient de supprimer la bière sur tout le territoire des Etats-Unis. Certes les Américains ne manquent pas de boissons compliquées, délicieuses et glacées ; mais il se trouvera bien quelques personnes pour soupirer en souvenir de la bonne vieille bière, qui eut de tout temps ses fervents et même ses ferventes. On n'en veut pour preuve que la partialité témoignée à cette boisson par la reine Elisabeth d'Angleterre, qui commençait sa journée en buvant un quart de la plus forte bière

qui se fabriquât. Sa cousine Marie Stuart sacrifiait à la même passion ; on assure même qu'un des plus grands soucis de son secrétaire, alors qu'on transportait de château en château la reine prisonnière, était de lui procurer toujours une suffisante provision de bière « forte, forte » !

Du reste, la bière est breuvage fort ancien. Ce furent les Egyptiens qui l'inventèrent. Et l'école de Salerne dit :

Pour avoir dans la bière un breuvage bien sain,
Qu'elle n'ait point d'aigreur, qu'elle soit claire et belle,
Bien cuite et faite d'un bon grain,
Ni trop vieille, ni trop nouvelle.

§

Une Peinture d'Erasme.— On signale dans la collection E. A. Faust, de Saint-Louis en Amérique, une peinture du grand humaniste Erasme de Rotterdam, auquel on avait jusqu'à maintenant faussement attribué des tableaux.

Celle-ci serait une œuvre authentique de l'auteur du *Moriae Eucomium*.

On nia l'existence de ce tableau jusqu'en 1840 où il fit partie de la vente de la collection d'Espinay à Versailles. Il est décrit avec beaucoup de détails dans le catalogue de cette collection. On y lit que des soldats et deux hommes à cheval sont près de la Croix. Sur l'écu d'un des cavaliers est représentée une tête de bronze avec l'inscription : « Erasmus P. 1501. »

Selon toute probabilité, on identifiera cette peinture avec le triptyque signé : « Erasmus P. 1501 », qui fut décrit dans le *Journal des Beaux-Arts* de Bruxelles par Siret qui observait que « les iconoclastes détruisirent toutes ses peintures ».

Mais jamais on n'aurait pu attribuer à Erasme le tableau de la collection américaine, si au moment où on le restaurait la signature n'était revenue au jour.

§

La Fleur de toute cuisine. — Un jeune érudit prépare une édition critique de *la Fleur de toute cuysine* de Pierre Ridoulx, le plus ancien document que l'on possède, avec l'ouvrage de Taillevent, sur la cuisine française. On y trouve des recettes comme celle-ci, qui est bien singulière.

Loches et goujons farcis. Si tu veux faire les dites loches ou goujons, prends du lait de vache et le boute en ung bain, un petit de persil haché menu et marjolaine, des moyeulx d'œufs durs hachés menus, un petit de pouldre blanche, puis ung petit de sel blanc. Et ce faict, prens les loches et goujons et les jette dedans toutes vives, et elles se farciront de elles-mêmes.

§

Les Allemands et la linguistique nègre — M. René Basset, l'éminent doyen de la Faculté des Lettres d'Alger, s'est fait une spécialité de l'étude des langues africaines.

Il publiait régulièrement avant la guerre des rapports bibliographiques sur ces langages, rapports qui faisaient autorité.

La guerre et les Allemands se chargèrent brutalement d'interrompre les travaux du grand philologue français.

En 1914, au moment où M. Basset allait envoyer à l'impression son rapport pour 1913, les Bavarois envahirent Lunéville où il se trouvait alors,

pillèrent et incendièrent la maison qu'il habitait et réduisirent en cendres le manuscrit avec le reste. Nos troupes les chassèrent bientôt, mais le manuscrit a disparu. Privé de ses notes, M. Basset n'a pu le reconstituer qu'imparfaitement. Voilà comment les agents de la kultur ont grandement entravé l'étude du bantou, du mandé, du peul, du gola, du kisri, du timba, du krim, du boulom, du tiruné, du bassa, du puvésé, etc., etc.

§

Evolution par hybridation. — Le professeur Lotsy, bien connu comme botaniste érudit, vient de publier à La Haye un livre où il soutient une thèse qui surprend. Il voit dans le croisement ou hybridation la source de tout changement.

De nouvelles formes naissent, en tant que résultat d'un croisement ; elles peuvent devenir peu à peu spécifiquement pures par ségrégation, lorsque l'auto-fécondation prévaut. Une fois pures, elles se perpétuent par hérédité et constituent une espèce.

Le professeur Lotsy ajoute que « nous ne savons presque rien de l'hérédité », que « l'évolution progressive n'existe pas », que « la sélection a été la cause de l'extinction graduelle de classes ».

Bref, *Evolution by Mean of Hybridisation* est un livre révolutionnaire dont on parlera dans le monde savant.

§

A propos des « offres médiatrices » du Pape Benoît. — Dans le *Mercure*, du 16 octobre dernier, « Ezéchiel » fait prononcer au Pape Benoît d'amères réflexions sur les « sourires » avec lesquels les « peuples de l'Entente » auraient accueilli ses « offres médiatrices », sourires issus de la supposition que S. S. servait « d'émissaire aux Empires du Centre dans le but de favoriser les desseins de ceux-ci ». Les craintes des dits « peuples de l'Entente » étaient-elles donc si mal fondées ? Si l'on veut se reporter à la peu suspecte *Stampa* — l'ex-organe de Giolitti — du 5 novembre 1915, à la correspondance de Rome, signée : A et intitulée : *Il meno vaticano* (*Les menées vaticanes*), on y trouvera tous détails sur l'agent du pape dans ces tentatives « pacificatrices ». Or, cet agent, habitant Zizzers, près de la frontière autrichienne et non loin du collège de Feldkirch — grand centre des Jésuites, — n'était autre que le propre général de ces derniers, le sujet autrichien comte Ledokowsky... Mais si Benoît XV a travaillé pour la paix, serait-il irrévérencieux de prétendre que c'était surtout pour lui qu'il entendait travailler ? Nous en avons, du moins, l'aveu explicite dans une correspondance de Rome à l'*ABC* madrilègne du 16 octobre 1915, émanant du Docteur Franco Franchi, interprète officieux du Vatican dans cette feuille espagnole germanophile et se donnant des airs libéraux dans le *Corriere Mercantile* du pays de Benoît XV, Gênes, où il écrit assez fréquemment. Donc, dans l'*ABC*, le Docteur Franchi a écrit ceci :

Sa Sainteté sait très bien que le prix de son œuvre se paiera, naturellement, en considération et en autorité pour le Saint-Siège dans les Etats, les gouvernements et les peuples de l'Univers... Benoît conduit son grand œuvre de paix, ayant pour but le triomphe moral de l'Eglise romaine sur cette Europe épuisée et appauvrie par l'immense effort des armes, auquel la folie, la perversité et l'avarice collective ont conduit les Etats, les gouvernements et les peuples...

Est-ce clair ? — C. P.

§

Au château de la Malmaison. — Il vient de s'ouvrir au château de la Malmaison, au bénéfice des œuvres de guerre, une exposition payante de souvenirs napoléoniens. Deux nouvelles salles ont été inaugurées où figurent, à côté du mobilier de la reine Hortense, donné par l'impératrice Eugénie, quantité de documents relatifs à l'époque du premier Empire. Les uns proviennent de legs et dons de personnalités diverses, d'autres ont été empruntés à des collections particulières. Mme la comtesse Rœderer, dévouée à toutes les généreuses entreprises, et qui n'avait pas craint d'organiser, la saison dernière, en plein bombardement de Paris, la série de conférences de la *Vie Contemporaine*, y apporte sa contribution avec des reliques de famille : des reliques du comte Rœderer, pair de France, ministre des Finances, membre de l'Institut, ambassadeur extraordinaire de Napoléon et du Colonel Rœderer, qui fut aide de camp du roi de Naples et de Joseph Bonaparte, roi d'Espagne. M. Jean Bourguignon, l'actif et avisé conservateur du Château, est en même temps secrétaire de la Commission interministérielle du service de la protection des œuvres d'art de la zone des armées, ce qui lui a permis de recueillir et d'étaler dans ses vitrines de précieux objets évacués des villes menacées, Nancy, Arras, Boulogne, etc... et qu'on a plaisir à retrouver intacts, sauvés de la barbarie tudesque; tels que le chapeau de Napoléon, son cimeterre, son lit de camp, sa tabatière, un morceau de son cercueil et différents bibelots marqués à son empreinte. Une suite de gravures, de dessins et de tableaux rappelant ses campagnes, jusqu'ici éparpillés dans les antichambres de nos divers ministères où ils se morfondaient, ont été réunis ici et retrouvent dans le cadre propice de la Malmaison une vie et un sens nouveaux. Ils complètent l'attrait de cette exposition intéressante due à la judicieuse initiative de M. Bourguignon.

§

Jacob Burckhardt. — La guerre a fait passer inaperçu un centenaire qui, en d'autres temps, eût été célébré par tous les savants, et les artistes du monde entier. Celui de la naissance de Jacob Burckhardt le 25 mai 1818.

L'œuvre du grand critique et historien de Bâle a eu une grande influence pendant la seconde moitié du XIXe siècle, car on peut dire que durant cinquante ans il n'y a pas eu de personne cultivée qui ait voyagé sans son *Cicerone*. Celui dont on se sert aujourd'hui n'est plus le *Cicerone* pur que Burckhardt publia en 1855 et qu'il corrigea jusqu'à la troisième édition en 1887. Depuis, Fabriczy, Bode et beaucoup d'autres y ont mis la main.

A vingt ans, Burckhardt abandonne la Suisse pour aller à Berlin suivre les cours de Borck, de Droysen et de Sybel, puis il s'enfuit à Bonn où il se lia avec Kinkel, qui l'appelait *l'omniscient*. Ensuite il voyagea en Allemagne et dans les Pays-Bas; en 1849, il alla en Italie pour la première fois.

Un an après, il était nommé professeur de l'histoire de l'art à l'université de Bâle, où il resta toute sa vie.

En 1842, il avait publié *Les œuvres d'art des villes flamandes*; en 1855, il donna le *Cicerone*. En 1860, il publia *La civilisation de la Renaissance en Italie*.

En mourant, il laissa de nombreux ouvrages inédits publiés depuis par ses disciples. Le plus important de ces ouvrages posthumes est une histoire de la civilisation grecque en 4 grands tomes.

§

« **Omar Khayyam** ». — On annonce qu'une édition originale d'*Omar Khayyam* de Fitzgérald, que l'on pouvait naguère se procurer pour deux pence, s'est vendu dernièrement à Londres la somme de 100 livres, soit 2.500 francs.

Son éditeur ne pouvant le vendre l'avait soldé à deux pence. Swinburne et Rossetti en achetèrent un certain nombre d'exemplaires qu'ils vendirent à leurs amis. Il monta rapidement dans l'estime des lettrés et, selon Andrew Lang, « adorer *Omar* fut bientôt un indice de bon goût ainsi que d'admirer *Aucassin et Nicolette* ».

§

Le dernier des Beethoven. — Les journaux viennois ont donné récemment des détails sur le dernier des Beethoven, dont le *Mercure* a annoncé la mort, il y a quelques mois. Soldat d'infanterie de Landsturm, Jules, Charles, Louis van Beethoven, arrière-petit-neveu du compositeur, est mort le jour anniversaire de la naissance de celui-ci, le 17 décembre 1917, à l'hôpital militaire n° 1 à Vienne.

Jules van Beethoven, en qui s'éteint ce nom illustre, était, dit-on, aussi renfermé et insociable que son grand-oncle. On sait peu de choses de lui : il vécut à l'étranger avant la guerre ; il revint à la mobilisation, et fut versé dans un service quelconque. On ne lui connaissait ni amis, ni relations à Vienne, et il mourut *ab intestat*.

Il a été enterré dans une fosse de pauvres au cimetière central de Vienne.

PRODHOMME.

§

La carte de viande. — Maintenant que la guerre est finie, on nous donne une carte générale d'alimentation... et autres, définitive. Nos pères de 1793 et 1794 ont connu ces mêmes difficultés alimentaires, et nos gouvernants sont tombés dans les mêmes fautes et ont commis les mêmes erreurs, identiquement, que leurs devanciers révolutionnaires. Ce qui prouve l'utilité des leçons de l'histoire, autant que le peu de cas qu'on en fait.

Il est cependant une carte que nous n'aurons pas connue : la carte de viande. Un arrêté du Comité civil de la section des gardes-françaises fut transmis à l'assemblée générale de la Section des Champs-Elysées le 10 ventôse an II. Vu la disette de viande et les abus qu'en comportait la distribution, on demandait à l'administration « s'il ne serait pas utile qu'elle se chargeât elle-même de l'approvisionnement de la viande pour Paris en adoptant l'usage des cartes comme pour le pain ». L'Assemblée générale « adhéra à cet arrêté ». Après quoi la députation, suivant l'habitude, reçut l'accolade fraternelle du Président. La carte fut instituée. Il en subsiste des exemplaires.

En même temps, on réclamait l'obligation pour les propriétaires de jar-

dins anglais ou terrains voués à la stérilité, d'avoir des agneaux « pour les nourrir de l'herbe qui croît sur lesdits terrains ». Et les pêcheurs de Berck se plaignaient des abus exercés à leur détriment par les commis des Halles qui leur comptaient des paniers de poissons en moins, et trichaient sur le prix de la marchandise. Mais on ne vit pas d'agneaux dans les jardins anglais, et les commis des Halles ont continué....

HENRI MALO.

§

Pauvres bourgeois !. — Tout de même, les plus farouches bolchévistes russes ne sont pas encore allés jusque-là...

En l'an de guerre 1795, le citoyen Projean déclarait au citoyen Dupéron « que les bourgeois doivent être réduits à une telle obéissance que, si on leur ordonnait de ch... par la bouche, il faudrait qu'ils le fissent ».

§

Des cochons dans Paris. — Peut-être ne connaîtrions-nous pas les jours sans charcuterie, si, parmi les vieilles coutumes parisiennes disparues, celle d'élever des cochons chez les particuliers avait subsisté. Elle présentait, il est vrai, des inconvénients notoires. Le 14 octobre 1791, les Administrateurs du département de la Police adressaient cette circulaire aux commissaires :

« On voit journellement dans les rues de Paris des cochons que les habitants ne craignent point d'y laisser vaguer au préjudice des réglements qui le défendent et malgré les accidents funestes qui peuvent en résulter. Il y a nombre d'exemples d'enfants estropiés par ces animaux voraces qui, les trouvant aux portes des maisons avec du pain et voulant le leur enlever, leur ont mangé les mains. » D'où la nécessité de dresser contravention.

Le singulier aspect que ce genre de flâneurs devait donner aux rues de la capitale datait d'ailleurs de loin. Le docteur Dubiet signale en effet qu'un fils de Philippe-Auguste se cassa la jambe à la suite d'une chute provoquée par un cochon. Le roi ordonna que désormais tous les cochons circulant dans Paris fussent ornés d'un collier muni d'une sonnette. La sonnette avait disparu en 1791, mais de nos jours encore elle subsiste au cou des cochons que les enfants achètent à la Foire aux pains d'épices. — H. M.

§

Ersatz. — Les Boches ont élevé à la hauteur d'une institution les produits de remplacement ; ils ne sont pas pour cela les inventeurs du système, on s'en doute. Qui croirait qu'une poudre-ersatz ait, pendant un temps, cherché à supplanter la délicieuse et nuageuse poudre à poudrer qui donna tant de charme à nos aïeules du XVIII^e^ siècle ? Il en fut ainsi cependant ; mais le Bureau Central de Paris, bien loin d'encourager de telles pratiques, les poursuivit au contraire et les réprima de son mieux. Le 7 pluviôse an IV, il avertissait en ces termes la population parisienne :

Citoyens, La cherté énorme de la poudre à poudrer a réveillé la cupidité de quelques marchands ; ils ont cherché le moyen de remplacer l'amidon dans la fabrication de cette poudre, par une pierre écailleuse et luisante, vulgairement dite *Pierre à Jésus*. Cette pierre est extraite des carrières ; on la cuit comme la *pierre à plâtre*, dont elle ne diffère qu'en ce que sa subtance est plus homogène.

Un incendie dans l'enclos du Temple, occasionné par ce travail, a donné l'éveil

au Bureau central, qui s'est empressé de soumettre la nouvelle composition à l'examen et à l'analyse d'un chimiste connu et habile.

Voici un extrait de son rapport :

1° La *pierre à Jésus*, calcinée, étant très avide d'eau, elle doit agir sur les cheveux, qui, étant très hygrométriques, lâcheront leur humidité avec facilité, et deviendront secs et cassans ; et, si la dessication gagne jusqu'aux bulbes, leur chute totale ne sera pas éloignée.

2° Elle agira encore sur le cuir chevelu et, à la longue, elle y formera un corps solide, qui, *obstruant les pores*, pourra donner lieu à un *très grand nombre de maladies*, qui seront *les suites d'une transpiration supprimée ou répercutée. Il serait trop long d'en faire l'énumération.* On indiquera particulièrement les *maux de tête fréquents*, et qui n'épargneraient pas surtout les *personnes chauves*, qui sont dans l'usage de garnir leur tête d'une couche assez épaisse de poudre, et celles qui *suent abondamment de cette partie.*

Cette opinion, qui est aussi celle du Conseil de Santé, doit vous déterminer, Citoyens, à ne faire aucun usage de cette Poudre pernicieuse. Le Bureau central ne négligera rien pour en découvrir les auteurs et marchands, et ces spéculateurs perfides seront livrés au Tribunal de Police correctionnelle.

La cupidité des marchands, la perfidie des spéculateurs ne se bornèrent pas toujours, hélas, à faire tomber les cheveux de ceux qui en avaient, et à donner la migraine aux chauves. — H. M.

Frantz Simon et les « Trois Roses ». — A vingt-six ans, alors que son talent de poète s'épanouissait avec une force nouvelle, Justin-Frantz Simon est ravi par la grippe à l'affection de ses amis et à la revue qu'il venait de fonder. Les *Trois Roses* accomplissaient la courbe, déjà esquissée dans son œuvre imprimée, dans ses articles, et aussi dans ses recueils de poèmes : *Livret de vers* et *Lettres pour des amis*. Fruit d'une activité littéraire incomparable, les *Trois Roses* avaient su réunir ce que la peinture compte de plus avancé à ce que la littérature comptait déjà de curieux et de vivace. Des conférences et des concerts musicaux, à Grenoble, couronnaient le tout. A côté des maîtres et des grands aînés tels que F. Vielé-Griffin, A. Mockel, F. Jammes, J.-A. Nau, Jean Royère, Max Jacob se groupaient des peintres comme Ortiz et Gabriel Fournier, et des poètes comme Tristan Derême, Paul Dermée, Dessambre, P. Reverdy, A. Breton, Louis de Gonzague Frick, Guy Lavaud, Louis Mandin, Georges Gaudion, Paul Merel. J'en oublie sans doute. De Toulouse, les amis des *Vents d'Autan* sympathisaient avec les *Trois Roses*, et c'étaient vraiment un courant d'Art pur et désintéressé que F.-J. Simon avait su réveiller dans notre midi de paresse ensoleillée. Malgré notre peine et notre deuil, nous nous efforcerons de ne pas laisser s'effondrer le meilleur peut-être de son œuvre. — JEAN DE COURS.

SHAKESPEARE ET LES CLASSIQUES. — Depuis que, dans un *Echo* intitulé : *Shakespeare et Cervantes ne savaient pas le latin* (1, VIII, 1916, p. 574), la fameuse question de la formation classique de Shakespeare était posée de nouveau ici, nous avons eu le plaisir d'y lire deux très intéressantes notes de M. Francis Reeves (1, II, 1917, p. 567, complétant : 16, XI, 1916, p. 382), mais, aussi, la désillusion d'y constater qu'on y restait sur les vieilles positions d'antan. Nous espérions que M. Firmin Roz, dans son adaptation française de Sir Sidney Lee, parue, cette année 1918, chez Payot

et Cie, sous le titre : *Shakespeare, sa vie et son œuvre*, marquerait — enfin ! — un progrès sur Augustin Filon, lequel, à la 5e édition (*Couronnée par l'Académie française*) de son *Histoire de la Littérature Anglaise depuis ses origines jusqu'à nos jours* (Paris, Hachette, 1916), p. 136), ressasse, imperturbable, l'antique rengaîne du Dr Farmer dans son *Essai* de 1767 :

En ce qui touche les langues anciennes, la science du poète se borne à quelques mots de latin, *small latin and no (sic) greek*, c'est Ben Jonson qui nous l'apprend. Il ne connaît l'antiquité que par Plutarque; non pas même le vrai Plutarque, mais le Plutarque d'Amyot traduit par North; en sorte qu'il eut à deviner Rome et Athènes, etc., etc.

A son tour, M. Firmin Roz, p. 15 :

On ne saurait à aucun titre revendiquer pour Shakespeare la grande culture classique, et il ne dédaigna certes pas de puiser largement dans les traductions. Il avait fait d'assez modestes études pour qu'on n'eût pas lieu de s'étonner du « peu de latin et encore moins de grec » que lui attribuait son savant ami Ben Jonson.

En vérité, qu'a donc dit Ben Jonson ? C'est dans l'in-folio de 1623 — première édition complète des œuvres de Shakespeare — que se trouve, dans une poésie dédicatoire de l'éditeur, cette légendaire assertion que — détail curieux — l'on s'obstine à ne citer que sous une forme tronquée. Reconstituons-la donc d'abord en la replaçant dans son contexte, condition indispensable d'une interprétation exacte. Ben Jonson s'exprime ainsi :

And though thou hadst small Latine, and lesse Greeke
From thence to honour thee, I would not seeke
For names; but call forth thund'ring Aeschilus
Euripides and Sophocles to us, etc., etc.

Que si, maintenant, nous examinons cette assertion du point de vue grammatical — et il est assez bizarre qu'aucun des rabâcheurs précédents n'ait encore songé à le faire ! — nous constatons que la forme *would* de la proposition principale impliquant un ordre de phrase hypothétique, la forme *hadst* n'est nullement, comme on l'a étourdiment admis jusqu'à présent, un imparfait de l'indicatif, mais un subjonctif *imparfait* (au *présent*, la phrase conditionnée ci-dessus aurait été : *though thou have little Latin, etc.*, car l'on sait qu'au *présent* et au *parfait*, le subjonctif anglais est semblable, dans toutes ses formes, à la 1re personne singulier du présent de l'indicatif : *I have, thou have, he have; he have had, etc.*; tandis qu'à l'*imparfait*, il emprunte les formes de l'imparfait de l'indicatif : *if I had, if thou hadst, etc.*). D'où il suit que la traduction *seule exacte* de l'assertion hypothétique de Ben Jonson est la suivante :

Quand bien même tu n'aurais possédé que peu de latin et encore moins de grec, je ne serais pas pour autant embarassé de trouver des noms (à qui te comparer) ; car, même dans ce cas, j'évoquerais le tonnant Eschyle, etc. (soit donc : les plus grands poètes de l'antiquité...)

L'on voit que c'est seulement en faisant dire à Ben Jonson précisément le contraire de ce qu'il a voulu dire, et ce, grâce à un solécisme, qu'a été créé et propagé le mythe d'un Shakespeare sans formation classique. Il est, d'autre part, fort amusant de constater, pour peu que l'on possède l'immense « littérature » shakespearienne, comment, afin de se tirer d'embarras, l'on a invoqué l'argument des *traductions* utilisées par Shakespeare et suppléant son ignorance des originaux. Mais c'est là, dans plu-

sieurs cas, pure duperie de philologues infatués de « littérature comparée », discipline où d'ingénieux rapprochements de textes tiennent, les trois quarts du temps, lieu de raison, et où l'on se donne, trop souvent, le luxe d'« épater le bourgeois » — nous voulons dire le philologue, copain ou rival — grâce au hasard de plus ou moins heureuses découvertes. Quiconque, en effet, a étudié sérieusement cette si difficile matière, sait qu'il est *indubitable* que Shakespeare a utilisé des ouvrages anciens *non traduits en son temps* et que, même lorsqu'il existait des traductions d'autres d'entre eux, il en a dû, plus d'une fois, connaître l'original, puisqu'il manifeste pour celui-ci un goût beaucoup moins chancelant que le traducteur, et évite, même, certaines fautes, dans lesquels ce dernier est tombé.....

C. P.

§

Théâtre du Vieux-Colombier. — Cette intéressante entreprise va prendre cette année une extension considérable sous la direction de Mme Jane Bathori. Le programme de la saison est composé d'une série de représentations musicales d'ouvrages anciens et modernes, d'Adam de la Halle aux plus avancés de nos « nouveaux jeunes ». Le spectacle d'ouverture aura lieu mardi soir, 3 décembre, avec une œuvre « d'avant-garde » : *Le Dit des Jeux du Monde*, de M. Paul Méral, danses et costumes de M. Fauconnet, musique d'A. Honegger.

§

La rançon de la gloire. — Les hôteliers anglais ne manquent pas de sens pratique, affirme M. Rudyard Kipling, qui, à l'appui de son assertion, raconte l'histoire d'un omnibus d'hôtel qui un jour endommagea quelques arbres dans son jardin.

Il écrivit à l'hôtel pour réclamer le prix de ses arbres. Pas de réponse ! Une seconde lettre n'eut pas plus de succès. Le grand écrivain se décida à aller trouver le directeur de l'hôtel qui l'écouta d'abord fort respectueusement et lui répondit :

« M. Kipling, j'ai vendu votre première lettre pour la somme d'une livre sterling ; la seconde m'a rapporté deux livres sterlings. J'espère que vous continuerez à m'écrire à propos de cet incident et je finirai par réunir la somme suffisante à vous dédommager des dégâts commis dans votre jardin par mon omnibus. »

§

La Nouvelle Revue Wallonne. — La *Nouvelle Revue Wallonne*, interrompue par la mort de son directeur, M. Paul Magnette, va reprendre sa publication sous la direction de M. Oscar-Paul Gilbert.

Destinée à mieux faire connaître les écrivains, artistes et hommes de science wallons, ainsi que la Wallonie elle-même, — dit la lettre qui nous informe de cette transformation, — *la Nouvelle Revue Wallonne* « n'est point un organe de combat ; elle se défend d'être asservie aux règles d'un régionalisme étroit, et veut affirmer l'originalité d'une race, trop perdue dans une centralisation à outrance, tout en établissant des liens fraternels entre des pays de civilisation différente ; c'est pourquoi elle fait appel à toutes les intelligences, à toutes les énergies, sans distinction d'idée, de parti ou de nationalité ».

L'adresse de *la Nouvelle Revue Wallonne*, publiée sous les auspices de l'Union Wallonne de France, est 17, rue Séguier, Paris VIe.

§

Publications du « Mercure de France » :

1914-1916, *Poésies*, par Henri de Régnier. Vol. petit in-18, 3 francs, sans majoration.

MONSIEUR LE CURÉ D'OZERON, roman, par Francis Jammes. Vol. in-18, 3.50 et majoration de 30 o/o.

A VIS. — En raison des difficultés du moment, de la lenteur et de l'irrégularité des communications, du manque provisoire en librairie d'un certains nombre de titres, de l'inégalité des majorations de prix, le *Mercure de France*, qui n'est d'ailleurs pas libraire *détaillant*, prie ses abonnés et lecteurs de ne pas lui demander d'ouvrages publiés ailleurs que chez lui : *il ne peut fournir que ceux de son propre fonds.*

Il les prie également de considérer que l'observation souvent formulée que les ouvrages manquant momentanément devraient être retranchés du catalogue ou y être signalés d'une façon quelconque est sans objet pratique : le mouvement anormal de la librairie, la désorganisation des ateliers, l'incertitude des délais de transport des papiers, etc., rendraient inefficace toute mesure de ce genre : outre qu'un catalogue ne s'établit pas tous les matins, tel ouvrage en nombre suffisant aujourd'hui manquera la semaine prochaine, telle réimpression attendue demain arrivera dans quinze jours — ou dans trois mois.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imp. du MERCVRE DE FRANCE (G. ROY), 7, rue Victor-Hugo.

BULLETIN FINANCIER

L'armistice signé avec l'Allemagne a été accueilli par la Bourse avec le plus grand enthousiasme; aussi la séance du 11 et celles qui suivirent furent-elles surtout consacrées à en commenter les clauses.

La logique de la Bourse est constante et nous en avons encore eu la preuve : on escompte un événement en faisant la hausse ou la baisse, puis, lorsque l'événement attendu est arrivé, le mouvement s'arrête ou perd tout au moins de son amplitude ; quelquefois même, il se voit imprimé un sens tout différent.

En la circonstance, les choses n'allèrent pas jusque-là et l'on se borne dans quelques cas à des allègements de positions sur des titres qui avaient été particulièrement favorisés, puis le marché resta dans son ensemble fort bien orienté.

Le succès considérable obtenu par l'emprunt a dépassé les prévisions les plus optimistes et les rentes françaises, surtout après l'éclatante victoire que nous venons de remporter, continueront à être la base des placements de notre épargne.

Les fonds et valeurs russes sont assez bien traités et maintiennent leur récente reprise.

La tenue du groupe espagnol contraste avec celle de presque tous les autres, l'Extérieure à 90 fr. 10, le Nord d'Espagne, le Saragosse accentuant leur lourdeur.

Le bruit a couru de l'abandon du projet de réquisition de nos grands réseaux. Il n'en a pas fallu davantage pour faire naître une reprise de nos chemins de fer. L'abandon n'aura peut-être pas lieu, mais il paraît vraisemblable que ledit projet subira des remaniements. On sait enfin que nos ennemis nous ont livré un grand nombre de locomotives et de wagons, ce qui atténuera à bref délai la crise de transports dont nous souffrons.

Bien que le relèvement des tarifs des chemins de fer de la Métropole ne soit pas encore certain, le Nord-Sud s'est avancé à 168 fr. et le Métropolitain à 500 francs.

Le groupe des Banques a continué à faire montre d'heureuses dispositions : Banque de Paris, 1425 fr. ; Banque française, 284 fr. ; Crédit Lyonnais, 1335 fr. ; Crédit français, 678 fr. ; Comptoir d'Escompte, 835 francs.

Les valeurs métallurgiques ont marqué un léger fléchissement qui ne semble pas devoir s'accentuer. Des mesures sont prises pour assurer la continuité de la marche des usines qui ne tarderont pas avec l'aide du gouvernement à adapter leur outillage aux fabrications du temps de paix. Nous parlons bien entendu des établissements métallurgiques dont l'importance ne saurait être mise en doute.

Les Phosphates tunisiens cotent 389 et les actions nouvelles 377 fr., en nouvelle avance deplusieurs points.

Valeurs cuprifères moins demandées, cours calmes.

Mentionnons aussi des avances importantes au groupe mexicain, sur l'Estrellas, la Mexican Eagle, etc.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois sur 224 pages et forme dans l'année six volumes

—

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

Les Poèmes : Georges Duhamel.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Georges Palante.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Sciences médicales : Docteur Pau Voivenel.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Géographie politique: Fernand Caussy
Ésotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Théâtre : Maurice Boissard.
Musique : Jean Marnold
Art : Gustave Kahn.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique belge : G. Eekhoud.
Chronique de la Suisse romande René de Weck.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Giovanni Papini.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres américaines : Théodore Stanton.
Lettres hispano-américaines : Francisco Contreras.
Lettres brésiliennes: Tristao da Cunha.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : Jean Chuzeville.
Lettres polonaises: Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : J.-L. Walch.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais.
Lettres tchèques : Janko Cadra.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Échos : Mercure.

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre.

FRANCE		ÉTRANGER	
Un an.....	32 fr.	Un an.....	37 fr.
Six mois.....	17 »	Six mois.....	20 »
Trois mois.....	9 »	Trois mois.....	11 »

Envoi franco d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Éditions du *Mercure de France*, sur demande adressée rue de Condé, 26, Paris (6e).

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.